TOME XXII. N° 9 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er AOUT 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Entretiens

Ayant demandé à M. Paul Valéry un entretien qui devait figurer dans la série de nos Une heure avec..., *il est arrivé que nous avons eu avec l'auteur d'*Eupalinos *un assez grand nombre de conversations, d'ailleurs sans plan préconçu. J'ai noté quelques-unes des idées qu'il a émises devant moi et quelques-uns des souvenirs qu'il eut ainsi l'occasion d'évoquer.*

J'ai essayé de reproduire dans les Entretiens avec Paul Valéry, *dont on trouvera ici quelques fragments l'allure de ces dialogues — ou plutôt de ces monologues. Ce ne sont que des* instantanés *et l'on ne doit rien y chercher qui ressemble à un exposé de doctrine.*

Les questions qui sont effleurées ici, les idées qui sont exposées ont un caractère d'improvisation auquel M. Paul Valéry demande qu'on ne se trompe pas. L'ordre même que nous avons mis dans ces notes n'est destiné qu'à en rendre la lecture plus facile.

F. L.

Sur la Poésie.

VERS 1913, la *Nouvelle Revue française*, dont la librairie venait de se fonder, me demanda de recueillir mes anciens vers. Je m'en défendis longtemps, Gide et Gallimard revinrent à la charge. On fit dactylographier les divers petits poèmes qui gisaient dans les revues d'autrefois, et je me trouvai en présence de mes anciens vers que je considérai d'un œil désabusé et infiniment peu complaisant. Je m'amusai à les modifier avec toute la liberté et le détachement d'un homme qui est depuis longtemps habitué

à ne plus s'inquiéter de poésie. J'y repris un certain goût et l'idée me vint de faire une dernière pièce, une sorte d'adieu à ces jeux de l'adolescence... Ce fut l'origine de *la Jeune Parque.*

Je voulais faire une quarantaine de vers. Pour me contraindre à travailler, j'imaginai de leur imposer les règles les plus strictes de la poétique dite classique. Mais, entre 1892 et l'époque dont je parle, de grands changements s'étaient produits en moi. Il fallut, malgré moi-même, que je fisse place à ce nouvel esprit (assez éloigné de la poésie telle qu'on la conçoit ordinairement) dans l'œuvre que m'avait assignée ma volonté. Le poème est devenu dix fois plus long que je ne pensais le faire et, comme chacun sait, cent fois plus difficile à lire qu'il n'eût convenu. Puisque je parle d'obscurité, permettez-moi, non point de la défendre — ce serait absurde — mais ce qui est beaucoup plus intéressant que d'attaquer ou de défendre, permettez-moi d'essayer d'en rechercher les causes. On ne peut pas dire que je ne les connaisse point !

L'obscurité, à mon avis, quand elle n'est pas voulue, résulte de trois ordres de causes. Le premier gît dans la difficulté même des sujets qui se proposent à l'écrivain. Il arrive dans ce cas que plus il vise à la précision, plus il se fait dur à lire. Prenez l'objet le plus familier, une chaise..., une clé... Supposez que le nom en soit perdu, et qu'il faille décrire cet objet, le *rendre*, au moyen des autres mots du vocabulaire. Plus vous serez précis, plus vous donnerez au lecteur une tâche difficile et rebutante. Or, les objets de pensée ou les états complexes d'un être vivant sont choses mal dénommées. On ne peut les déterminer qu'en accumulant les *relations* et les combinaisons.

En second lieu, mais presque au premier rang, je placerai le nombre des conditions indépendantes que s'impose le poète. S'il veut satisfaire à l'harmonie, au prolongement de cette harmonie, à la continuité des effets plastiques, à celle de la pensée même, à l'élégance et à la souplesse de la syntaxe, et s'il veut que le tout soit contenu dans l'armature de la prosodie classique, il arrive, il doit arriver que la complexité de son effort, l'indépendance des conditions qu'il s'est assignées, l'exposent à surcharger son style, à rendre trop dense la matière de son œuvre, à user de raccourcis, d'ellipses qui déconcertent les esprits du lecteur. Il arrive donc à plus d'un

de ceux-ci d'expirer sur la route. La tension qu'on lui demande se trouve hors de proportion avec la quantité d'énergie que sa curiosité littéraire et son goût de la poésie l'engagent à dépenser. N'oublions jamais que l'obscurité d'un texte est le produit de deux facteurs : la chose lue et l'être qui lit. Il est rare que ce dernier s'accuse soi-même.

La troisième cause de l'obscurité n'est elle-même qu'un effet composé des deux autres : elle consiste dans l'accumulation sur un texte poétique d'un travail trop prolongé.

(Je dis *poétique*, car le travail accumulé sur la prose doit toujours pouvoir aboutir à une simplification de l'expression. La limite de la prose est la formule algébrique. Mais l'effort, dans le langage rythmé, nombré, rimé, allitéré, se heurte à des conditions entièrement étrangères au schéma de la pensée.)

Ce que je vous en dis n'est pas une analyse approfondie de cette question de l'obscurité dans les lettres. Il faudrait faire une théorie de la compréhension, mais nous dépasserions toutes les limites en nous y engageant. Le problème passe en effet le domaine de la littérature. C'est le mécanisme de l'esprit, et ce qu'on pourrait appeler le fonctionnement du langage, qui est en cause.

Prenez un homme dans la rue. Donnez-lui à lire telle page de Descartes, telle phrase de Bossuet, telle période de Racine, telle sentence de Montesquieu, il les prendra pour du Mallarmé, dont il connaît sans doute le nom par les chroniqueurs, avec citations à l'appui.

L'obscurité de *la Jeune Parque* est due aux diverses causes dont je viens de vous parler. Songez que le sujet véritable du poème est la peinture d'une suite de substitutions psychologiques, et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit.

J'ai essayé de mon mieux et au prix d'un travail incroyable d'exprimer cette modulation d'une vie. Or, notre langage psychologique est d'une extrême pauvreté. Il fallait l'appauvrir encore, puisque le plus grand nombre des mots qui le composent est incompatible avec le ton poétique. J'ai apporté des soins tout particuliers au vocabulaire de *la Jeune Parque*. Ce labeur de quatre ans m'a, je crois, appris bien des choses dont je n'avais pas le moindre soupçon. Il me semble que rien ne vaut de faire un long poème obscur pour éclaircir les idées.

Ce poème achevé, j'ai fait presque aussitôt, et d'abondance, *Aurore* et *Palme*, comme si la raideur et la longueur de mon effort étaient récompensés par une légèreté et une aisance qui ne peuvent succéder qu'à quelque entraînement rigoureux et volontaire...

J'avais fait quelques strophes du *Cimetière marin* pendant que je composais *la Jeune Parque.*

Il est né, comme la plupart de mes poèmes, de la présence inattendue en mon esprit d'un certain rythme. Je me suis étonné, un matin, de trouver dans ma tête des vers décasyllabiques. Ce type a été assez peu cultivé par les poètes français du dix-neuvième siècle.

Il n'a point d'application chez les Parnassiens et leurs successeurs, ou, du moins, il en a fort peu. C'est un vers difficile à manier à cause de sa facilité même. Je vous ferai observer qu'il constitue, sous le nom d'hendécasyllabique, le grand vers italien et espagnol. Quant au contenu du poème, il est fait de souvenirs de ma ville natale. C'est à peu près le seul de mes poèmes où j'aie mis quelque chose de ma propre vie. Ce cimetière existe. Il domine la mer sur laquelle on voit les colombes, c'est-à-dire les barques des pêcheurs, errer, *picorer*... Ce mot a scandalisé. Les marins disent d'un navire qui plonge de l'avant dans la lame, qu'il *pique du nez.* L'image est analogue. Elle s'impose à qui a vu la chose.

— *La meilleure introduction à vos poèmes me paraît être la préface que vous avez donnée à* Connaissance de la déesse *de Lucien Fabre.*

— J'ai eu le malheur d'écrire en cette préface les mots de *poésie pure* qui ont fait une sorte de fortune. Il est curieux de voir une expression assez négligemment jetée prendre une étonnante valeur en allant de bouche en bouche. Ce que l'on avait écrit comme expression conventionnelle semble désigner une réalité en soi que les uns et les autres s'ingénient à définir. Je n'avais entendu faire allusion qu'à la poésie, qui résulterait, par une sorte d'*exhaustion*, de la suppression progressive des éléments prosaïques d'un poème. Entendons par éléments prosaïques tout ce qui peut *sans dommage*, être dit en prose ; tout ce qui, histoire, légende, anecdote, moralité, voire philosophie, existe par soi-même sans le concours nécessaire du chant. L'expérience, à défaut de raisonnement, montrerait que la poésie pure, ainsi entendue, doit être considérée comme une

limite à laquelle on peut tendre, mais qu'il est presque impossible de rejoindre dans un poème plus long qu'un vers. D'ailleurs, il est très facile de montrer, dans tous les poètes, sans exception, les éléments de poésie pure. Ils se détachent de l'ensemble du texte, en deviennent indépendants. On éprouve le désir de ne trouver que des beautés de cette nature. Il est naturel que l'on ait cherché à constituer des poèmes au moyen des éléments les plus précieux.

En somme, j'ai employé le mot *pure* dans le sens fort simple que lui attachent les chimistes quand ils parlent d'un corps pur. Une comparaison fera comprendre comment la délicatesse du goût peut intervenir dans la notion de poésie pure. Il suffit de se représenter l'impression que produit l'éclat d'un bruit ou de voix qui parlent quand un orchestre se fait entendre. Nous avons alors le sentiment d'un contraste entre deux mondes ou entre deux ordres de lois de notre sensibilité. Le son et le bruit s'excluent. L'ensemble des sons forme un système en quelque sorte fermé et complet. Une chaise qui tombe, une dame qui se met à parler à voix haute, rompent je ne sais quoi dans notre état.

C'est ainsi que, dans un poème, l'intervention de données historiques, par exemple (une date, parfois), doit paraître contraire à l'objet que se propose celui qui parle en vers.

— ...

— Pour qui s'intéresse de très près au travail même du vers, il importe peut-être assez peu de varier les sujets. Je concevrais fort bien qu'un poète amoureux de son art se contentât de refaire, sa vie durant, toujours le même poème, en donnant tous les trois, quatre ou cinq ans une variation nouvelle d'un thème une fois choisi. Ce serait agir comme une fabrique d'automobiles qui lance de temps à autre un châssis nouveau, pourvu de perfectionnements (parfois contestables) d'un type primitivement conçu. C'est que j'incline à croire que l'essence de la poésie est la recherche de la poésie même, et que sa profondeur est possession de plus en plus intime, de plus en plus précise, de tous les moyens d'un art dont l'objet, ou, si vous voulez, la fin, est dans une relation très étroite avec ses moyens.

En tout cas, le bénéfice certain, et, en quelque sorte, absolu, que peut procurer un poème à son auteur, dépend, à mon avis, du travail que s'est imposé le poète.

Je ne pense pas directement en homme de lettres. Je ne

vois pas littérature directement. Je ne vois pas *livre*, *poème*, etc., mais occasion de recherches, de travaux de divers ordres, — parmi lesquels ceux qui conduisent ou pourraient conduire à l'ouvrage littéraire.

Je n'arrive à l'application littéraire de l'esprit que par conséquence, par l'effet de circonstances extérieures, et presque jamais de mon propre mouvement. Je n'en sens pas le besoin. Mon besoin spontané, c'est de me représenter les choses de manière qu'elles puissent être annexées à un système assez homogène et utilisable d'images et de symboles. Le souci constant de la littérature tend souvent à fausser la valeur des modes de pensée. Je m'explique : telle observation, telle remarque paraîtra beaucoup trop simple à l'esprit du littérateur ; il ne s'y arrête même pas ; son esprit est comme réglé pour ne pas s'en servir, et donc il ne la percevra pas. Il tiendra compte, dans sa classification d'importance, de l'effet probable dans un ouvrage et non de la valeur de généralisation de l'observation dont il s'agit : j'avais un ami qui avait écrit, il y a trente ans, un très bel essai sur les grandes villes. Je lui fis observer que j'y trouvais une lacune qui ne laissait pas de m'étonner : « Vous ne paraissez pas avoir soupçonné que dans une grande ville il y a beaucoup de monde réuni sur un petit espace ; et cependant, que de choses dans cette remarque si simple que vous n'avez pas même songé à exploiter, à laquelle vous n'avez même pu penser, tant elle est évidente. Votre instinct littéraire vous a joué le mauvais tour de vous faire fuir, sans même en avoir conscience, une notion essentielle dont la richesse est infinie...

Sur la Littérature.

Les œuvres m'apparaissent, je dois l'avouer, comme les résidus morts des actes vitaux d'un créateur. Je ne puis penser à une œuvre que je ne pense aux actions et aux passions d'un être en travail. Sans doute, il est à peu près impossible de reconstituer ce vivant, cet animal psychologique qui a fait l'ouvrage, car les conditions immédiates de travail sont toujours brouillées, dissimulées ou contrariées par une foule d'accidents, de reprises, de corrections qui rendent presque indéchiffrable le développement de la construction. Mais nous en saisissons parfois quelques moments.

Il faut confesser qu'une œuvre est toujours un *faux* (c'est-à-dire une *fabrication à laquelle on ne pourrait pas faire correspondre un auteur agissant d'un seul mouvement*, mais qui est le fruit d'une collaboration d'états très divers, d'incidents inattendus ; une sorte de combinaison de points de vue originairement indépendants les uns des autres). Le lecteur, être instantané, se trouve en présence d'un monstre formé de durées très différentes de nature et de développement et il est nécessaire qu'il en soit ainsi...

En dehors des considérations de vanité qui conduisent un auteur à vouloir paraître plus inventif, plus profond, plus correct dans son langage, plus passionné, etc..., qu'il ne l'est, dans l'instant, et qui lui suggèrent de surcharger, épurer, rectifier, enrichir à froid son ouvrage — l'acte d'écrire ne peut se prolonger jusqu'à remplir l'étendue d'un livre sans exiger une rupture presque incessante du dessin initial. Ce que je dis là n'a pas besoin d'être démontré, il suffit pour s'en assurer *de visu* de considérer un brouillon quelconque. La moindre rature violente le spontané. Personne n'accepte de soi les produits sincères de sa spontanéité telle quelle. Et c'est bien heureux !

L'un des résultats les plus intéressants de ce « processus » de formation par reprises, repentirs, corrections successives, est sans doute l'étonnement que l'œuvre achevée doit causer à son auteur. J'ai dit *l'œuvre achevée.* Il s'agit de l'achèvement matériel, car il n'y a aucun signe incontestable de l'achèvement intrinsèque d'une œuvre. Ce sont toujours des circonstances étrangères qui nous imposent cet achèvement. Aucun caractère positif ne peut nous l'apprendre. Nous livrons au public un certain état d'une certaine entreprise, mais il n'y a aucune relation essentielle entre cet acte ou cet accident qui, en général, nous détache du livre, et l'objet d'attention ou le problème d'expression qui ont été le principe et le moteur de nos travaux.

— *J'ai eu récemment l'occasion de comparer les épreuves successives de l'importante préface de* la Musique intérieure *de Charles Maurras. Cet examen est riche de multiples enseignements. Vous savez peut-être que Maurras travaille surtout sur épreuves. C'est dire que peu de phrases, aux troisièmes épreuves, subsistent sans avoir subi un remaniement total ou partiel. Presque toutes les corrections sont heureuses. Mais ce que je veux vous signaler, c'est qu'il est très rare qu'un chan-*

gement, qu'une modification grave soit apportée à la pensée initiale. Le travail de la forme est toujours dans le sens d'un approfondissement, d'une précision de cette pensée initiale.

— C'est curieux. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes en littérature. En littérature, rien ne nous oblige dans l'approximation successive du travail, à tendre vers un objet fixé et défini d'avance et à conserver quoi que ce soit de nos pas précédents. Nous avons droit à toutes les variantes imaginables, car notre dessein réel n'est pas de parvenir à un certain point (comme dans les thèses et les ouvrages démonstratifs), mais de provoquer un certain état. Nous avons le droit de tuer un personnage de roman, ou de lui faire grâce ; de changer sa destinée en cours de route, de modifier son caractère ou son milieu pour lui placer tel mot dans la bouche. Qu'importe ! Le lecteur n'assiste pas aux « essayages »... *Comme c'est vivant!* dira-t-il du fantoche verbal enfin confirmé dans *l'être* par l'opération du typographe...

Le lecteur a raison.

Je me suis posé parfois cette question. Que reste-t-il de la littérature si on essaie de faire abstraction de la vanité? Il est d'usage de *justifier* l'existence des Lettres par des considérations éthiques ou sociales. L'amusement des uns, l'enorgueillissement des autres sont pudiquement et pieusement tus ou voilés, et l'on célèbre les vertus civilisatrices de la littérature considérée comme agent puissant de l'éducation et de l'élévation de l'espèce. Il n'est pas impossible de trouver de bonnes raisons à l'appui de ces vues. Il ne serait pas très difficile de découvrir des raisons toutes contraires. On sait, d'ailleurs, que des genres tout entiers ont été condamnés soit par les moralistes, soit par les Pères de l'Église : le théâtre, les romans et même la poésie ont été à maintes reprises nettement et violemment dénoncés. Mais ce n'est pas à ce point de vue que je veux examiner la question délicate de la *vraie valeur* de la littérature. Ce problème s'est imposé à moi à plusieurs reprises ; il me souvient d'y avoir pensé assez souvent pendant cette longue phase de ma vie où je me sentais à la fois étranger aux Lettres et cependant induit assez fréquemment à m'interroger sur elles, et à y penser d'assez près. Voici les principaux objets de mes réflexions de ce temps-là. D'une part, j'avais à un haut degré le sentiment de l'arbitraire

(qui constitue pour bien des esprits l'essence du charme de la littérature), mais cet arbitraire m'était insupportable à envisager. Je lisais peu, mais dans ce peu je ne pouvais pas ne pas imaginer une foule de changements, de substitutions, d'équivalences... Peut-être étais-je un lecteur trop actif et trop dépourvu de l'espèce de confiante crédulité qu'implique et qu'exige le mouvement de la lecture... Qui s'arrête sur un passage tend à le transformer. Du moins en est-il ainsi à l'égard de la majorité des livres, car la majorité des livres ne sont pas écrits tellement que l'on n'y puisse rien changer, et le changer sans effort.

Mais il existe des œuvres qui donnent cette précieuse impression d'un montage et d'un ajustement complets, et ce sont ces remarquables exemples qui *sauvaient* à mes yeux la littérature ; ils me montraient qu'il existe bien un art littéraire, quoique infiniment moins répandu qu'on ne le croit. Il ne s'agit pas ici d'agrément, de beauté, de puissance d'évocation. Il s'agit de cette partie de l'art qui touche d'infiniment près à la possession et à l'exercice des moyens de la pensée, et qui, en somme, fait de la pensée *quelque chose.* La littérature dès lors prenait à mes yeux une valeur d'organisation, de détermination et de développement de nos pouvoirs mentaux en tant que le langage permet de les préciser, de les combiner, de les accroître.

Or, en ce temps-là (que je ne suis pas sans regretter bien souvent) mes desseins étaient tout intérieurs et je m'étais fait à un mode d'existence qu'on pourrait appeler *potentiel.* Mon humeur m'inclinait à borner mon action à la critique de mes forces, à l'épreuve de laboratoire de mes moyens... Je m'y serais tenu rigoureusement et aisément si les autres et les choses l'eussent permis.

Je crois vous avoir dit que les romantiques étaient, sinon hostiles, du moins étrangers au développement scientifique de leur temps et que cette observation était corroborée par les prétentions scientifiques des écoles littéraires qui combattirent le romantisme au nom de la « vérité » psychologique, physiologique ou philosophique. Cette remarque touche à l'éternel problème des relations entre ce qu'on appelle science et ce qui est art. Ce problème m'a sollicité souvent... Plus exactement je puis dire l'avoir vécu plutôt que l'avoir considéré.

J'ai écrit je ne sais où que les œuvres de l'art m'inté-

ressaient moins en elles-mêmes que par les réflexions qu'elles suggèrent sur leur génération. J'aime à essayer de me représenter leur état embryonnaire. Or, dans cet état, la distinction du savant et de l'artiste s'évanouit. On ne trouve plus que le jeu de l'excitation, de l'attention, des accidents et des conditions mentales.

Il m'a semblé qu'en faisant abstraction des « clichés », des habitudes d'esprit, des classifications purement pédagogiques ou pratiques, si l'on porte son attention sur les faits eux-mêmes, c'est-à-dire sur les actes et les états humains, sur les œuvres et sur les effets des œuvres, ce problème si important pour l'organisation et le développement de la culture prend forme assez simple. Il est impossible de se représenter avec quelque précision l'opération du savant d'une part, celle de l'artiste d'autre part, sans trouver de grandes similitudes dans les moments essentiels de ces deux modes de produire. Il est même inconcevable qu'il en soit autrement. Plus exactement, je ne conçois pas de différence en profondeur entre le travail de l'esprit, dit scientifique, et le travail de l'esprit dit poétique ou artistique. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de transformations assujetties à certaines conditions, voilà tout. Sans doute, les résultats matériels diffèrent, mais remarquez bien que telle œuvre scientifique conçue et poursuivie dans la passion de l'intellect peut être ensuite lue et comprise en excitant la vitalité de notre intellect. En quoi cette histoire d'une œuvre de science diffère-t-elle de celle d'une œuvre d'art? Il est vrai que les résultats du travail scientifique ont pour caractère essentiel de pouvoir s'annexer, s'agréger au corps de tous les autres résultats vérifiables déjà acquis. Mais l'acte personnel du savant, mais l'effet d'excitation et d'illumination due à son œuvre sont tout comparables aux actes de l'artiste et aux effets de l'œuvre d'art.

Dans les deux cas, il y a restitution d'énergie spirituelle...

J'ai essayé, étant fort jeune, de préciser ce sentiment dans mon étude sur Léonard. J'y suis revenu assez souvent sous diverses formes. Des préoccupations analogues se retrouvent dans *Eupalinos*. Un des moyens les plus simples de retrouver dans les sciences les traces de volonté artistique, c'est d'examiner soigneusement les préambules, les notions fondamentales, les définitions qui se trouvent en tête des exposés de la science. Ces données initiales

impliquent toujours l'arbitraire de l'homme. L'homme circonscrit un certain domaine. Il énonce ce qu'il veut et détermine une fois pour toutes les moyens dont il se servira. Les énoncés de ces prémisses sont comme des points ou des lignes de soudure entre l'état donné et l'état voulu. L'homme fait œuvre libre en se donnant des chaînes, des restrictions en vue d'un certain but. Ces commencements ne peuvent se déduire (avec certitude) de quoi que ce soit, sinon d'un désir et d'une intuition tout comparables à ceux auxquels obéit l'artiste dans l'attaque d'une œuvre. Il n'y a pas de science de la production de la science. Il y a bien une critique des valeurs et des moyens de la science, mais l'art de trouver (quoiqu'on l'ait baptisé *euristique*), demeure aussi personnel que tous les autres arts. La science en somme est une construction qui tend à l'impersonnalité, mais chacun des actes de ses constructeurs est l'acte d'une personnalité. Il y a un style des mathématiciens, une physionomie de la formule qui est aussi reconnaissable que le style des écrivains (quand ils en ont un). On peut dire que Poincaré n'écrit pas comme Hermite...

Il y a même des styles nationaux jusque dans l'algèbre. Dans la physique elle-même, on peut penser que les divers systèmes d'explication (mécanisme, atomistique, énergétique) correspondent à des types d'esprits dont chacun a ses préférences. Cette diversité est très remarquable, très avantageuse. Par rapport à l'acquisition des faits nouveaux et des relations inédites, elle est comparable à une diversité d'instruments ou d'outils...

Sur la Science et les savants.

Malgré la généralité des résultats, en dépit de la condition essentielle des acquisitions scientifiques qui est d'être tout à fait indépendante des personnes, d'être utilisable par tous, transmissible intégralement d'homme à homme et de peuple à peuple, toutefois l'ensemble des connaissances scientifiques, tout ordonné qu'il est et parfois proposé sous forme de déductions rigoureuses, serait impossible à restituer par des raisonnements nécessaires, enchaînés les uns aux autres. J'illustrerai cette idée un peu abstraite par une image fort simple. Promenez votre doigt sur un corps solide, sur un vase, sur une sphère, le chemin que vous tracez

sur ce corps, le trajet de votre doigt se suit et constitue une ligne ininterrompue. Elle est physiquement continue, mais son tracé n'a rien de nécessaire. Vous pouvez à chaque instant changer sa direction sans abandonner le contact avec la surface, Il y a, en somme, un certain enchaînement, une certaine nécessité dans le chemin que vous avez ainsi tracé, mais cette nécessité admet à chaque instant une infinité de prolongements également nécessaires (d'une nécessité de même ordre).

Remarquez bien que le développement d'une science, si bien liée soit-elle dans ses mouvements successifs, est, d'autre part, soumis à une infinité d'accidents et, on peut le dire, au hasard de bien des circonstances. Par exemple, certains problèmes particuliers ont été posés par la pratique, certaines observations fortuites ont été faites à telle époque, certains esprits singuliers se sont manifestés à telle phase de l'histoire. C'est ainsi que l'attention de l'homme est sollicitée tantôt vers un point, tantôt vers un autre du domaine de ses regards ; sur tel point nous passons négligemment, sur tel autre nous insistons et tantôt à l'occasion de telle impression nos pensées se développent, tantôt elles avortent. Et nous abandonnons l'idée qui s'ébauchait. C'est une des curiosités de l'histoire des sciences de voir la destinée de certains faits d'abord sans aucune importance, considérés comme des jeux de nature, des bizarreries accidentelles, puis regardés tout autrement par quelque chercheur. Ces faits minimes et comme inertes, tout à coup deviennent l'origine de recherches et de découvertes illimitées. L'attraction de brins de paille par un morceau d'ambre frotté a engendré, mais au bout de combien de siècles, toute la science de l'électricité et nous ne pouvons plus concevoir le monde que comme une sorte de gigantesque fait électrique. Cette petite observation des propriétés de l'ambre, ses conséquences extraordinaires, le temps qu'il a fallu pour qu'elles se produisissent me fait toujours songer à ce qu'on raconte de la germination actuelle du grain de blé trouvé dans les Pyramides.

Il en est de même de la phosphorescence, curiosité que le génie de Becquerel et de ses successeurs a transformée, — ce petit fait est à l'origine des découvertes immenses qui se sont accomplies et s'accompliront dans le domaine de la radio-activité.

En mathématiques, par exemple, la rigueur logique est essentielle et se manifeste *obligatoirement*, mais non la nécessité psychologique. Sans les interventions innombrables de hasards heureux, d'esprits inventifs ou étonnamment ingénieux, sans mille trouvailles inattendues, et l'on peut dire, sans d'innombrables tours de main que rien ne permet de découvrir à coup sûr et méthodiquement, on peut dire hardiment qu'il n'y aurait point de sciences.

En somme, science et art se distinguent surtout dans leur développement extérieur et par les conditions extrinsèques de l'une et de l'autre, mais plus l'on remonte de la science jusqu'aux savants et de l'œuvre jusqu'à l'artiste, plus cette sorte de régression est profonde, moins les différences dont nous parlons sont accusées.

Mais je ne traite pas ainsi dans son ampleur toute la question des rapports entre la science et l'art. Je me bornerai à ajouter, aux réflexions très incomplètes qui me viennent maintenant, quelques mots. Je pense aux tempéraments scientifiques qui se sont rencontrés quelquefois parmi les artistes et les écrivains, et aux natures singulièrement artistiques qui se trouvent chez les savants. Certaines expériences sont des chefs-d'œuvre d'élégance et donnent l'impression d'une pièce bien faite. Il y a en mathématiques des démonstrations très complexes qui font intervenir des propriétés d'origines fort différentes. On pense en les étudiant à je ne sais quelles combinaisons musicales. à l'introduction de thèmes, ou de timbres inattendus qui viennent transformer, résoudre une situation qui semblait sans issue.

...Ou bien ce sont des analogies qui font songer à ces analogies des formes naturelles que certains artistes ont merveilleusement utilisées dans la composition décorative.

La chimie elle-même, dont les formules sont si abstraites, donne à ses adeptes des joies esthétiques.

L'éminent chimiste Urbain m'a envoyé récemment un livre sur la musique. Il s'est plu à l'analyser dans ses moyens et dans ses effets, avec la précision et le sens constructif qu'il exerce d'autre part dans l'art subtil de combiner les formules de constitution... Je ne connais pas de poète, ni de peintre plus enthousiaste de son art, plus possédé de passion spirituelle que l'est Jean Perrin, au milieu de ses appareils et de ses solutions fluorescentes. Il est ivre d'idées et de lumière.

Tenez, à propos de rapprochement entre la science et l'art, en voici un qui me passe par l'esprit. Je vous parlais tout à l'heure de musique. Vous savez quel prodigieux accroissement a reçu, au cours du siècle dix-neuvième, la puissance de l'orchestre. La musique moderne ne s'est pas excessivement attachée à l'économie des moyens et on peut dire que dans les domaines artistiques l'intensité et le nombre des ressources techniques ont été démesurément accrues. Il en est de même dans l'industrie. L'homme semble se rapetisser devant l'énormité de ses moyens d'action. Dans les sciences, le nombre des recherches particulières et des chercheurs, la création d'un matériel infiniment compliqué ont transformé de la même façon ce qu'on pourrait nommer la proportion humaine. Le travail de l'esprit semble de plus en plus sous la dépendance des moyens matériels, laboratoires, bibliothèques (qui lui sont offerts). Où il y aura plus d'argent à dépenser, là il y aura plus d'expériences et plus précises. Mais où trouver les cerveaux capables de contrebalancer par leur puissance d'unification et de simplification ces immenses trésors de vérités de détail? Rarissimes sont les hommes, comme Poincaré et Einstein, aptes à créer ou à manier les instruments logiques, les prodigieux appareils d'abréviation qui permettent de refouler, de contraindre l'infinie diversité des faits, des connaissances partielles, et qui compensent, en quelque sorte, par leur puissance de combinaison et de réduction, l'agrandissement décourageant des perspectives de la connaissance. Je ne me représente pas, sans ressentir je ne sais quelle impression de sublimité, cette sorte de lutte entre la prolifération des objets de pensée et la volonté d'en conserver l'empire.

Il est beau d'imaginer les travaux intérieurs, le drame psychologique entre les images qu'il nous est donné de former, les limites de la faculté imaginative, les conditions que nous voudrions leur imposer, les opérations abstraites auxquelles il faudrait les faire correspondre, la durée toujours précaire de l'état pendant lequel notre pensée est véritablement exacte et féconde... J'avoue que cette considération m'émerveille toujours.

Paul Valéry.

(Propos recueillis par Frédéric Lefèvre.)

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac[1]

Laure mariée et partie, le silence ayant succédé à l'agitation, Honoré, dans sa chambre, fit son petit inventaire moral.

Du côté des profits, imprévus du reste, il mit d'abord la bienveillance familiale, qui ne se démentait pas. M. de Surville affectueusement l'avait contraint à lui donner sa tragédie, et il l'avait portée à un de ses anciens maîtres de l'École polytechnique, M. Andrieux, qui, il est vrai, l'avait rendue avec un jugement sévère. Mais M. et Mme Balzac avaient alors objecté qu'il n'y a point d'avis infaillible : « Sitôt ta sœur mariée, avait dit Mme Balzac, je copierai ta pièce. Notre ami M. Pépin-Lehalleur a des relations au Théâtre-Français. On essaiera de l'y faire parvenir. Il faut tout essayer. » — « D'autant plus, avait repris le père, que... ce n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose ! Moi, *Cinna* m'assomme ! » Et Mme Balzac, la vaisselle et l'argenterie du mariage rangées, la maison remise en ordre, copiait maintenant trois heures par jour. Honoré se laissait faire.

Profit encore, la vie matérielle, douce à Villeparisis. Bon

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juillet.

lit de plume, table tentante, linge propre : il n'avait pas volé ces petites voluptés-là.

Profit, le spectacle du printemps, des jeunes pousses, des oiseaux qui tombent du nid, de toutes les éclosions. Il se disait : « Regardons bien comme la nature est forte et sage ! Et tâchons de l'imiter ! »

Mais du côté des pertes, il était obligé de mettre Paris, dont il avait la nostalgie après trois semaines d'absence. Ce n'était pas sa mansarde, ce sépulcre aérien, qu'il regrettait, mais les rues, le soir surtout, quand l'ombre leur donne du mystère, et que les passants, riches ou pauvres, paraissent tous poétiques. Il lui semblait alors qu'il ferait sur eux une foule d'observations fécondes. Et le Père-Lachaise ! Les inscriptions y sont plus tristes que la mort, mais qu'il est beau, ce cimetière, d'où l'on domine la ville, et où il vous prend l'envie, quand on a le pied sur les défunts et que d'un regard on embrasse les demeures de huit cent mille vivants, de ne pas se laisser mourir, avant d'avoir vécu plus glorieusement que les autres. A Villeparisis, aucun stimulant. Tout disposait à la vie lente et morne. La terre donne ses biens sans se presser ; et toutes les bêtes, même quand elles sont belles, sont tristes.

Que faire d'ailleurs? Il se trouvait devant ce dilemme : ou écrire encore pour écrire ; ou attendre d'avoir vécu, mais vivre... comment? Il ne pouvait plus vivre sans écrire : il avait dit au docteur Nacquart, médecin de la famille, officieusement chargé de voir dans ses relations s'il ne trouverait pas « quelque chose pour Honoré » :

— Docteur, je n'accepterai rien ! Je le jure sur votre tête, sur la mienne, sur la science et sur les lettres ! Je ne veux à aucun prix de ce qu'on appelle de ce mot hideux une *place*. Je ne suis pas et ne serai jamais un cheval de manège !

Ainsi, il se condamnait lui-même à reprendre la plume. Tout le monde, dans le pays, travaillait. Puisqu'il ne voulait pas élever de poules, ni bêcher la terre, il fallait se mettre à un nouveau manuscrit.

Dans sa chambre, dont le papier écossais lui occupait l'esprit sans lui donner d'idées, il commença donc de bâiller sur un projet de roman. Les romans étaient à la mode. On en publiait de tous côtés ; on lisait surtout les traductions de Walter Scott, et c'était le plus clair du travail d'Honoré

à qui le romancier d'Édimbourg donnait de la confiance en soi.

Une fois ou deux, il essaya de le faire lire à son père. Vaine tentative. M. Balzac déclara que le roman était l'opium des peuples d'Occident. Et il ajouta, seul avec son fils : « C'est bon pour les femmes... qui, après tout, en ont peut-être besoin. »

Sur les femmes il était toujours gaillard et sceptique. Il disait à Honoré : « C'est cela que je ferais, moi, à ta place : un livre sur le mariage... Mais pas un roman... un livre d'expérience !

— C'est que je n'en ai pas, objectait Honoré.

— Vraiment? Et tes grands-pères n'en ont pas eu pour toi? Et l'hérédité, qu'est-ce que tu en fais? Écoute-les, tes grands-pères ! La nuit, si tu te réveilles, il y a là des minutes salutaires, où tu es tout neuf, tout naïf. Prête l'oreille : ils parlent en toi. Et tu verras ce qu'ils te diront tous : que la femme, mon petit, procède comme la puce, par sauts et par bonds, sans suite ! Elle échappe par la hauteur ou la profondeur de ses premières idées, et comme on ne peut rien y comprendre, il n'y a que deux solutions : ou l'écraser, ou se laisser dévorer par elle.

Il tenait ces propos féroces avec des rires d'une vraie gaieté. Et Honoré rêvait au ménage si bizarre de ses parents, à sa mère agitée, à sa grand'mère quinteuse, à la vigueur de ce père qu'il avait surpris lutinant une fille de ferme, enfin au grand problème de la femme, devant lequel les hommes sont faibles, en se croyant forts. Une maîtresse, mot rayonnant et dévorant ! En aurait-il une un jour? En mériterait-il une? Une femme belle et digne d'être adorée par un cœur qu'il sentait abondant. Serrant les poings, il soupirait : « Eh quoi ! N'y aura-t-il pas une femme pour moi dans le monde? » Il se souvenait de ravissants visages, qu'il avait aimés aux cours de la Sorbonne, de silhouettes aperçues au théâtre. Paris, toujours Paris ! C'est à Paris, parbleu, qu'il aimerait, puisque Paris contient tout ce qui est aimable !

Mais les jours passaient, et en un an, il ne retourna dans la ville de ses rêves que pour renouer connaissance avec quelques jeunes gens qui avaient leurs entrées dans les journaux. Et il en revint avec le désir d'aimer, sans amour.

Or, au début de juin 1821, Mme Balzac qui entretenait des relations avec une dame du voisinage, Mme de Berny,

annonça qu'elle avait invité cette personne, son mari et ses deux grandes filles, des « jeunes filles charmantes », à venir goûter le dimanche suivant.

Cette épithète de « charmantes », accolée à « jeunes filles », exaspéra Honoré qui sans raison crut que sa mère l'avait mise là pour lui, et il bougonna « que ce jour-là il irait se promener, qu'il n'aimait pas les jeunes filles, toutes des serines (merci ! fit Laurence), que d'ailleurs le cas de celles-ci s'aggravait de ce qu'elles étaient filles de magistrat : il ne pouvait pas sentir les fonctionnaires (merci ! fit M. Balzac).

— Mais il y a la mère, dit Mme Balzac, qui est bien délicieuse.

— Quel âge? demanda Honoré.

— Trois ans de plus que moi.

— Alors, quelle conversation veux-tu que j'aie avec elle? dit Honoré.

— Merci ! fit Mme Balzac.

Le 11 juin, à deux heures, Honoré était dans le salon, au milieu des siens, attendant les de Berny, et ne pensant plus à protester parce que personne, depuis sa mauvaise humeur, ne l'avait prié de se forcer ni de rester. Il affectait simplement de l'indifférence, et avait décidé de ne dire que quelques mots entre hommes, négligeant des femmes, ou trop jeunes ou trop mûres, habituées à ne respirer que l'air sans saveur de Villeparisis. Mais il vit tout à coup entrer trois robes blanches, pures, jolies, animées ; il vit des yeux clairs, des bouches fraîches, une mère... qui avec un peu de rondeur semblait la sœur de ses filles, et qui était simple, bonne, gentille et toute émue, d'annoncer une nouvelle poignante que son mari venait d'apprendre : « L'empereur était mort il y avait un mois, à Sainte-Hélène ! »

Mort ! Napoléon ! Le grand homme ! Mon Dieu ! Quand? Comment? Honoré, tout près d'elle, avait déjà posé vingt questions. Et voici qu'il se sentait à la fois le cœur épouvanté et ravi, parce qu'il découvrait une femme qui lui semblait ravissante, et que de sa bouche pleine de bonté et de pitié il apprenait la fin cruelle de l'homme à qui son âme de tout temps avait voué la plus vibrante admiration.

— Ah ! madame ! vous l'aimiez aussi, n'est-ce pas?

— Quel est le vrai Français, monsieur, qui ne l'aimait pas?

Comme elle a bien dit cela ! Comme elle a le regard vrai !

Et que sa taille est bien prise dans cette ceinture de soie, assortie à l'azur de ses yeux !

— Madame... dites-nous tous les détails que vous savez. Il veut être inhumé sur les bords de la Seine? Bertrand et Montholon étaient là? Qu'est-ce qu'il a dit en mourant?

Il oublie le mari, les jeunes filles, les siens. Il l'accapare, la fait parler, la regarde, l'écoute ; il parle lui-même, il est plein de feu, débordant d'âme, il est étonnant ; elle l'écoute à son tour, et elle rêve soudain devant ce jeune garçon de vingt ans, qui aime avec tant de chaleur les grands hommes... et les femmes sans doute.

Surprise, troublée, plus prudente, se tournant vers Mme Balzac, elle raconte maintenant ses souvenirs sur la mort de Louis XVI, son auguste parrain, mais toute remuée qu'elle est, elle ne saurait dire sans émoi que le bourreau l'a exécuté son chapeau sur la tête, puis qu'il a jeté au peuple la belle redingote en molleton blanc, qui fut aussitôt déchiquetée par mille mains !

Pour Honoré, c'est assez de ce récit. Il a deviné la femme. Elle est noble. Son histoire est superbe, puisque les plus grands noms sont mêlés à sa vie. Elle représente le temps de la royauté souffrante, pitoyable. D'ailleurs elle habite, au bout du village, une gentilhommière où se résume le meilleur de l'ancien régime. Elle-même n'a-t-elle pas une grâce à rendre poète le plus prosaïque des cœurs? On sent qu'elle fut meurtrie. Elle ne doit pas être heureuse. Son mari n'a pas l'air d'avoir de grandes clartés... Peut-être qu'elle n'a jamais aimé... Si elle attendait l'amour?

Dès qu'il se pose cette question, il devient plus timide, s'écarte, parle aux jeunes filles ; mais à distance il tend sa volonté, il lui envoie de son âme, il contrôle sérieusement pour la première fois de sa vie les forces de magnétisme dans lesquelles il croit d'une façon confuse depuis l'âge où il réfléchit. Ah !... Elle l'a regardé ! Encore !... Encore !... Il n'y tient plus. Il va la retrouver. A-t-elle lu le pamphlet de Paul-Louis Courier sur le château de Chambord? Lui, il s'est diverti, mais oui !... Eh bien, elle, a horreur de cela ! Elle se croit libérale pourtant, mais elle est triste devant la mesquinerie.

— Femme admirable ! se dit Honoré convaincu sur-le-champ. Aucune vulgarité ; et tout ce qu'elle possède lui appartient en propre.

Et voici qu'il se sent mené par la fatalité... ou la Providence. C'est cela : Dieu organise nos vies. Il a des desseins, sur tous. Et si Honoré croupit depuis un an à Villeparisis, ce n'est pas pour s'y engourdir, s'endormir, y finir, c'est pour y aimer, car voilà la femme de ses rêves, très jeune encore malgré ses... quel âge a-t-elle? il s'en moque! Elle est douée de toutes manières, par la nature et par la société ; elle est celle qu'il cherche, à qui il dévouera sa vie, une vie de chevalier, pleine de courage et d'effusions !

Il n'avait absolument aucun prétexte le lendemain pour aller chez elle ; il y alla. Il dit qu'il se promenait. Il se présenta gauchement.

— Oh ! fit-elle, mon mari regrettera. Il est à Paris.

Il s'épanouit. Trois enfants entrèrent ; il se renfrogna. Puis s'asseyant, il dit :

— Ah ! madame, comme votre mari... et vos enfants doivent vous aimer !

C'est la période des soupirs qui commençait.

Mme de Berny fut d'abord très digne, bonne mais distante, sachant ne pas comprendre les déclarations directes, et honnêtement au lieu de se rajeunir elle parla tout de suite de ses grands enfants, de sa fille mariée, de son gendre, et prit pour Honoré un ton maternel.

C'était le danger ! Il n'avait jamais eu le moindre épanchement avec sa mère. Il étouffait du besoin de se confier, et de faire à cœur perdu du sentiment. Il lui parla d'une voix émue de la jeunesse pleine de désirs, de la vie qui a besoin de chaleur, de la société qui méconnaît ses forces vives. Il parla pour parler, pour être ému. Et il l'était surtout qu'elle l'écoutât. Il avait en venant préparé quelques phrases : « Tout ce que vous dites, madame, a pour moi de l'importance ! Le moindre mot qui vient de vous me paraît solennel, et retentit dans mon cœur ! » Il ne les dit pas. Il était trop troublé. Il remarqua sur ses joues, près du cou, un léger duvet qui faisait sa peau douce et soyeuse. Et elle portait une robe en cachemire blanc à dessins perses, qu'il avait envie de toucher, de caresser. Elle y était plaisante, elle y avait une forme heureuse. Il partit bien malheureux de rentrer chez lui.

Vingt-quatre heures après, il lui portait des livres. Il vint ensuite les rechercher. Il proposa des leçons au plus jeune fils. Souvent, il venait le matin, ayant marché dans la

rosée des prés. Il la surprenait chez elle, coiffée d'un bonnet de mousseline à ruches, qui lui donnait un air guilleret, coquet. Les domestiques commençaient de parler bas... Et le soir, on le voyait reparaître, toujours rapide, maladroit, venant à l'heure où les malades ont la fièvre et où le cœur des amoureux recommence à battre et à déranger la raison. Il sortait de lire Rousseau. Il était plein d'élans, d'ardeurs, d'apostrophes. Elle finit par lui dire d'une voix tremblante :

— Mon ami, je vous en prie, vous rendez-vous compte?

— De quoi, mon Dieu?

— Que je ne vais plus pouvoir vous laisser venir ainsi.

— Moi? Qu'est-ce que j'ai fait !

— Enfant !... Je suis une femme... Vous êtes un homme...

Comme ces mots l'enflammèrent ! On eût dit qu'elle les avait choisis... Il n'y a décidément que Dieu pour voir clair dans le cœur des humains, dès que l'amour y brouille tout. Peut-être sincèrement pensait-elle se défendre, mais menée déjà par sa tendresse pour ce caractère tout de franchise et d'abondance et d'abandon, elle eut une façon de le mettre en garde, où elle avouait son propre trouble. Montrer le danger, c'était y prendre goût. Et puis quels yeux que les siens ! Si pâles, et tout à coup l'émotion les dorait. Et cette voix ! Le souffle de son âme y passait. Et pourquoi, surtout pourquoi, quand il partit ce jour-là, lui prit-elle la main pour la mettre sur son cœur ! Juste ciel ! Il avait éprouvé la tendresse de son sein. Il partit enflammé, le pied trébuchant ; et les ormeaux de l'allée et les bancs de pierre moussus purent l'entendre qui bégayait des mots passionnés : « Vous !... Vous !... Toi !... Ma chérie ! »

Dès lors, il voulut occuper toute sa vie. Il demanda des rendez-vous dans les champs, dans les fermes. Et avec insistance et chaleur, il parla d'amitié, d'amitié pure, pure et chaste, et de l'union des âmes. C'était la preuve pour elle qu'il fallait se rendre. A la vérité, ni elle ni lui ne savaient où ils allaient. Quand elle l'avait désespéré par un refus raisonnable, il s'écriait : « C'est bien ! Je n'ai plus qu'à partir pour les Indes ou l'Amérique ! » Mais en restant, il ignorait ce qui allait advenir. Ce fut même la cause de leur plus grand émoi. Il n'avait des femmes aucune connaissance. Il n'était pas sûr du tout qu'elle serait sa maîtresse. Il en avait fort grande envie. Mais il ne croyait pas que cela

dépendît de lui seul. Elle avait ses droits. Elle aurait le dernier mot. Et il s'en irait désespéré, si elle le voulait ainsi. Dans l'honnêteté de son extrême jeunesse, il ne cherchait même pas à la convaincre. Il gémissait seulement devant elle, et souffrait :

— Je vous demande un peu de compassion, d'expansion ! Je vous dis tout, moi. Dites-moi quelque chose, vous !

Puis soudain :

— Je sais bien que vous n'êtes pas heureuse. Tenez, je déteste votre mari !

Elle ne répondait jamais directement. Elle le calmait :

— Voyons... puisque vous me montrez tant d'amitié, travaillez pour moi. Écrivez un beau livre !

Et le lendemain, il lui envoyait une lettre dix fois refaite sur brouillon, et des vers enfantins, dont elle s'attendrissait :

La rose en détournant sa gracieuse tête,
Insulte au papillon!

Parfois, il entrait chez elle ragaillardi, faisant feu des quatre pieds :

— Salut, madame ! C'est le poète français et écrivain public, Balzac Honoré.

Elle était bien obligée de jeter un froid par des précautions :

— Mes filles me font peur, vous savez ! Je crois qu'elles se doutent de quelque chose...

— De quoi donc? Ah ! bien, voilà une fameuse nouvelle ! ricanait Honoré. Alors, il y a quelque chose entre nous? Mais dites-moi quoi, je vous en supplie !

Et il faisait un front mélodramatique.

Pour la forme elle essayait d'une autre conversation, mais elle savait au fond d'elle-même qu'il était déjà trop tard pour causer, de quoi que ce fût.

Laurence allait se marier : « J'ai vu la mère du jeune homme, disait-elle. Vive comme la poudre. Elle mettra le feu partout ! » Au lieu de rire, Honoré gémissait :

— Le mariage est toujours à rebours de ce que... Ce ne sont jamais ceux qui devraient et qui... Tenez, nous... est-ce que nous ne devrions pas...

Elle lui prenait la main : « Grand fou ! »

Alors il s'irritait, devenait puéril, incohérent, touchant :

— Dieu ! Si j'étais femme, grondait-il, et si je m'appelais Laure.

— Je vous prie de me nommer par mon nom !

— C'est bien ce que je fais !... Laure... Laure de Berny... oh ! comme je me conduirais autrement que vous !

— Vraiment ?

— Adieu ! Je m'en vais, c'est la dernière fois que je vous vois, parce que je meurs de vous voir... Je ne peux plus vous voir. J'ai trop envie de vous dire des choses folles ! de vous tutoyer... Oh ! toi... toi !

— Honoré !

— Merci ! Vous avez bien dit mon vrai nom !

— Écartez-vous !

— Non ! Et je reste ! Et je reviendrai ! Vous êtes ma vie ! Et je sens que je ferai de grandes choses pour vous, Laure !

— Asseyez-vous, je vous prie !

— Dieu que vous êtes belle ! Trente ans, pas plus ! Comment, Seigneur, pouvez-vous refuser encore de cueillir la pomme qui perdit vos premiers parents !

— Êtes-vous fou !... Qu'est-ce que vous dites ! Allez-vous-en ! Vous me faites rougir ! Quelle audace ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi ! Je ne veux plus que vous veniez, entendez-vous... Pas demain en tout cas, je ne vous recevrai pas demain !

— Demain, je vais à Paris : vous y viendrez.

— Non !

— Je vous attends au Théâtre-Français.

— Jamais !

— Laure !

— Vous me ferez mourir de peur : mon mari va rentrer.

— Tant mieux ! Je le hais ! Je le lui dirai. Donnez-moi votre main.

— Laissez-moi, pour l'amour du ciel ! Mes filles vont entendre !

— Vos filles, je les aime !... Mais elles ont besoin d'un soutien dans la vie. Et vous savez que je le serai, quand vous vous serez donnée à moi.

— Qu'est-ce qu'il dit ! Qu'est-ce qu'il a ?

— A demain, au Théâtre-Français !

— Lâchez-moi...

— Laure, ma Laure, tu es sublime !

La tendre Mme de Berny avait résisté plus que Mme de

Warens. Si la postérité, toujours digne et pudique, a le goût des amours retardées, qu'elle lui sache gré de ce long effort ! Mais en amour, il faut se donner, quand on ne meurt pas, ou qu'on n'a pas fui, le premier soir. Cette femme avait manqué sa vie. Il se dégageait d'elle la séduction d'un bel automne. Elle se sentait flattée d'un si jeune amoureux. Que le ciel la juge : ce n'est pas l'affaire des hommes. Car elle se donna par un soir de printemps, après deux rendez-vous délirants dans son jardin, après des promesses passionnées, après des baisers fous, dans un cri magnifique :

— Je suis heureuse : je t'adore ! Et je peux mourir maintenant : j'ai donné enfin du bonheur !

« Il n'y a que le dernier amour d'une femme, écrira plus tard Honoré, qui satisfasse le premier amour d'un homme ! » Forte vérité, mais il faut du temps pour que l'homme s'en convainque. Et la première étreinte, tant désirée, n'est que froissement pour lui, quand elle se réalise. La femme, à son gré, met trop de temps à se donner. Ensuite, elle s'abandonne trop vite ; trop brusquement elle laisse voir et sa passion... et son âge ; et il y a une heure de dépit cruel, de noire amertume, de besoin subit de silence, de recueillement, de solitude.

Si M. Balzac, qui depuis quelques mois, regardait son fils avec grande bienveillance, se laissant aller jusqu'à dire aux amis : « Il travaille... Il est doué... Je crois qu'il se fera un nom ! » si M. Balzac observa d'un peu près Honoré, il dut tout comprendre, en voyant son humeur changer gravement et brutalement. Un soir, il parle, parle, il a les pommettes en feu, il fait rire tous les siens ; il imite Pantagruel cherchant Épistemon, puis Panurge qui le découvre, et lui recolle la tête, après l'avoir nettoyée au vin blanc. Et Honoré est plein de génie, singeant Épistemon, qui revient à soi, tousse, éternue, raconte ce qu'il vient de voir aux enfers : Alexandre rapetassant de vieilles chausses pour gagner sa chienne de vie, Xerxès criant la moutarde, Démosthène vigneron, Achille teigneux, Priam vendant des vieux drapeaux. Et chacun de ceux-là, Honoré les imite encore, au point de faire rire Mme Balzac elle-même, qui pourtant se plaint d'une migraine atroce : « Marie ! Marie ! (c'est la servante), mon bain de pieds à la moutarde est-il pour cette année ? » — Honoré, Honoré, vous aviez reçu ce soir-là, de Laure de Berny, le serment merveilleux qu'elle allait être à

vous ! Et une semaine après, vous empiliez du linge et des livres dans un sac de voyage, et preniez, au petit jour, une diligence pour Paris, d'où vous gagniez Bayeux, qu'habitait votre sœur mariée ! Le prétexte était futile : « trop de travail, anémie, l'air normand qui serait salutaire. »

Il eût fallu que M. Balzac, si les questions d'amour l'intéressaient, rencontrât alors dans la campagne Mme de Berny qui s'en allait toute seule, pâle, hagarde, dans une méchante robe, pleurant des larmes de sang !

Mais peut-être faut-il cela pour qu'ensuite la passion se ranime plus follement.

Honoré revint de Bayeux transformé, le regard clair, le cœur chaud, tout à l'amour. Sans prudence, il courut chez elle. Sans rancune, elle s'écria : « Quoi? Que t'ai-je fait? Qu'y a-t-il eu? »

Il embrassa son front, ses lèvres, sa chère poitrine, ses mains, ses genoux, et dit avec ferveur : « Nous sommes des amants pour la vie ! » Elle n'avait plus besoin d'explications.

Loin d'elle, il avait réfléchi qu'il possédait une maîtresse unique. « Elle m'adore. La femme n'est fautive que par passion ! » En la revoyant, il en fut persuadé. Et plein d'une infinie gratitude, il voulut acquérir de la gloire, pour la remercier et l'enivrer d'honneurs. Il fallait écrire un beau livre : il l'écrirait. Il se sentait si riche, à présent, de sensations et de sentiments !

Si elle était passionnée, il était sans calcul : il lui dit ces choses bonnement, naïf jusqu'en sa fatuité :

— Ma chérie, si tu avais continué de résister au bonheur, tu aurais pu en mourir vraiment ! Quant à moi, je n'avais pas encore vécu ! J'ai toujours refoulé ce qu'il y a de généreux dans mon cœur. Tu m'as sauvé. Maintenant, toute ma volonté est au service de ma passion ; je me suis grandi ; je vais faire une belle œuvre. Tu as lu mon *Cromwell?* L'aimes-tu?

— Non !... enfin, je ne crois pas. C'est toi que j'aime ! Et tu n'es pas dans ton *Cromwell!*

— Voilà. Tu as trouvé d'un mot ce qu'Andrieux, ce cuistre, n'a pas su me dire ! Tu es un ange ! Mais moi pour toi, je serai un archange ! La tragédie n'est pas mon fait. Je ferai des romans. Je serai le Walter Scott français. Écoute d'ailleurs les progrès de ma vie littéraire... J'avais vendu huit cents francs *l'Héritière de Birague;* j'ai vendu

Jean-Louis, treize cents. Sais-tu combien je viens de vendre *Clotilde de Lusignan*?

— Dis vite !

— Deux mille !

— Je t'adore !

— Bientôt, je reviendrai de Paris l'œil brillant, la tête haute, et le gousset plein ! Bientôt ce petit brisquet d'Honoré sera l'auteur le plus fécond et le plus célèbre !

Après quoi, il se félicitait de n'avoir jamais accepté de « place » ! L'horrible petit emploi, qui en six mois tue son homme, corps et âme ! Que de morts de cette sorte compte la société, qui ne se lamente, l'imbécile, que sur les champs de bataille militaires !

Mme de Berny l'approuvait et l'admirait. Et il le lui rendait, — d'abord parce que c'était elle maintenant qui le rassurait sur ses filles, son mari, ses domestiques : les rôles étaient renversés.

— Non, non, disait-elle, personne ne se doute... C'est ton imagination qui travaille !... Et puis..., si quelqu'un se doutait, il faudrait le désarmer, entends-tu, par notre tranquillité. Viens quand tu voudras ; ne pense qu'à moi en venant : tu auras de l'assurance.

Et elle était sublime de naturel pour écarter les importuns, prévenir les soupçons, répondre par une affection plus vive à la retenue pincée de Mme Balzac, qui laissait voir qu'elle avait tout compris. Pardon, elle-même avait-elle eu une vie si rigoureuse? Henry ne ressemblait pourtant guère à son père... Sans compter qu'à cette époque le mariage, uniquement basé sur des intérêts, était une institution trop cruelle pour qu'on eût le droit d'être sévère. « Jugez-moi, avait l'air de dire Mme de Berny, mais alors jugez-vous ! » Et Mme Balzac remplaça les griefs par une simple mauvaise humeur, qui lui était naturelle. Elle venait de lire *Clotilde de Lusignan*. Elle écrivit à sa fille que c'était bien mauvais, et qu'Honoré en lisant ce roman tout haut, les avait trompés, par sa façon de colorer, de faire vivre, de jouer les personnages. Parbleu ! c'est bien ce qu'avait éprouvé jusqu'à en être transpercée Mme de Berny ! Il avait un don de vie comme personne. Il en donnait, de la vie ! Et elle en avait tant besoin ! La sienne était languissante : il l'avait ranimée. Comment lui refuser de l'amour?... Et maintenant elle lui faisait aimer jusqu'aux défauts de son corps.

De cela aussi il l'admirait secrètement, après lui en avoir voulu, après l'avoir fuie, car à présent il croyait voir son âme jeune et vivace sous une chair un petit peu marquée. Ame pure, sans une ride, toute bonne, admirable ! Elle ignorait elle-même que sa taille était un peu épaisse et que la fatigue du temps se marquait sur certains traits. Sainte fatigue, plus touchante que l'éclatante jeunesse ! Il était à ses genoux, dévoué et ému.

Aussi, pouvait-elle tout lui dire, et comme elle était vraie, sans artifice, sans intérêt, n'écoutant que sa sensibilité qui était raisonnable, et sa bonne raison qui était susceptible, elle le guida, et lui fit accepter, parce que sa bouche était belle, des vérités qui, dites sèchement par d'autres, l'avaient rebuté. Avec ce naturel qui est le plus beau don des êtres exquis, elle savait mêler l'éloge ardent à la critique tendre :

— Tu es un œuf d'aigle couvé par des oies !... Oh ! je connais ta famille ! J'excepte ton père... Mais ta mère ne t'a pas compris. D'ailleurs, elle ne voit jamais le détail important. Elle est empêtrée dans des ragots minuscules. Un peu de plus elle te tuait. Et tes sœurs...

— Ne dis pas de mal de Laure ! faisait Honoré.

— Fille de sa mère ! Tu verras dans vingt ans... Enfin ta famille t'a diminué. Et on ignore le bon ton chez vous, il faut bien que je te le dise, les vraies bonnes manières, ce qui fait la poésie d'une vie d'intérieur. Ne me crois pas vieux jeu ; on a perdu partout l'habitude des formes polies. Si tu me permettais même de te reprendre, mon chéri, toi que j'aime et veux parfait, je te montrerais par de petites choses...

— Ah ! Je t'en prie ! je t'en supplie ! faisait Honoré. C'est toi ma mère, toi ma maman !

Aucune de ses critiques ne l'eût blessé : elle n'avait ni amour-propre, ni pédantisme, et il sentait bien son seul but : le mieux former à toutes les nuances du cœur dont il était avide d'embellir sa vie. Il était donc heureux. Il reprenait ses idées, les imageant :

— Sacrée famille, c'est vrai, que la mienne ! Ma mère ne descend plus de la diligence que pour y remonter. Elle se fera postillon ! Elle va à Paris pour acheter une pelote de fil ! Bonne-maman boude, boude ; c'est une vocation ! Et papa, immobile, immuable, sourd, aveugle et muet, pyra-

mide au milieu des éboulements du globe, est enfermé dans sa chambre, et dévore l'histoire de la Chine, en treize volumes !

Mme de Berny éclatait de rire : « Tu as du génie !... Tu en as même trop... Oui, tu en as trop pour le monde... Chez n'importe qui tu parles comme devant moi... Tu t'abandonnes à ta verve. Tu t'amuses. Prends garde !

— Comment, disait Honoré, on ne peut pas être vrai dans le monde?

— Si, on peut ! Même on doit. Mais écoute (elle lui mettait ses bras autour du cou). L'homme éduqué est aussi vrai que celui qui ne l'est pas... avec des nuances en plus. Regarde une femme du monde au bal : elle a l'habitude ; elle n'y apporte pas cet air de joie naïve qu'y montre une boutiquière qui se distrait rarement... Ce sont des riens... tu me comprends... Ils n'empêchent pas le bonheur : ils lui donnent de la tenue et du charme.

Et ainsi elle le polissait, l'adoucissait, semait en lui des idées délicates, qui plus tard devaient éclore en fleurs merveilleuses. Il sentait un enrichissement dont il la remerciait avec lyrisme, et quand, ayant soif d'idéal, cette femme qui pendant quarante ans n'en avait pas connu, s'écriait, devenant presque mystique :

— Mon grand chéri, je suis sûre que notre lien a été tressé dans le ciel !

Il le croyait aussi, et répétait pieusement devant ce visage divin : « Dilecta ! Tu es ma dilecta ! »

Mais le temps, ce grand tueur, use les sentiments, surtout les plus candides, et après un an d'amour, l'admiration d'Honoré évolua. Il faut dire que de jeunes amitiés masculines venaient d'apporter à son esprit une gamme d'idées nouvelles. Pendant une année, les Balzac étaient revenus à Paris. Il avait alors renoué des relations avec quelques jeunes gens épris de lettres et à qui il croyait de l'avenir, car il négligeait les médiocres. Il s'était attaché notamment avec enthousiasme à un certain Thomassy, toujours fièrement drapé dans un beau manteau de drap, ravissant par ses bas et ses souliers, et aussi par ses théories royalistes, qu'il énonçait avec autant de précision que de passion. Honoré sentit qu'irrésistiblement, il revenait aux croyances de sa quinzième année, du temps qu'il fréquentait, forcé, contraint, le pensionnat de M. Lepître. Il s'en ouvrit à

Mme de Berny, qui le railla, car elle était libérale. Filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette, fidèle à leurs grands souvenirs, elle n'en était pas moins vibrante de mépris pour ces partis de réaction, qui par leur jésuitisme, leurs petitesses, savaient se rendre odieux. Un certain clergé voulait dominer l'Université. On fermait en Sorbonne les cours de Guizot et de Cousin. Lamennais réclamait la domination de l'Église comme au moyen âge.

— Quelles horreurs, disait-elle ! Que de dégoût j'ai pour ces gens ! Je vais voir *Tartufe* ce soir. J'applaudirai à en user mes gants !

— Je t'entends bien, reprenait Honoré, mais les libertés nous perdront. Une société a besoin d'un cadre. Il faut de l'ordre, des chefs, une discipline, une hiérarchie. Il ne s'agit pas de goûts personnels. Il faut même les sacrifier, voir plus large et plus haut.

Et secrètement, sans la signer, il publiait une brochure *Sur le droit d'aînesse.* Ainsi, sa chère maîtresse ne régnait plus toute-puissante sur son esprit. Un seul désaccord, et le bonheur est tué. C'est l'orage du cœur qui comme dans le ciel pur s'annonce par une nuée.

Quand la famille Balzac retourna à Villeparisis, Honoré loua une chambre à deux pas du Luxembourg, au coin de la rue de Tournon et du Petit-Lion Saint-Sulpice. Et le plus qu'elle put, la tendre Mme de Berny vint de son village en calèche pour l'y voir, et lui « donner de l'amour », comme elle disait avec ses yeux caressants.

Certes, il était encore follement heureux de la recevoir et de l'écouter lui dire sur son talent et son avenir tant de choses engageantes et douces, mais il souffrait d'avoir une humble chambre, de ne pouvoir l'emmener en voiture, au théâtre, de ne pas dépenser pour elle deux cents francs dans une nuit. Oui, il aurait voulu, pour affirmer sa puissance, lui donner de ces marques puériles de tendresse. Hélas ! les livres qu'il publiait ne réussissaient guère ! Que ce fût *Annette* ou *le Criminel*, ou *le Vicaire des Ardennes*, aucun n'apportait le succès, le succès et l'argent, sans lesquels, s'affirmait-il, il n'y a pas de bonheur, d'amour durable. Ainsi, la voir si belle, si charmante dans des toilettes qui dénotaient un goût exquis, et avoir un gilet trop court et un pantalon de nankin, il avait beau se dire : « Niaiseries ! » il s'apercevait dans un miroir et demeurait malheureux.

Malheur qu'elle devinait, dont elle souriait, qu'elle tentait de consoler, lui apportant un jour du Palais-Royal un délicieux pantalon blanc à sous-pieds.

Il en rougit. Confusion ou plaisir?... Après s'être fait prier, il le mit ; il sortit avec elle ; mais au bout de vingt pas, ils rencontrèrent deux élégants, et il dit avec rage :

— Comment font-ils pour avoir des chemises de cette blancheur-là !

— Mon pauvre chéri, répondit-elle, mon Honoré sauvage et merveilleux, pourquoi, pendant que tu y es, ne te fais-tu pas friser comme ces jeunes gens?... Que tu serais drôle !

Et elle le ramenait vers sa destinée : gagner la gloire par de beaux livres.

— Tu es unique ! Tu sais tant de choses qu'on se demande où tu les as prises ! Travaille ! Travaille ! Et ne crains rien : tu seras le plus grand de ta génération !

Il ne faisait pas de difficulté pour le croire, mais rien ne lui réussissait ; il n'arrivait pas à se faire connaître ; il restait pauvre. Et pourtant... c'était vrai que tous ceux de son âge lui semblaient au-dessous de lui !

Dans ces causeries abandonnées, pleines d'enfantillages, qui rue de Tournon suivaient les baisers passionnés, il imitait à sa chère Laure les camarades du café Voltaire, où il se rendait souvent, en sortant du Luxembourg, après avoir remué sous les arbres de ce jardin, comme tant et tant de jeunes gens, des projets ambitieux, démesurés, insensés. Grande poésie aux accords enivrants ! Dès le seuil du café, il retombait en pleine prose.

— Oui, disait-il, j'y suis encore allé... pour voir Thomassy. Il n'y était pas, naturellement, mais tous les autres y étaient, à leurs mêmes places, avec leurs mêmes consommations : punchs, cafés, limonades. J'ai essayé, en entrant, de leur faire sentir ce que je valais. J'ai dit : « Debout, messieurs ! Son Excellence Monsieur Balzac ! » Ils n'ont pas compris. Ils discutaient le « grand talent » de Delille. Je leur ai dit : « Messieurs, c'était un habile, rien de plus ! » Ils m'ont répondu : « Vous ne l'êtes guère en nous soutenant cela ! » Nains, pygmées, cerveaux minuscules, qui à perte de vue font des phrases sur ce que c'est que l'art ! Est-ce que les sœurs de charité passent leur vie à se demander ce qui est le bien? Elles le font ! Les artistes ont à créer, et c'est aux bourgeois ou aux factionnaires, en montant la garde, à

ruminer si l'on crée « comme il faut ». Les malheureux ! Tous des impuissants ! Ils ne s'intéressent même pas à leur siècle ! La science ne leur fait pas plus battre le cœur que la mort de César ! Cuvier ! Geoffroy Saint-Hilaire ! « Ah ! disent-ils l'air absent, vous croyez qu'il faut suivre ces gens-là? » Aucun d'eux ne voit la grande œuvre à faire. Moi, c'est vrai (et il se campait fièrement), c'est vrai que si Dieu me prête vie, et si toi, femme admirable, tu continues de m'assister de ton amour, c'est vrai que cette œuvre, je la ferai, et ce sera d'*expliquer* l'homme par la peinture de ses mœurs et de son âme, comme le savant l'explique, en posant les lois naturelles et en classant les espèces animales !

Il était beau parlant ainsi d'une voix un peu caverneuse, sa figure encore maigre mais colorée par un sang vif sous ses cheveux noirs rejetés en arrière, comme si le vent du génie y avait soufflé déjà. Et elle, exaltée, disait :

— C'est grand, très grand ce que tu dis là ! Et malgré ton pantalon de drap poilu, malgré ta chemise de calicot, malgré tes gros souliers, je t'adore, mon Honoré !... Je devine ce que tu veux faire. Et la femme, n'est-ce pas? occupera dans ton œuvre une place immense. Et tu seras plus grand que Walter Scott, dont toutes les héroïnes pareilles incarnent le devoir, sans passion ! Les pauvres ! Pays d'hypocrisie ! Nous l'exécrons en France. (Tu sais qu'hier soir j'ai applaudi *Tartufe*.) Et tu pourrais même faire une fresque avec toute notre histoire. Ce serait magnifique. Une étude des mœurs, comme tu dis, et des femmes, règne par règne !

Alors c'était lui, cette fois, qui reprenait :

— C'est grand ! très grand, ce que tu dis là !

Sur quoi elle l'embrassait avec mille folies.

— Tu la connais, la femme, grâce à ta Laure chérie. Tu seras peut-être grand par moi, qui sait?

— Surtout je serai grand pour toi, veux-tu?

Duo d'amour, qui semblait pur encore. Mais il était court. Trop de mécontentements gâtaient la vie d'Honoré. Pas de gloire et pas d'argent ! Il disait avec une emphase tragique : « La jeunesse en France n'a plus d'issue. La jeunesse éclatera ! » Puis quand il avait bien cherché Thomassy au Luxembourg, qu'il l'avait attendu au café, suivi à la Bibliothèque, imaginant, concevant, pensant partout, n'agissant nulle part, quand une fois de plus il avait été manger

à ce qu'il appelait son « établissement nourricier » de la rue de Tournon, chez la mère Girard, où le gibier était empaillé dans la devanture, et où à tous les repas on servait les éternelles pommes de terre entremêlées de verdures hachées, il se sentait du désespoir, lui qui avait débuté dans la vie par un *Traité de la volonté;* il regardait de loin le Palais des pairs de France, se disait : « N'aurais-je pas eu plutôt la vocation politique? » puis errait dans les petits journaux, à qui il fournissait de courts articles déjà zébrés d'éclairs, mais dans les rédactions il respirait un mauvais air d'égoïsmes et de convoitises, et il rencontrait soit un Roqueplan, soit un Rolle, qui l'éblouissaient et le faisaient souffrir d'envie par leurs habits couleur flamme d'enfer à manches à gigot.

Enfin, c'est en cette saison de désarroi qu'il connut à Versailles une femme dangereuse entre toutes pour la paix du cœur d'un jeune homme : Mme d'Abrantès, l'ex-maréchale Junot. Elle avait tout pour le troubler : son passé magique, plus encore que son charme présent. Quelle féline tentatrice, lorsqu'elle contait avec des yeux brillants : « L'Empereur m'a baisée au front ! » Le diable au corps et dans l'esprit. Tantôt mélancolique et souffrante, tantôt fougueuse et impérative, follement désordonnée, créant de la passion avec l'air d'y céder. Honoré savait bien que Napoléon l'avait désirée. L'avait-il eue? Ah! elle n'eut pas grand effort à faire pour l'envelopper, l'enjôler. Il lui plaisait. Il était vif, chaleureux, ambitieux. Elle lui dit : « Je suis enivrée, quand je vous regarde. » Elle lui parla de sa « tête céleste ». Et il l'entendit un soir, avec naturel, lui dire ces mots qui devaient plusieurs années bourdonner dans ses oreilles, chaque fois qu'en amour il se heurta à la vertu et à la noblesse :

— Je suis votre amie pour toujours, et votre maîtresse... quand vous voudrez !

Lorsque Laure de Berny sut qu'il la voyait, inquiète elle demanda : « Est-ce qu'elle paraît ses quarante ans? » Puis elle surprit une enveloppe et dit avec angoisse : « Qu'est-ce qu'elle peut t'écrire? » Honoré refusa de montrer la correspondance. Sursaut. Douleur. Mais l'imagination lui fournit une belle réponse : « C'est elle, dit-il, qui ne m'en a pas laissé le droit ! » Le temps de se reprendre, et Mme de Berny fut une fois de plus la grâce de l'esprit et la dignité du cœur : « C'est bien, fit-elle, je respecterai ta délicatesse de jeune

homme, mais elle est vite épuisée... puisqu'il ne t'en reste pas pour moi. »

Comment à de telles paroles ne répondit-il point par des remords passionnés? C'est que cette brève aventure, avec une seconde femme qui n'était pas jeune non plus, n'avait fait qu'augmenter son trouble. Certes il avait la conscience trop claire pour s'attarder à cette histoire, mais lorsque dans la chambre de la rue de Tournon, il eut retrouvé Mme de Berny oublieuse, généreuse, ardente, sublime, il ne pleura pas seulement parce qu'il l'avait trahie. L'insuccès, la pauvreté, l'intrigue malsaine de Mme d'Abrantès l'oppressaient. Il était disposé à faire un sort à toutes les idées noires. Que de désirs insatisfaits ! Que de rêves par terre ! A son âge, il était au milieu des ruines ! Surtout, il ne pouvait plus s'empêcher de songer sans une tristesse violente à ce qui manquait à son amour, où pourtant sa maîtresse apportait, et d'un cœur prodigue, les grâces enivrantes de son âme poétique. Mais il croisait au café, dans les théâtres, dans ses journaux, au bras de jeunes camarades, des femmes que leurs vingt ans frais éclos, pareils au ciel d'avril, dispensaient de tous les autres dons. Et il s'avouait, avec un déchirement de l'esprit, que l'âme la plus claire et la plus abondante ne suffit pas à nos désirs nombreux et misérables. Celle qu'il aimait avait perdu la rayonnante, l'irremplaçable jeunesse du corps ! Regret sanglant et pour toujours ! Passion qui ne donnerait plus que des plaisirs douloureux ! Venait-elle à s'écrier : « Tu es la source de ma vie ! Elle dépend de toi ! » il appelait de toutes ses forces et vainement l'illusion qui lui permettrait d'avoir un pareil cri. Et quand partant de chez lui, réclamant dix fois un adieu plus câlin, elle soupirait : « Je t'encombre ! Je le sens ! Je le sais ! Mais je t'aime trop ! Trouves-en une autre ; alors je me retirerai, je deviendrai ta mère, avec le dévouement d'une mère, la résignation d'une mère, l'amour d'une mère ! » de telles paroles le traversaient. Il l'avait pourtant appelée « maman » dans les premiers balbutiements de sa passion. Créature adorable, adorée... dont il aurait pu l'être l'enfant ! Quelle misère !

L'amour est une nécessité douloureuse, où sont mêlés les appels de l'âme et les besoins du corps ; tout le reste est sophisme ; et malgré cette rencontre providentielle d'une femme qui avait fleuri ses plus arides pensées, il n'en res-

tait pas moins qu'il avait désiré le grand amour, l'amour prodigieux et complet, où l'on croit toucher Dieu, et il ne l'avait pas eu.

*
* *

Un matin, il prit une grande décision : il résolut, pour oublier, de devenir riche. Il se sentait l'esprit lucide, et il se dit : « La fortune, quand on a tant soit peu de génie, peut se gagner en un tour de main. Il suffit de vouloir. Jusqu'ici je l'ai désirée, pas voulue. A présent je la veux, donc je l'aurai, et vite, car, après, d'autres occupations m'attendent. Je vais faire des affaires largement. Je ne partirai pas sur de petites conceptions. Je suis actif et pressé. Les affaires ont autant besoin de poésie que les lettres et les arts. Il s'agit de créer : je créerai. Et comme je représenterai le nouveau, on viendra vers moi avec curiosité, empressement, passion. Avant deux ans, je serai riche !

— Mais de quelle nature seront ces affaires? lui demanda Mme de Berny, à l'énoncé de ce projet péremptoire comme un roulement de tambour.

— Je n'en sais rien encore. Il y a à créer en tout.

— Et tes livres?

— Ils se feront en moi, dès que je n'y penserai plus. Je gagnerai du temps, en ayant l'air d'en perdre. Il faut d'abord vivre, avant de décrire la vie. Molière n'a commencé ses chefs-d'œuvre qu'à quarante ans. Il s'est occupé d'abord d'être un homme. A devenir riche en peu de mois comme je le veux, tu te figures quelle masse d'observations je vais récolter. J'engrangerai sans cesse. J'aurai des greniers pleins. Et comme je ne crois pas mourir jeune, — mon père est vieux, mon grand-père mourut très âgé et ils m'ont légué des os solides, — j'aurai devant moi de belles années pour triompher dans les lettres comme dans les affaires.

Il avait une manière irrésistible de tout embellir. Elle aimait la beauté. Elle le crut sur parole. Le merveilleux est qu'en peu de temps il trouva une affaire, et qu'en moins de temps encore il eut l'assentissement de sa famille, enchantée qu'il abandonnât la carrière infructueuse des lettres. Seule, Laurence conçut des doutes : « Je ne te vois pas dans le commerce... »

— D'abord, dit-il furieux, il ne s'agit pas de commerce, mais d'affaires, de grandes affaires !

— Je ne te vois pas dans les affaires.

— Et pourquoi? demanda-t-il.

— Tu es trop bon.... et trop droit...

Il haussa les épaules. Il n'avait pas l'instinct précieux des femmes bien nées, qui savent qu'il faut se défendre toujours. Et il se lança dans une affaire d'impression, qui lui parut saine et généreuse.

Éditer Molière et La Fontaine, chacun en un volume illustré, et les mettre ainsi à la portée de tous : n'était-ce pas une dette envers ces grands hommes? Un ami, M. d'Assonvillez, prêta de l'argent. Mme de Berny l'imita. Six mois de travail, de courses dans Paris, de voyages à Alençon. Les livres sortent enfin. Pour un louis, chacun peut posséder l'œuvre entière d'un grand écrivain français! Mais personne n'est sensible à ce cadeau. On vend dix exemplaires, et voilà la somme effrayante de quinze mille francs de perdus!

Au lieu de s'aigrir et de regretter ses billets de banque, Mme de Berny croit trouver un remède. Une imprimerie est à vendre rue des Marais-Visconti.

— Achète-la! dit-elle. Tu ne dépendras plus des autres. Ce sont les autres qui te tuent. Ils t'entraînent, et tout va de travers. Il faut que tu sois ton maître. Tu auras l'œil à tout, tu réussiras, et cette perte cruelle, que tu viens de faire...

— Oh! ce n'est pas elle qui m'inquiète! reprit-il, avant même qu'elle achevât. Si tu sentais l'énergie de mon cœur! Mets ta main là... J'ai confiance.... Ton conseil est admirable. Une fois de plus, tu m'auras sauvé!

Et puis, l'imprimerie à vendre est à deux pas de la Seine, derrière l'Institut, dans une rue qui est une ruelle sombre, glacée, où l'on est opprimé par de hauts murs sans fenêtres, mais d'où montent comme d'un tombeau des souvenirs exaltants. Racine y est mort; Adrienne Lecouvreur y a vécu. Travailler là, aux yeux de Balzac, c'est marcher dans les pas de l'histoire. Quant au métier, il le transportait. Imprimer soi-même des livres, pour un homme qui rêve sur les livres depuis vingt ans! Destin grandiose! Il va faire fortune au service de la pensée.

Mais avant de mettre en caisse, il faut encore débourser, pour acquérir le fonds. M. Balzac servait toujours à Honoré sa rente de quinze cents francs : il consentit à donner le

capital. La somme ne suffisait pas. Mme de Berny versa le reste. Il en fut ému jusqu'aux larmes.

— Comme elle m'aime ! se dit-il. Ce n'est plus une femme ; c'est un ange. J'ai parfois des pensées affreuses à son égard. Comment, mon Dieu, comment les tuer?

Elle l'aida encore à avoir son brevet d'imprimeur. C'est par M. de Berny, conseiller à la Cour royale, « magistrat, fonctionnaire, homme haïssable », avait dit Honoré, qu'on l'obtint au bout de trois mois, durant lesquels il pesta et se dévora sur place.

Enfin, il entra dans les affaires, comme on monte à l'assaut. Le 4 juin 1827, il prit possession de son imprimerie avec le regard de feu du conquérant. Et ce n'était pourtant pas la fin d'une lutte. C'était le commencement de la grande bataille de l'argent.

Il n'était pas seul dans cette course à la fortune. Il s'était associé. Mais dans le contrat il fit inscrire : *M. Balzac se réserve la comptabilité.* Après quoi, la tête en feu, il se plongea dans cette meule bien faite, où chaque botte de paille a sa place marquée, et il l'incendia, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

C'est dans deux pauvres pièces irrémédiablement étroites et laides que sa vie désormais s'écoula : un bureau orné de cartons verts et une chambre à alcôve, qu'il avait tendue de percale bleue.

Dans le bureau, il travailla, étudia, se congestionna. Et il se trompa à la fois par orgueil, par naïveté, par imagination. Il eut de l'impatience dès les premières commandes. Ne débuta-t-il pas en imprimant un prospectus sur les *Pilules antiglaireuses de longue vie, ou Grains de vie, de Cure, pharmacien,* 77, *rue Saint-Antoine*?

— Allons, allons, nous perdons du temps ! maugréa-t-il... Son associé ne comprenait pas.

Il eut ensuite à réimprimer le *Cinq-Mars* de Vigny. Cet ouvrage lui déplaisait. Il fut sans grâce avec l'auteur, qui partit en disant :

— Dieu que cet homme est malpropre !... Et bavard !... Et il écume en parlant... j'ai horreur de cela !

Tandis que Balzac, penché sur les compositeurs, les houspillait :

— Finissons-en avec ce mauvais livre ! Qu'on passe à autre chose ! C'est un roman absurde, où le traître est sou-

tenu par l'auteur contre l'autorité. Sans autorité il n'y a pas d'État !

Sur l'État il avait des théories ; sur l'imprimerie point : il créait. Il ne connaissait positivement rien des conditions dans lesquelles il devait travailler. Les clients s'en aperçurent vite. Ils discernèrent en même temps qu'il était très bon. Et de se renseigner les uns les autres. Si bien qu'ils arrivaient tous en chats fourrés, pour l'exploiter avec ensemble. Ce fut facile. Il avait l'âme foncièrement noble, inapte à tout commerce. Dès qu'on faisait appel à un sentiment large, il était vaincu, incapable de réduire son cœur, de voir petit, de parler sec, de compter juste. Et quand il avait découvert un voleur, il croyait assez se venger en l'humiliant... Il ne songeait pas une minute que les humiliations ne laissent aucune trace profitable dans cette comptabilité, où il confondait avec sa faculté imaginative la soustraction et l'addition ; il élevait tout de suite le débat ; au lieu de lutter, il jugeait, il avait pitié. Quelles gorges chaudes par derrière faisait alors la bande des gens sans probité, qui pullulent parmi les « clients honnêtes ». Il était trop intelligent, malheur certain dans les affaires : il comprenait les vices comme les vertus ; il les examinait tel le médecin la maladie ; il ne concevait point de colère ; il était un savant à la tête échauffée et perdue dans un laboratoire d'imprimerie ; il n'était pas un imprimeur ; et sa situation fut ainsi sans espoir, puisqu'il goûtait des voluptés plus grandes à se rendre compte, à savoir, à entamer la discussion morale, qu'à faire un gain, qu'à s'enrichir, lui qui soudain s'était cru né pour une rapide fortune.

Mme de Berny, qui pendant près d'un an vint le voir chaque jour dans la chambre bleue, saisit très vite qu'il ne serait jamais qu'en rêve un puissant homme d'affaires, mais comme elle-même ne comprenait rien à la vie de petits calculs et de sourdes préméditations, quel conseil pouvait-elle lui donner? Elle trouva donc plus simple et meilleur de s'en tenir à son rôle d'amoureuse. Comme un feu qui se réduit, mais qui donne plus d'éclat, elle ne parla plus que tendresse, caresses, amour, passion. Elle était la clarté du cœur, après les ténèbres où Balzac s'enfonçait en esprit, en proie tout le jour aux chiffres : recettes, dépenses, barêmes, factures. Elle lui disait :

— Je sais, tu n'en peux plus ! Tu as mille soucis, mille

rancœurs, mille indignations. Eh bien, ne parlons pas de tout cela, veux-tu, mon amant chéri ! Calme-toi. Repose-toi. Mets là ta tête. Tu aimais bien être sur mon épaule. Je viens pour que tu oublies... Laisse-moi, ami, seulement regarder tes yeux. Je ne m'en lasse pas. Adoré, ton étrange mère t'a donc conçu sur les flancs du Vésuve, pour te faire des prunelles de cette chaleur-là? Ils veulent, ils caressent, ils aiment, tes yeux ! Ils sont de l'âme, ton âme. Ils sont beaux comme l'été. Ils sont plus profonds que le ciel. On y voit Dieu !

— Ange, mon ange, reprenait-il, je suis bien, je suis heureux, tu me rends la vie ! J'oublie les ouvriers, le travail gâché, la clientèle... Oh ! tu ne sais pas ce qu'on m'a fait encore aujourd'hui. Écoute !

Au moment d'oublier, les plus fâcheux souvenirs se pressaient, l'assaillaient. Elle lui mettait alors ses belles mains sur la bouche, toutes les horreurs humaines de la journée s'évanouissaient et il n'était plus question que du divin amour. Qu'elle fut belle pendant l'hiver 27-28 ! Comme elle lui plut dans sa robe noire, serrée à la taille par un ruban moiré, surtout dans ce fichu de batiste à large ourlet, qu'elle mettait en guise de châle, et dont elle passait négligemment les deux bouts dans sa ceinture ! Et voici qu'il la chérissait de nouveau pour son âge, pour cette plénitude dans la tendresse que la charité seule est en mesure de donner, et celle-ci ne s'acquiert que par la lente expérience du cœur. « Je t'adore, répétait-elle sans se lasser, je t'adore, et malgré tes colères, tes caprices, tes manques d'usage, à cause... de ta « belle âme ! » Elle arrivait folle d'amour, venant à pied de la rue d'Enfer-Saint-Michel, où elle habitait maintenant à Paris, derrière ce charmant et noble Luxembourg. Elle descendait la rue de Tournon, envoyait en esprit mille baisers vers la chambre où tant de mois ils s'étaient aimés et par la rue de Seine, où elle lui achetait des petits pains et des fruits, car il ne prenait même plus le temps de déjeuner, elle arrivait essoufflée, un peu moite, amoureuse et dévouée.

— Ah ! ami, disait-elle, en se laissant prendre des baisers, n'est-ce pas que nous sommes vraiment la même substance?... J'en suis fière, si fière ! J'aurai partagé toutes tes mauvaises années. Il en viendra de glorieuses et sans doute tu partiras avec une autre. Mais jamais tu ne pourras

m'oublier, parce que moi, je t'aurai donné du bonheur dans tes souffrances, tandis que les autres dans ton bonheur... peut-être te feront souffrir ! Chéri, chéri, si tous les ménages ressemblaient au nôtre, il n'y aurait plus de célibataires !

Puis, c'était chaque soir, les tendres puérilités des adieux. Les ouvriers partis, il la reconduisait jusqu'à la rue, traversant l'atelier :

— Viens, ma mie, allons voir le marbre... Baisse ta chère tête. Attention à la poulie... Ne mets pas d'encre à ta robe.

Il lui montrait une vignette nouvelle, représentant des amours qui soutenaient une lettre. Puis il fallait se quitter.

— Donnez votre bec, monsieur Minet... Au revoir, Didi... faisait-elle. Reviendrai-je? J'en ai peur... Sans toi je ne respire pas ! Donne-moi encore, gentil, cette main si douce, que j'aime à tenir... Je vous laisse, pour vingt-quatre heures, monsieur... Autant dire un siècle !... (Elle lui prenait la tête à deux mains). Vous êtes grand, mon ange !... mais je vous en supplie, ne le dites pas... aux autres, montrez-le seulement !

Il le montrait trop bien, et c'est pourquoi l'imprimerie allait à la dérive. Un commerçant doit avoir un masque et ne le quitter sous aucun prétexte. Or, cette femme ne l'aidait qu'à l'enlever, ayant comme lui jusqu'à l'ivresse le goût de la vérité. Elle n'était pas plus que Balzac armée pour la défense. Elle ne l'entretenait que d'idées nobles : qu'est-ce que le commerce peut en faire? Elle le ruinait en l'aimant, et lui l'adorait en dépit des ruines, parce qu'au milieu des soucis dont elle ne pouvait le préserver, parmi les échecs, après lesquels elle ne savait que dire : « J'aurais fait comme toi ! » il sentait du moins qu'il devrait à ce bon génie féminin d'être un homme, digne de ce nom, passionné pour le beau et l'honneur, tout ce qui donne du prix à la vie. Ainsi, dans cette lutte commerciale, bien qu'il fût vaincu par les fournisseurs et les clients, grâce à elle son cœur se fortifiait, s'épanouissant tel un bel arbre ; et comme c'est le cœur qui donne à l'esprit le génie, il concevait un rayonnant espoir pour le jour où il reprendrait sa plume, si vraiment les affaires ne l'enrichissaient pas.

Il lui sembla cependant qu'il faisait tout pour atteindre son but. Ayant seul dans son bureau, le même lyrisme qu'avec elle dans la chambre, il crut à un coup de maître en voyant grand, une fois encore, et en décidant d'étayer son impri-

merie sur une fonderie de caractères. Il se délivrait ainsi de lourdes dépenses Restait la question d'achat, d'argent à trouver. Mais après, quel essor !... Son associé Barbier ne le crut pas sur parole. Il refusa de le suivre, et c'est elle toujours elle, qui folle et délicieuse, obtint une procuration de son aveugle époux pour entrer en nom dans l'association nouvelle. Nouvelles charges aussi, sans contre-partie. Ce fut bien vite la panique, le sauve-qui-peut. Une grosse échéance approchait : la caisse était vide. Dans l'alcôve, il apporta les livres et refit avec sa maîtresse des additions qui le condamnaient inexorablement. Que faire, mon Dieu? Les fournisseurs, doucereux, présentaient tous leurs notes.

— Eh bien, dit Mme de Berny, tu n'as qu'à rendre la pareille aux clients. Envoie toutes tes factures !

Il donna l'ordre de les établir en soupirant :

— Quelles mœurs ! Quelle vie ! J'aimerais mieux qu'on me coupât la tête !

L'envoi des factures ne produisit rien. En revanche, les fournisseurs, impatients cette fois, reparurent avec leurs comptes. Aux impatiences succédèrent les menaces.

— Nous allons être obligés d'assigner !

— Eh ! qu'ils assignent donc ! s'écria Mme de Berny. Est-ce que cela tuera notre amour? Chéri adoré, tu ne peux pas savoir ce que tu es pour moi !

Le lendemain, il lui fallut visiter les banquiers. Il fut avec eux trop expansif. Et ils se montrèrent ou de glace ou pleins d'une pitié toute de mépris. Laure de Berny le retrouva, le soir, les yeux baignés de larmes :

— Ma mie, pourquoi Dieu m'est-il cruel de la sorte?... Tu sais, toi, que je n'ai pas de bas desseins... Ma situation est terrible... C'est demain le 13 !

Il vit les usuriers, ces fauves, qui avec un air de bienfaiteurs offraient de lui garder 50 pour 100. Il les aborda la cervelle en feu ; et il revint la tête molle, sans idées. Mais après tant de courses exténuantes où il avait donné son âme à des gens qui n'en avaient pas, il eut ce mot douloureux, admirable :

— Que de temps perdu ! Que d'efforts d'intelligence pour rien !

Efforts de tout instant, et qui toujours allaient contre sa nature. S'il rencontrait un ami, il fallait se taire, dissimuler. Et en famille il fallait mentir, surtout avec

Mme Balzac, au caractère si malheureux, qui même dans le bonheur pressentait la détresse. Elle l'interrogeait : « Est-ce que ça va? N'est-ce pas que ça ne va pas? » Et comment il disait : « Qu'est-ce que tu crains? » « Tout ! Un commerçant n'est à l'abri des revers que quand il s'est retiré ! »

Il pensait à présent comme elle. Mais la question n'était pas de se retirer : il fallait sauver les meubles. Il refit des billets que personne n'accepta. Affolé, il courut jouer. Il revint avec tant de tragique sur le visage que Laure de Berny balbutia : « Tu as été au Palais-Royal, et tu as perdu ! »

— Oui... mais l'affreux, dit-il, ce n'est pas de laisser les cent francs que j'ai laissés (ce sont les derniers, il ne me reste rien !) C'est de voir ce que j'ai vu : dans un lieu immonde des visages d'enfer, une trentaine d'yeux atroces, braqués sur moi, qui me guettaient, me fouillaient, voulaient savoir si je m'en allais de là me jeter dans la Seine !

— Oh ! mon ange, tais-toi ! cria-t-elle, et viens contre moi : je te sauverai !

A genoux elle lui offrit de l'argent :

— Prends ! Prends tout ! Je t'aime plus que ma vie !

Ils entendirent un grondement dans l'atelier. Les ouvriers voulaient leur paye. Balzac courut. Ils lui jetèrent des mots injurieux :

— Vous vous en f..., vous, qu'on crève de faim !

Tant d'injustice et de vulgarité le révoltèrent :

— Vous ne me connaissez pas, dit-il, en les défiant ! Me moquer d'un ouvrier ! Je suis prêt à l'être demain. Et d'abord, je paierai tout, vous entendez ! Ceci n'est qu'un accident, un retard aussi atroce pour moi que pour vous. Moi non plus je ne mange pas ! Et ce que je dois, je l'acquitterai ! Je le jure solennellement : toute ma vie y passera ; j'ai une conscience et de l'honneur !

Dans ce genre de torture qui brûle le sang d'un homme acculé à la faillite et au désespoir, le conflit brutal permet au sentiment de s'échapper, et par là il est un bienfait du ciel, de même que les larmes, en inondant le cœur, le soulagent. Mais c'était la seule lutte dont Balzac fût capable, la lutte où l'on se donne, Il ignorait tout de celle qui enrichit : la lutte où l'on prend.

Le 16 avril 1828, les ouvriers lui adressèrent du papier timbré, et ce fut l'assaut de la maison par les créanciers de l'imprimerie, auxquels s'étaient joints l'épicier, le chemisier,

le bottier, celui-ci avec une note de trois cents francs.

— Trois cents francs ! C'est du vol ! cria Balzac.

— Non, monsieur, dit le bottier froidement, c'est le total... de vos dépenses chez moi.

Alors il courut comme un fou chez sa mère, afin qu'elle implorât un sien cousin, avoué, Me Sedillot.

— Qu'il vienne ! Qu'il regarde ! Qu'il compte ! Qu'il décide ! Et qu'on me mette en prison, maman, si la société l'exige ! Oui, je vous ai peut-être ruinés ! Oui, je dois vingt mille francs à Mme de Berny. Oui, je suis sans doute un misérable ! Mais s'il y a une clémence divine, ah ! je suis sûr, un jour, d'être pardonné ! Voici un an que je suis en enfer ! Je n'ai connu que brûlures de tête, serrements de cœur, désespoirs ! Pas un jour sans que la foudre tombât sur moi. Je n'ai vu que des visages voraces, dont le souvenir m'épouvante, des yeux d'hommes dont tout principe humain s'était enfui. Et je n'ai vécu que d'affreuses scènes comme sur un champ de bataille. Partout des forcenés ! Et rien ne comptant que la force. Vous êtes blessé? Tant mieux ! on vous achève. Le boulet qui vous est arrivé en plein ventre, c'était le résultat d'un calcul juste !... Ah ! maman ! maman ! Si vous voulez vous faire une belle vieillesse, fuyez les calculateurs et détournez-vous des gens d'affaires ! Lisez les mystiques et les poètes éperdument. Ce sont des hommes sublimes, qui n'ont pas mis le pied dans la boue de la vie !

— Mon enfant ! Mon enfant ! gémit Mme Balzac, les mains jointes, ne crie pas, je t'en supplie, ton père va entendre ! Il ne faut pas qu'il sache ! A son âge, il en mourrait !

Balzac, en sanglotant, s'était effondré sur un canapé. Il lui semblait qu'on l'avait pris par les deux mains, et qu'avec rage on l'avait fait tourner, tourner. Il était tombé face contre terre, à bout de souffle ; tout dansait dans sa tête et tout autour de lui.

Il avait juré d'être riche, très riche, vite riche ; il était plus pauvre que jamais, de toutes les pauvretés ensemble.

*
* *

La réussite d'un homme, dont la nature possède tous les éléments du succès, dépend souvent d'un rien, mais ce rien fait l'équilibre. Sitôt atteint, l'homme est parti. Tout

comme aux premiers mois, quand ses petits pieds chancelaient. Sa mère, désespérée, de dire : « Il ne marchera pas !... » Puis un matin, il s'est lancé d'un geste heureux ; et c'était fait ; comme les autres, il avait pris sa place, solidement, sur la terre. Il en advint ainsi d'Honoré Balzac. Une fois qu'il fut revenu de son étourdissement, quand sorti de la tourmente, où grâce à Me Sedillot son honneur ne devait pas sombrer, pendant qu'on liquidait sans qu'il comprît grand'chose, il s'aperçut, comme le malade après la fièvre, qu'il avait le cœur et l'esprit dégagés. Il sortait d'une nuit de cauchemar : à la clarté du jour il était rajeuni. Et la conséquence imprévue de son malheur fut qu'il retrouva du goût à vivre.

— Soixante-quinze mille francs de dettes, avait conclu Me Sedillot.

— C'est bien. J'ai vingt-neuf ans, de la santé et de l'ambition. Je paierai, je paierai tout jusqu'au dernier centime ! répondit Balzac.

Pour cela, il fallait faire des livres capables de se vendre mieux que les premiers. Mais les premiers étaient mauvais : la vie venait clairement de le lui dire. Comme il avait été inspiré en les signant d'un pseudonyme ! Il avait réservé son nom. Il allait s'en servir fructueusement, glorieusement. Car à présent il savait comment la société déforme l'âme humaine, et que cette misère morale, qu'engendre ou l'amour ou l'argent, est autrement pathétique que le défilé de tels ou tels événements, inventés par l'auteur, selon le vent qui le pousse. Toutefois, il tenait au cadre autant qu'au tableau. Ces sentiments humains qu'il voulait peindre, il n'en voyait pas l'éclosion dans le paradis terrestre ni dans la lune. Même pas au moyen âge. Il ne recommencerait pas Walter Scott ; il le continuerait ; comme lui il ferait une étude minutieuse et pittoresque des conditions morales et matérielles de la vie, mais à son époque. Et ce serait passionnant.

Il était même déjà passionné, au point que sa famille seule resta dans le désespoir. Il venait de rencontrer un homme d'esprit, Latouche, celui-là même qui avait publié, dix ans avant, les poésies de Chénier, et grâce à lui il avait trouvé un petit logement rue Cassini, entre des toits de couvents et les dômes de l'Observatoire. Presque la campagne — silence et repos, — le recueillement. Il allait travailler

là comme un chartreux. Il se commanda même une robe de moine. Bref, il eut un élan de joie et s'acheta à crédit des meubles et des tentures. Sa mère leva les bras :

— Devient-il fou? Quoi? Il augmente ses dettes?

Il répliqua :

— J'augmente mon crédit !... Je ne peux pas m'installer avec ma table au milieu de la Bourbe ! (c'était le boulevard fangeux qui passait entre le Val-de-Grâce et la Maternité). D'ailleurs, on ne paie que ceux qui font croire qu'ils ont de l'argent !

Avec Latouche il peignit les boiseries, colla des papiers. Et au mois d'août 1829, il avait, avec cet ami d'esprit et de goût, achevé l'aménagement de trois pièces ouvrant sur les jardins et dont les murs semblaient fleuris. Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir pour écrire. Brusquement, il partit pour Fougères.

C'est qu'il venait d'arrêter le sujet de son premier livre, et il lui fallait des documents qu'il ne trouverait qu'en Bretagne. La mode était à la Chouannerie. Lui-même, rue des Marais-Visconti, n'avait-il pas imprimé des « Mémoires » sur la guerre des Chouans? Il n'eut qu'à prendre le vent du jour, pour que ce sujet lui fît envie. Un ami de son père, le général comte de Pommereul, résidait à Fougères ; il lui demanda l'hospitalité ; il aurait là-bas des modèles, dans le paysage exact, et on lui conterait des histoires vraies, dont le romanesque, le pittoresque, le mouvement l'enchantaient d'avance. Car en dépit de ses déclarations qu'il était prêt à peindre strictement la société dans laquelle il vivait, cette étude, pour l'instant, lui parut plus facile, où certes il montrerait de vrais hommes qu'il creuserait, fouillerait en allant jusqu'au cœur, mais le récit de ces luttes guerrières âpres et même horribles devait ajouter, il le sentait, de l'émotion à sa peinture. Il partit donc.

Latouche n'avait pas pris soin de l'habiller. Il arriva dans Fougères le chef surmonté d'un invraisemblable chapeau, roussi, sans formes, qui paraissait lui venir de son grand-père, le paysan d'Albi. Il portait des souliers de soldat, une chemise de gros chanvre ; on eût dit qu'il avait grandi dans sa redingote, tant les manches étaient courtes, et, dans cet accoutrement de misère, il reluisait de joie, littéralement. La diligence l'avait comprimé : il en sortit avec un besoin de rire, de gambader, de dire des folies.

On lui demanda avec précaution des nouvelles... de ses affaires. Il répondit vivement :

— Voilà, c'est simple : j'ai voulu me lancer dans une entreprise colossale. Elle ne m'intéressait qu'à cette condition. Elle n'a pas réussi : je me tourne d'un autre côté. Et ce que je commence aujourd'hui sera bien plus gigantesque. Je vais m'atteler à une suite de romans historiques, comme personne dans ce pays n'en a jamais écrit.

— Vous n'avez pas lu *Cinq-Mars?* dit Mme de Pommereul.

— Oh ! chère madame, fit Balzac en se renversant dans son fauteuil, je l'ai imprimé : je le sais par cœur ! C'est très mauvais ! Il n'y a là-dedans ni hommes ni paysages. Je connais la Touraine. J'y suis né.

— M. de Vigny aussi, dit le général de Pommereul.

— C'est possible... et regrettable. En tout cas, pour moi...

Et il parla cinq heures de suite. Les de Pommereul avaient invité quelques voisins à passer la soirée. Il fascina tout le monde. A ces gens minces, serrés dans leurs habits, dont il se doutait bien que les vues étaient étroites, il conta son existence mouvementée et hardie, brossa vingt tableaux parisiens, parla politique, théâtre, art militaire, hiérarchie catholique. Il était à l'aise, abondant, chaleureux. Les mots semblaient fleurir sur ses lèvres heureuses. On avait fait cercle. Les hommes restaient surpris, muets, ricanant un peu ; mais les femmes le trouvaient ravissant, éblouissant, et murmuraient de plaisir.

— Quel avocat ! dit un vieux magistrat, dans la rue, sous la lune.

— Ah ! monsieur ! cet esprit ! cette verve ! Et ce front, avez-vous vu son front? reprit une vieille demoiselle, dont le pied tremblait d'admiration sur les pavés carrés de Fougères.

Mais il était venu écouter des histoires, et non en raconter. Les jours suivants, il tint sa langue... autant qu'il put, et prêta l'oreille. Il rôda, visita, regarda, questionna. M. de Pommereul l'emmena dans son cabriolet d'osier. Il vit chez eux de vieux émigrés un peu secs, un peu vides, de vieux soldats radoteurs, de vieilles dames un peu mensongères. Il prit tout. Les têtes, les gestes, les plus étranges récits, il mit tout dans son « garde-manger » : c'est ainsi qu'il

appelait sa bienveillante mémoire. Le matin, il rédigeait dans sa chambre. Elle ouvrait sur la vallée, dominée par la ville et par le château. De ses yeux dévorants, il faisait l'inventaire du paysage, cherchant le sens de toutes choses, le visage et l'âme du pays. Et c'est à cette fenêtre que lui vint l'idée qu'il pourrait écrire, peut-être, un roman sur chaque contrée française. Quel ensemble ! Quelle clarté projetée sur la France !

La cloche qui l'appelait au déjeuner le surprenait toujours au milieu d'une rêverie. Rien plus que le rêve ne met en appétit. Il descendait en songeant à son avenir brillant, à son passé rendu si doux en somme par Mme de Berny. Puis il faisait honneur à la cuisine, arrosée, chez les Pommereul, d'un petit vin de Graves, que Balzac disait « tout pétillant d'idées ».

Quand il revint à Paris, chargé de notes et de souvenirs, il fut comme une abeille pressée ; il avait hâte de faire son miel ; et il emplit ses jours d'un travail acharné. Préparer un livre, y rêver, mettre en place, c'est le bonheur, la minute facile et grisante. On étreint son sujet : volupté ! Mais quand il faut ensuite écrire, c'est le travail du forgeron dans sa forge, qui attise le feu et frappe l'enclume. Il faut se donner dans la peine et la sueur. Et que c'est long, un livre ! Et que c'est court, une journée ! On noircit peu de pages en douze heures ; Balzac calcula qu'il lui fallait deux mois au moins pour son volume : il décida de le faire en un. L'hiver était si maussade et si sombre qu'il cessa de régler son travail d'après le jour et la nuit. Il écrivait ; quand il n'en pouvait plus, il s'arrêtait, dormait, mangeait, demandait la date, puis disait : « Les jours me fondent entre les mains, comme de la glace au soleil ! » Au lieu d'un mois il en mit trois à faire ce *Dernier Chouan*, premier ouvrage qu'il devait honorer de son nom, parce qu'à chaque pas, cette fois, il avait confronté son imagination impatiente avec la froide et si belle vérité, et il en résultait un chef-d'œuvre, et un succès.

Non pas sans doute le succès qu'il rêvait, étant petit, avec de la musique et le public l'acclamant, mais cette assurance plus douce et forte qui monte des voix intérieures et qui affirme : « Voilà un livre réussi ! » C'est peu de chose dans le monde, mais tout est peu, et il en faut juger par rapport à la faiblesse humaine. Honoré Balzac, voyant

pour la première fois son nom sur un livre, se sentit fier avec tranquillité. Ses amis venaient à lui la figure éclairée, comme si de l'avoir lu ils se trouvaient meilleurs. Quelle récompense ! Et de ses ennemis partout il sentait le regard fixe, parce qu'ils étaient surpris et confus. Des femmes lui écrivaient. Il reçut des invitations à déjeuner dans le monde littéraire, à dîner dans le monde politique, à aller en soirée entendre la Malibran. Sa maîtresse lui dit : « C'est une grande page d'histoire ! » Sa mère avoua : « Je l'ai lu d'un trait... Vraiment, tu devrais en vendre... de quoi pouvoir nous rembourser un peu. » Son père consentit à le lire et déclara : « Tu ne parles pas mal de l'amour, mais... il y a la contre-partie, mon garçon. Pense à ce que je t'ai dit : « Un livre sur le mariage... »

Il y pensait vaguement. Un soir de juin, deux mois après la publication du *Dernier Chouan*, on lui apporta brutalement la nouvelle que son père était mort. Un vieillard de plus de quatre-vingts ans, c'est un malheur normal ; mais la douleur d'un fils est normale aussi. La sienne fut silencieuse et aiguë, malgré que peu de tendresse en trente ans eût été échangée. A l'heure où son père disparaissait de ce monde, Balzac éprouva qu'au lieu de quitter la terre, il venait, avec sa sagesse railleuse, habiter en lui. C'est qu'un grand deuil, en nous faisant méditer sur notre destinée, ranime en nous les hérédités qui nous sont le plus chères. Ainsi les forces que son père lui léguait, Balzac en son chagrin les sentit s'animer, se placer, le servir, l'aider, et il eut l'illusion qu'il ne mourait pas. Cette peine profonde suivait la joie de sa réussite, joie solide, sans tricherie. Elle fondait sur lui à l'instant où il prenait conscience de sa valeur et de ses possibilités. Elle ne pouvait donc pas l'abattre. Et elle lui fut une connaissance de plus. En sorte que, pour la seconde fois de sa vie, ses ancêtres proches ou lointains s'unirent en sa conscience pour l'assister, et lui faire dire, comme au bord de la Loire, quand il était un garçonnet s'éveillant à la vie : « Je serai un grand homme ! » Il suivit le cercueil de son père, murmurant dans ses larmes : « Vous pouviez mourir. Avec moi, le nom n'est pas en péril. » Et lorsqu'il revint de l'enterrer, il se mit à sa table, pour y écrire, avant tout autre, le livre que M. Balzac avait conseillé, sur le *Mariage*.

L'été et l'automne y passèrent, durant lesquels il vécut

tout près des pensées paternelles. Il prêtait l'oreille et croyait entendre le vieillard parler en riant des femmes, de la vertu, de l'adultère. Dès qu'un chapitre était écrit, il le lisait à Mme de Berny. Elle se divertissait de tant de vérités qui avaient l'air de paradoxes, puis répondait aux boutades masculines par quelque remarque piquante de femme avisée. Balzac, qui sentait à demi-mot, tempérait alors ses affirmations excessives. Et de cette collaboration il advint que le livre fait pour railler le mariage, c'est-à-dire la vie des hommes partagée avec les femmes, rendit ceux-là responsables de toutes les fautes de celles-ci.

La *Physiologie du mariage* parut en décembre. Second succès. Ou on applaudit, ou on s'effara ; mais, dans tous les salons, on parla de l'auteur, et, dans plusieurs, on voulut le voir. Pourquoi se serait-il fait prier? Ce n'était pas dans sa nature. Il n'avait pas d'habit convenable, c'est vrai, il venait de commander une seconde robe de moine et ne pouvait l'endosser pour se rendre chez Sophie Gay. Il y alla comme il était, cédant un peu au démon de l'orgueil, qui lui soufflait : « Tu es vêtu de ta renommée : c'est ce qui se fait de mieux ! » Malheureusement, il avait des souliers à clous, qui marquèrent les tapis. M. Philarète-Chasles en fit la remarque dans un coin ; mais la tendre Mme Desbordes-Valmore admira ses yeux, et demanda à la maîtresse de maison s'il y avait une femme dans la vie de cet homme.

A peu de temps de là, il rendit visite à Mme d'Abrantès, qui était retirée à l'Abbaye-aux-Bois, et qui venait, après son livre, de lui écrire : « Vous êtes le diable en personne ; vous savez que je l'ai toujours aimé ; avec quel plaisir je vous reverrais ! » La visite fut cordiale. Il l'interrogea sur les personnes qui, comme elle, coulaient des jours tranquilles à l'Abbaye, et le nom de Mme Récamier vint dans la conversation. Il était un de ceux qui faisaient rêver Balzac, toujours épris de grandeur. Cette femme si belle avait eu une vie si dramatique !

— Lui avez-vous envoyé la *Physiologie?* dit Mme d'Abrantès.

— Non... Je n'y aurais pas songé...

— Envoyez-la-lui vite. Revenez dans huit jours. Nous traverserons le jardin, monterons chez elle, et je vous présenterai.

Il accepta d'un cœur vibrant.

— M. de Chateaubriand vient d'arriver, je l'ai aperçu, lui dit Mme d'Abrantès, quand il entra la semaine d'après.

Puis elle éclata de rire :

— Cette crinière! Il ne s'est même pas fait couper les cheveux pour voir la belle Juliette! Enfin... il a l'air d'un lion!

On était en mars 1830, à quinze jours de la première d'*Hernani*. Elle ajouta :

— *Vous êtes mon lion superbe et généreux!*

Balzac ne répondit pas.

— Du sérieux! fit-elle. Et en route!

Mme Récamier habitait deux pièces carrelées sous les combles, mais qui avaient du charme, car tout en avait à l'Abbaye-aux-Bois.

— Son escalier est plus dur que le mien, dit Mme d'Abrantès en arrivant, mais... chez elle du moins on est récompensé!

Balzac ne broncha pas.

Ils entrèrent. Une chambre dorée de soleil. Il y avait un piano, une harpe, un grand portrait de Mme de Staël, et elle était là, la divine, dans une robe claire, avec la poésie de son passé et de sa vie, qui lui donnait une éternelle jeunesse. Balzac s'inclina bien gauchement, mais loin de s'en offusquer, le premier mot qu'elle dit à Mme d'Abrantès, fut :

— Oh! qu'il a l'air bon!

— Et ce n'est pas l'ordinaire des gens de lettres, n'est-ce pas, madame? reprit en sourdine M. de Chateaubriand, le buste droit, magnifique, guêtré de blanc, la rose à la boutonnière.

Balzac ne l'avait jamais vu non plus. Il le regarda, tout en répondant aux questions qu'on lui posait, car on l'entourait. M. Ballanche, qui était présent parla le premier de la *Physiologie du mariage*. Il dit avec onction :

— C'est un livre pour défendre les femmes! J'avoue que j'avais douté du sexe de l'auteur.

— Les femmes, reprit Mme Récamier d'une voix douce, ont grand besoin d'être défendues. Vous avez fait là, monsieur, œuvre excellente, et si spirituelle.

— Vous m'avez lu, madame? ne put s'empêcher de dire Balzac.

20

— Je crois bien, et il faut que je vous donne le livre, mon cher ami, fit-elle, tournée vers M. de Chateaubriand, qui n'entendit pas.

Il avait une main dans le gilet, comme l'Empereur. Il était grave, il rêvait; et les cheveux épars sur son front s'harmonisaient à la liberté de sa cravate.

Balzac était heureux. Il alla vers la fenêtre. Le jardin était nu, puisque c'était l'hiver, mais le vent balançait des arbres aux belles formes, et il montait des voix de jeunes filles. Tout seul, sans raison, on l'entendit qui riait :

— Qu'est-ce qu'il a? dit à mi-voix M. Ballanche. Il est fou, le défenseur des femmes!

— Non, non, et il a du talent, vous savez, mon ami, dit Mme Récamier à M. de Chateaubriand qui, cette fois, eut l'air d'entendre.

Il répondit même avec lenteur comme s'il se réveillait d'un songe qui l'avait transporté aux forêts d'Amérique :

— Oui, mais il a d'affreux bas bleus!

— Taisez-vous donc!... Monsieur Balzac, reprit-elle, venez un peu vous asseoir près de moi. Avez-vous de grands projets littéraires?

— Oh! oui, madame!

— Et est-ce indiscret de...

— Oh! non, madame... Je voudrais être non seulement un conteur, n'est-ce pas!... mais... un véritable historien, historien des mœurs... et ...et aussi un philosophe, qui guiderait les esprits... Car...

Elle l'écoutait avec sérieux, l'inspirant par son beau visage, où il y avait marquées tant de souffrance et de noblesse.

— Qu'elle est bonne! Qu'elle est belle! Qu'elle est imposante! répétait-il avec feu, en sortant, à Mme d'Abrantès.

Puis il se retrouva seul, remontant vers sa rue Cassini, qui est sur une des buttes de Paris. On y respire moins de miasmes; il y a plus d'air pour les poètes et les créateurs qui se sentent des ailes.

Cette visite à une femme qui était un des grands noms de la vie française venait d'apporter une clarté de plus à sa vie. Elle s'éclairait de tous les côtés. Pourtant, il n'était pas riche, mais malgré ses dettes il ne désespérait pas de le devenir. Pourtant les trompettes de la renommée ne chantaient pas encore son nom aux quatre coins de l'univers;

mais il se sentait de la force pour devenir célèbre. Pourtant il n'avait pas connu l'amour d'une toute jeune femme qui vous donne sa beauté et son avenir ; mais un ange l'avait protégé, aidé, ennobli. Pourtant il n'avait pas eu de vraie jeunesse, car vingt ans sans le bonheur... Mais en cette heure de floraison il ne le regrettait plus. Il lui parut même qu'elle avait été retardée, simplement. Les chiffres des années ne comptent pas, puisqu'on ne sait quand on doit mourir. Et il songea à son père, qui s'était endormi pour jamais, sans infirmités, à un âge avancé. Il se dit que si le même sort lui était réservé, il aurait le temps de faire de belles œuvres ; et c'était probable, puisqu'il se sentait robuste.

Comme il allait entrer dans le Luxembourg, quelqu'un le héla, qui passait en cabriolet. Son éditeur Gosselin.

— Oh ! fit Balzac, l'œil animé et des couleurs aux joues, que je suis content de vous voir ! Je sors de chez Mme Récamier !

— Ah ! Ah !

— Elle n'a jamais lu un livre qui lui plût autant que la *Physiologie!*

— Parfait !

— Or, vous savez que je prépare pour vous un roman qui s'appellera *la Peau de chagrin.*

— Serait-il fini?

— Non !... mais, Mme Récamier, je vous dis cela pour que vous en fassiez l'usage que vous voudrez, sachant mieux que moi les conditions d'une mise en vente, et comme il faut la préparer, Mme Récamier m'a fait jurer que j'irais lui lire le manuscrit de la *Peau de chagrin.*

— Tiens, tiens...

Gosselin le félicita, dit : « Bon... Bien... On verra... » Ils se séparèrent.

Balzac entra dans le Luxembourg, et sous les arbres qui en d'autres saisons l'avaient entendu faire tant d'ardents et de juvéniles projets, il dit joyeusement, en faisant tourner sa canne :

— J'ai idée, mon brave Honoré, que nous voici le pied à l'étrier !

René Benjamin.

(A suivre.)

L'avenir du Canada

De l'Atlantique au Pacifique

(NOTES DE VOYAGE)

La route aux bords de laquelle s'est installé le Canada est d'abord un fleuve, le Saint-Laurent ; puis une région mal défrichée parsemée de lacs où la forêt n'a pas encore repoussée ; ensuite, de Winnipeg jusqu'à Calgary la plaine, une Beauce colossale ; enfin, la barrière des Rocheuses qui, par des vallées difficiles et sinueuses, conduit jusqu'à Vancouver sur le Pacifique. Partant de l'Atlantique et du Saint-Laurent, nous allons vers Winnipeg, vers l'ouest, vers le Pacifique.

La voie quitte le Saint-Laurent, s'enfonce dans le continent longeant l'isthme qui sépare les grands lacs de la baie d'Hudson ; la route de fer, pour maintenir sa direction vers l'ouest, doit franchir les mille rivières qui descendent vers le nord ou le sud ; le régime des eaux oppose constamment des obstacles à la direction est-ouest, offrant mille chemins vers le nord et le sud. Le sol est, d'ailleurs, tourmenté sans présenter jamais de hautes altitudes ; les bassins s'arrêtent en mille petits lacs aux bords déchiquetés comme les côtes bretonnes où l'eau dort, réfléchissant le ciel dans son miroir semé d'îlots chevelus. Le train court, pendant des jours, d'une rive à l'autre, et le voyageur regarde tantôt à gauche,

tantôt à droite, car le regard va toujours à la clarté. Toute cette région, au nord des grands lacs, fut sans doute lente à s'ouvrir. Aujourd'hui encore, elle est la région la moins peuplée de la grande avenue canadienne qui mène de Québec à Vancouver. La nature opposait ici à l'invasion humaine l'inextricable forêt, une haie naturelle, moins hostile que le réseau de fils barbelés que nous tendions devant nos tranchées, mais tellement plus profonde et plus fortement attachée au terrain ! L'homme a passé pourtant, il fallait atteindre la prairie. Mais durant les longues heures, n'était le bruit du train, on se pourrait croire dans la nature vierge ; ici, les rivières et les lacs sont anonymes ; la géographie ne les a pas encore recensés ; les plus importants portent un nom indien ; ce sont les premières traces d'humanité, dans ces régions restées solitaires ; les noms français ou anglais apparaissent aux stations, quelques maisons de bois groupées comme au hasard.

On reconnaît ici, à tous les pas, que l'on visite le champ de bataille de l'homme contre la nature, le théâtre de la lutte entre les cultivateurs et la forêt. L'arbre est encore partout présent, à l'horizon où il dresse sa barrière serrée, comme dans les troncs morts qui bordent la ligne et les débris qui baignent dans l'eau morte des lacs. Cette civilisation s'installe dans la forêt, l'exploite et la détruit. Elle est l'ennemie et la richesse. Elle reste partout présente, opposant sa barrière et offrant ses trésors. Dans les collections scientifiques des universités, on expose des blocs de charbon où les feuilles des sapins et des fougères apparaissent finement moulées, comme pour attester que la forêt thésaurise pour l'homme, depuis des milliers de siècles. C'est avec le bois que le Canadien construit ses fermes, caisses légères que le peintre rend jolies et riantes et qui semblent transportables comme des meubles, posées à terre comme des wagons qui ont perdu leurs roues. Le bois reste le favori des matériaux dans les architectures de luxe et les palaces, les madriers énormes, les poutres colossales, les rampes d'escaliers inutiles et même, parfois, en des cheminées décoratives, des troncs d'arbres géants qui semblent attendre, pour s'allumer, la rentrée des chasseurs blancs de neige. Des architectes ingénieux ont su jouer avec les fûts des sapins pour agencer des pylônes, construire des gares ; et si ces jeunes civilisations avaient moins de hâte à exploiter les ressources de leur pays, ou

moins à lutter contre la nature, c'est-à-dire plus de loisir pour jouer, on verrait s'épanouir au Canada les arts admirables qui tiennent au métier du charpentier et de l'ébéniste.

Le Canada est une conquête du champ sur la forêt ; la lutte sans merci de la cognée prépare la venue de la houe et de la charrue. Toute cette région n'est pas encore conquise. De grosses villes sont à demi engagées dans les arbres sauvages. Pour s'établir, les maisons doivent d'abord les écarter et la rue, quand les habitations s'arrêtent, va lentement mourir dans le fourré. Le tracé d'Edmonton, la capitale de l'Alberta, est un réseau d'allées dans un parc naturel et les « blocks », déjà numérotés et lotis, restent pour l'instant des massifs verdoyants encore impénétrés. Aussi l'arbre est-il considéré comme un être à détruire, il a été trop longtemps l'adversaire. L'homme et l'arbre se disputent le même sol. J'ai vu des moissonneurs se débarrasser de jeunes arbres, comme on tue des herbes méchantes. C'était dans les champs près de Winnipeg. La batteuse ronflante avalait les bottes de blé avec une telle voracité que les charrettes avaient peine à l'alimenter. L'une d'elles, pour approcher, était gênée par trois peupliers charmants, aux feuilles légères, dansantes, d'or pâle. Le drame de leur mort fut bref. Quelques coups de hache, et le premier tomba avec un craquement déchirant ; les deux autres, presque aussitôt, s'abattirent à leur tour et la voiture put apporter son chargement de blé. Trois arbres avaient payé de leur vie, pour que la batteuse ne s'arrêtât pas pendant trente secondes.

En reculant devant la cognée, les arbres emportent dans l'ombre de leurs fourrés la nymphe sauvage de la solitude et des mystères sylvestres. Sur la terre dépouillée règne alors l'agriculture au pétrole et à la vapeur. Les rudes géorgiques du machinisme ont aussi leur poésie. L'arbre peut souffrir du ciel et du sol, mais il leur est soumis ; l'homme est le seul des enfants de la nature qui entre en lutte contre la terre pour la mettre à son service. Cette lutte est plus apparente ici qu'en aucun autre climat, car la nature oppose des défenseurs plus tenaces et l'homme l'attaque avec des armes plus perfectionnées.

Après la forêt, la plaine. Quand on avance vers l'ouest, à Winnipeg, la plaine s'élargit et la forêt recule vers le nord.

L'homme et les troupeaux ont eu le champ libre. Après Winnipeg, le réseau des voies ferrées s'ouvre légèrement, comme un éventail, et toutes les branches convergent vers le port de Winnipeg, sur la Rivière rouge, la seule porte de sortie entre les lacs et la frontière, pour les produits de la prairie. Aujourd'hui, pendant les mois d'été, le Canada, depuis les lacs jusqu'aux Rocheuses, est couvert d'une immense moisson. On se sent sur une terre habitée, au milieu des hommes, car même quand on roule des heures sans voir une maison, les champs de blé évoquent la présence et le visage du fermier machiniste. Le blé ne paraît guère beau, sur sa terre noire ; il semble de petite race et de pauvre mine, il n'est pas le fruit de l'amour du paysan pour sa terre, comme le blé que le Beauceron a surveillé, suivi, depuis les semailles jusqu'à la moisson ; il est le produit rapide, mécanique, de la machine et du sol. Le train roule sans fin vers un horizon qui fuit toujours. Parfois, on passe entre quelques maisons de bois, parmi lesquelles se dresse une tour carrée. Puis, à mesure qu'on s'éloigne, cette tour domine de plus haut la plaine ; car elle est la seule éminence, le seul accident appréciable sur l'horizon plat. C'est *l'élévateur*, le grenier où s'amasse la récolte du district ; les gros wagons rouges viennent s'installer à ses pieds pour recevoir leur charge de grain. Un tuyau, comme un énorme robinet, déverse le blé et le wagon s'emplit en quelques secondes. Les plus simples de ces réservoirs sont de bois ; d'autres sont plaqués d'aluminium ; les plus importants sont en béton. Dans les grandes gares, à Calgary, à Winnipeg, à Edmonton, les élévateurs présentent des masses aussi puissantes que nos cathédrales. Il est bien rare que toute société ne montre pas, dans quelque monument caractéristique, son aspect le plus expressif. L'histoire humaine se peut toujours déduire de l'architecture. Ces élévateurs plantés au milieu des moissons canadiennes sont les réservoirs où s'amassent toutes les récoltes que domine leur haute silhouette, pour se vider dans les trains interminables que l'on voit sur l'horizon, courant vers la sortie. Ces donjons qui sont des magasins, ces greniers-beffrois, sont le centre d'attraction des charrettes qui apportent et des trains qui emportent. En ce moment, les batteuses à la gazoline travaillent à force, absorbent les gerbes avec une avidité extraordinaire et projettent au loin, au bout d'un long tuyau, la paille qui, en quelques

instants, amoncelle des meules hautes comme des maisons. Cependant, le grain circule, passe de véhicule en véhicule et se trouve en quelques jours concentré dans l'élévateur terminus, au bord de l'Atlantique, attendant l'embarquement. En quelques mois, dans le bref intervalle des deux hivers, semailles, pousse, récolte, battage, expédition, tout est réglé. Il ne reste plus qu'à vendre. Quelques centaines de milliers de fermiers ont ainsi récolté de quoi nourrir des millions d'hommes. Ils ont, pendant la guerre, donné à l'Europe de quoi manger. Mais aujourd'hui, l'Europe achète moins. Tandis que l'Amérique moissonne, les vignerons méditerranéens font la vendange. Et quand le Canada leur offre son blé, ils répondent : « Entendu, mais buvez notre vin. »

Cette Beauce, plus vaste que la France, est quadrillée comme un damier. Les autos traversent la campagne, longent les champs comme les blocks dans les villes et suivent des chemins qui se coupent à angle droit. Chaque section porte sa ferme, une petite maison de bois, presque toujours coquette, jolie comme une villa. Autour de la maison, de grandes baraques abritent les machines et les animaux. Auprès de la station, au pied de l'élévateur, cependant, quelques maisons commencent à se grouper. Ces bourgs de la plaine sont légers, épars, comme les installations d'aviateurs sur l'arrière-front. Ils se posent sur le sol et n'y plantent pas de racines ; une tempête pourrait tout balayer ; on traverse parfois des villages abandonnés et les maisons sont de grandes caisses vides ; si les routes étaient meilleures, les habitants auraient pu les emmener aussi, en les attachant à leurs chevaux. Le noyau du village fut la gare, un wagon laissé là par le train, à qui l'on avait ôté ses roues pour le rendre sédentaire ; puis sont venues la poste, la banque, la boutique d'un « général merchant ».

Cependant, ce wagon paralytique a pris un nom emprunté à la géographie ou à l'histoire de la vieille Europe, et le long des voies qui traversent le Canada, ces noms donnent déjà une indication sur la nationalité dominante de chaque colonie. En quelque dix ans, le village est devenu petite ville ; depuis 1900, depuis qu'on s'est aperçu que plus on lui demandait, plus cette terre donnait, la population a décuplé dans la prairie ; Winnipeg, Calgary, Regina, Saskatoon, Edmonton sont devenues de grandes villes ou même de

grosses villes. Des hôtels palaces — cinq cents chambres et cinq cents baignoires — s'élèvent maintenant là où fut abandonné le wagon du premier chef de gare ; et la modeste boutique s'est amplifiée en un des grands magasins de la Hudson Bay.

Enfin, quand la prairie fut constituée en trois États, le Manitoba, le Saskatchewan et l'Alberta, trois de ces grandes villes furent promues à la dignité de capitales, Winnipeg, Edmonton et Regina ; les nouveaux États acceptèrent les charges et les honneurs de leur titre et ils élevèrent à grands frais de somptueux parlements à la mesure de leurs jeunes ambitions.

Le carrefour de Winnipeg voit passer la récolte de la prairie ; les gros wagons roulent sans arrêt sur le pont de la Rivière rouge et cette ville au nom sioux est devenue, en quelques années, le plus gros marché de blé du monde ; avec sa bourse, ses banques, ses hôtels et ses gares, ses marchands et ses millionnaires, elle s'est enflée, en vingt ans, de quarante mille à deux cent mille habitants. La nature, surprise par cette brusque dilatation, reste fraîche jusqu'au seuil des maisons ; un parc merveilleux touche la ville, qui n'est qu'une province de la forêt. Les familles les plus anciennes n'ont pas perdu le souvenir de la ville encore en enfance, quand la terreur du sauvage planait sur la prairie et l'on rencontre encore des gens qui ont vécu les aventures contées par Fenimore Cooper. J'en ai entendu conter de si charmantes qu'elles semblaient inventées pour l'amusement des esprits romanesques ; une jeune Anglaise allait demander la libération de son père que retenait prisonnier la tribu du « Taureau assis ». Le chef sioux qui portait un si beau nom devenait amoureux de la jeune fille et la retenait dans sa tribu ; alors commençait le drame classique que vous pouvez deviner : d'un côté l'amour, de l'autre la tendresse filiale. Imaginez la vie nomade, les tribulations dans la prairie et la forêt ; dépeignez la belle éplorée, ses yeux en larmes, sa longue chevelure ; décrivez la forêt, la tente, la pêche, la chasse ; concluez par un dénouement qui sauve la vie du vieux père et l'honneur de sa fille ; faites intervenir pour cela la générosité du « Taureau assis », ou tout simplement un heureux coup de main de la cavalerie anglaise. Et c'est un roman d'aventures et d'amour d'une série littéraire bien connue, car il a déjà une longue carrière ; à son origine, voici

Chateaubriand lui-même ; à l'autre extrémité, les innombrables films américains où l'on voit de hardies écuyères galoper en croupe derrière des Iroquois ravisseurs. Ce roman n'aurait pas eu une telle fortune s'il ne s'appuyait sur la réalité. Les acteurs de semblables aventures vivent encore ; les soldats qui ont imposé ici la loi du blanc sont maintenant de hauts fonctionnaires. Quant au « taureau », s'il vit encore, on a dû le prier de s'asseoir dans quelque réserve indienne, où il grave peut-être des profils de Peaux-Rouges sur des sacoches de cuir, pour les clients de la Hudson Bay.

Mais la masse de la population de ces villes n'a que faire des souvenirs d'Atala ou d'Œil-de-Faucon ; ils sont ici d'hier et c'est le présent et l'avenir qui comptent. Winnipeg est le Chicago du Canada ; les maisons ont beau s'étaler librement dans la plaine, au centre déjà, auprès de la Bourse et des banques, se rassemblent les affaires et des gratte-ciels commencent à monter. Les grandes banques se signalent généralement en Amérique par leur péristyle, la colonnade ayant décidément déserté l'architecture religieuse pour se réserver aux temples de Plutus ; ces temples se tiennent entre deux buildings, dans l'alignement, et le nombre comme la hauteur des colonnes traduisent en langage d'architecte le chiffre du « capital entièrement versé ». Le luxe de ces villes, le jour, c'est la profusion des voitures automobiles ; le soir, c'est le gaspillage dévergondé de lumière électrique. Dès que la nuit tombe, dans toute ville américaine, et que l'on commence enfin à ne plus voir, sur des affiches colossales, le beau jeune homme rose qui demande au téléphone un système perfectionné de jarretelles, voici que s'allument les folies électriques, les acrobaties lumineuses, pour vous signaler un savon ou des talons en caoutchouc. On mesure la jeunesse des cités à l'insignifiance des produits pour lesquels la publicité se déchaîne dans les journaux et dans les rues.

Rien ne nous dit plus, ici, que le Canada se distingue des États-Unis. Dans le Québec, nous étions en France, Normandie ou Saintonge ; l'Ontario, c'est l'Angleterre. De Winnipeg aux Rocheuses, c'est bien l'Amérique avec son mode de formation cosmopolite, l'Amérique qui fond les métaux les plus réfractaires dans un alliage homogène.

Et c'est comme toujours l'architecture qui manifeste le plus clairement cette personnalités des États de l'ouest

canadien. Winnipeg, Edmonton, Victoria ont construit d'orgueilleux palais pour leurs parlements provinciaux. A Ottawa, à Toronto, ces palais sont anglais, plus anglais que nature ; la métropole accentue son type pour l'imposer plus fortement. A Québec, le palais du Parlement est de physionomie française. Les villes de l'Ouest, même quand l'architecte est anglais, ont pris leur modèle aux États-Unis, à Washington, sur le Capitole, à la coupole encerclée de colonnes. Et sans doute, cette architecture n'est pas née en Amérique ; mais elle n'est pas anglaise, comme le gothique perpendiculaire d'Ottawa, ni française comme les palais style Gabriel de Québec. Elle remonte à la Rome antique ou moderne, au Panthéon d'Agrippa, comme au Saint-Pierre de Bramante et de Michel-Ange, au monument qui enfermait tous les cultes païens de l'empire, à celui qui domine la chrétienté dans les temps modernes. Il y a dans cette vaste coupole qui bombe hardiment vers le ciel comme une réduction de l'orbe du monde, comme un symbole d'universalité. Cette architecture de Washington, multipliée dans tous les États d'Amérique, devait tout naturellement passer la frontière canadienne et s'imposer à ces États de l'Ouest dont le mode de formation recommence l'histoire des États-Unis ; ni Anglais, ni Français, quiconque entre ici, s'il n'oublie pas toujours son origine européenne, est avant tout Canadien.

Edmonton, au nord-ouest de la prairie, au pied des Rocheuses, est une jeune ambitieuse qui, hier, avait 5 000 âmes, qui en compte aujourd'hui 60 000 et qui a tracé sur les rives de son fleuve le plan d'une ville d'un million d'habitants. Le tracé de la cité future sillonne la forêt comme les allées encore mal dessinées d'un parc naturel. La guerre est venue interrompre momentanément cette croissance et ruiner les spéculateurs de terrain. Au centre même des affaires, des îlots restent inoccupés et le resteront longtemps, parce que les propriétaires attendaient, pour vendre, une hausse qui maintenant tardera. Le long de l'avenue centrale, le soir, la continuité de l'éclairage fait croire à une rue entièrement construite ; le jour, on s'aperçoit que, derrière beaucoup de ces vitrines, il n'y a pas encore de maisons. Partout, la prairie et l'arbre se mêlent à la bâtisse ; même, quand on contemple de loin, c'est la verdure qui domine sur la pierre. Le site est magnifique. Un grand fleuve, la Saskatchewan, la traverse de ses méandres paresseux et de son cours puis-

sant, au fond d'une vallée large et profonde ; ce ravin partage la ville : d'un côté l'université, de l'autre le commerce ; sur les deux rives se présentent de beaux monuments, un hôtel charmant de style Renaissance et la coupole et les colonnades du Parlement. Un viaduc de mille mètres joint les deux bords. Le modelé du terrain corrige ici la géométrie du plan urbain. A tout moment, on s'arrête pour admirer. D'une falaise à l'autre, on voit, sur l'horizon, se dresser le palais de la ville ou celui d'Université. La lumière éclatante de ces climats allume la brique des maisons. Et toujours les bâtisses se présentent baignant dans la verdure des feuillages et des herbes. Edmonton a construit son palais du Parlement au point historique, là où s'élevait, dominant le fleuve, le vieux fort initial, le premier établissement humain. Mais rien n'a été conservé du pauvre enclos de bois pour rendre sensible l'ascension entre hier et aujourd'hui. L'Université est chose merveilleuse. Comme la science est gâtée dans ces jeunes sociétés ! Elles ont donné sans compter, parce que l'on voit mieux ici que dans le vieux monde tout le profit qu'on en tire. Ces civilisations rapides attendent des savants des manières nouvelles pour exploiter la terre, en extraire des richesses et enfin asseoir sur une terre délaissée jusqu'alors, comme ingrate, une existence de plus en plus confortable. Le vieux monde méditerranéen avait édifié bien des choses : la société, la religion, la morale, les lois divines et humaines, avant de rien connaître des secrets de la nature. La jeune civilisation américaine est tout entière à base d'application scientifique. Sa générosité pour la science n'est pas seulement une opération fructueuse, un capital bien placé, c'est aussi un geste de gratitude.

Edmonton est la ville la plus septentrionale de l'ouest canadien ; d'ici partent les expéditions vers le nord ; celui qui traverse le pays rapidement, sans pouvoir se détourner de la voie ferrée, celui qui ne peut ni descendre le fleuve en pirogue, ni glisser sur la neige, traîné par les chiens, sent dans cette ville le contact et comme le poids de l'énorme Canada inexploré ; la forêt et la ville se pénètrent encore ; quelques pistes tracées par les automobiles traversent un temps les fourrés, puis la forêt se referme ; seuls, les fleuves, plus anciens que les arbres, ont conservé leur passage vers le nord. C'est donc ici que s'observent le mieux les divers aspects du Canada, depuis la conquête sur la sauvagerie

jusqu'à l'établissement d'une belle ville moderne ; on y voit vivre, les unes auprès des autres, ces générations qui, ailleurs, remplissent plusieurs siècles d'histoire ; d'abord, les explorateurs et missionnaires, ceux qu'enflamme une foi héroïque, puis les chercheurs de richesses, les prospecteurs, les pionniers, les cultivateurs et les ingénieurs, le chemin de fer, la ville moderne, la vie américaine, c'est-à-dire l'Europe rajeunie par la science implantée dans la sauvagerie. Ainsi, dans cette ville qui possède une des Universités les mieux outillées du Canada, peut-on rencontrer quelques-uns de ces hommes admirables qui consacrent leur vie à enseigner le christianisme aux populations sauvages des régions inhabitables pour qui n'est pas un Esquimau ou un évangéliste.

Les récits qu'ils nous rapportent nous représentent ce que fut, sans doute, l'existence des premiers hommes, les hommes avant l'agriculture, ceux qui vivaient de chasse et de pêche et que traquait la terreur perpétuelle de la faim.

Le Canada contient, dans ses cadres, des populations qui représentent des moments bien différents de l'histoire humaine. Ses juges vont au fond, des tribus polaires, appliquer les lois de la vieille Angleterre.

*
* *

Il y a déjà longtemps que l'on guette les Rocheuses, à l'horizon, lorsqu'enfin un mur bas dresse sa silhouette ébréchée, sur le ciel enflammé du couchant. Il faut se résigner à aborder les montagnes dans la nuit. Elle est déjà venue, totale, opaque, quand le nègre bienveillant commence à nous désigner les pics illustres et invisibles. Cependant, la montagne se devine, un torrent court, bruyant dans la nuit et l'on voit passer, sur le ciel un peu pâli par la lune, les formes maigres des sapins. Ils seront désormais nos compagnons fidèles ; et comme nous avons eu plusieurs jours de Beauce, nous sommes engagés dans les replis d'une gigantesque Suisse.

Les montagnes Rocheuses lèvent leurs plus hautes arêtes à l'est ; c'est très vite que la voie ferrée, engagée dans la vallée du Bow River, se heurte à un mur de 12 000 pieds, qu'il faut tourner, escalader ou traverser ; après quoi, il reste bien des détours à faire, bien des obstacles avant le point terminus, mais enfin la ligne de partage des eaux est fran-

chie et c'est en descendant que l'on roule ensuite vers le Pacifique. C'est sur ce premier versant que les Canadiens ont choisi leurs stations estivales, Banff, lac Louise ; les touristes s'arrêtent ici où de beaux hôtels les accueillent. Pendant longtemps, les locomotives ont cherché des passages pour entrer plus avant dans le massif. Longtemps elles se sont heurtées à la montagne dont le glacier suspend une écharpe éblouissante, au fond du lac Louise. Pour leur permettre de gagner de l'altitude, il a fallu leur trouer un tunnel en forme de 8. Ce lien réunit le vieux Canada à la Colombie. C'est par lui que le Canada possède une façade équivalente sur les deux océans. Sans l'ouverture de ce tortueux couloir, qui sait si cette grande muraille n'aurait pas séparé à jamais deux nations indépendantes, deux voisines?

Sur le versant ouest, on se sent entraîné vers je ne sais quoi de nouveau ; les fruits des vallées, les poissons des fleuves, certains noms de villages, les types asiatiques plus nombreux, tout révèle que la tache jaune a touché au continent américain et remonte les fleuves, avec la faune et la flore du Pacifique. Le chemin de fer est venu à temps retenir la place du Canada à Vancouver et à Prince Rupert.

Trois lignes canadiennes s'enfoncent maintenant dans les Rocheuses ; la plus méridionale traverse une région minière. Le train a ralenti depuis qu'il roule en montagne ; le paysage s'est attristé, la brume plombe le creux des vallées ; nous sommes au milieu de septembre et l'hiver s'annonce déjà. Des taches noires traînent sur les pentes : les blessures ouvertes dans le flanc de la montagne pour en extraire le charbon. Au loin, un peu partout, des fumées lourdes montent lentement, toutes blanches sur le fond lavé d'encre ; des détritus, des voies ferrées, des baraquements sordides ; nous sommes dans le pays des mines. Il vaut la peine d'entrer dans les Rocheuses, en passant ce seuil, car nous y trouvons, à Blairmore, une des plus grandes entreprises importantes qui soient aux mains d'ingénieurs français.

Avant d'atteindre à Blaimore, la voie a traversé un site effrayant. Une montagne s'est écroulée, il y a quelques années, écrasant un bourg de mineurs ; le cône de chute s'allonge, sur cinq cents mètres, tout blanc dans la vallée. La catastrophe est récente ; ni l'eau, ni les végétations n'ont encore vieilli ces ruines, ce chaos de rocs brisés dont quelques-uns sont comme des maisons. L'épouvante plane encore sur

cet écroulement, car les déchirements, les brisures, on croit les entendre tant les blessures de la pierre paraissent fraîches.

Mais les catastrophes n'ont jamais découragé l'humanité. Les villages de mineurs s'installent dans la vallée. Les mines se creusent dans l'escarpement de la montagne ; le charbon sort de son tunnel et va se déverser dans les trains qui suivent le fond du vallon ; ailleurs, on voit les grands tubes par où il glisse. Quatre cents mineurs travaillent dans le puits français de Blairmore. Ils peuvent gagner jusqu'à vingt-cinq dollars par jour. La grève récente vient d'empêcher l'abaissement des salaires. Il est des mineurs de toutes origines ; cependant les Chinois ne sont pas tolérés dans la mine par les syndicats, le bon marché avilissant la main-d'œuvre. Des Russes se parquent eux-mêmes dans de sordides baraquements qu'ils fabriquent avec des planches volées. Ils y mènent une existence de bêtes et leurs dollars servent à acheter du wisky. Les autres mineurs habitent le plus souvent des corons que leur vend la compagnie.

J'ai visité la maison d'un ouvrier français ; deux ou trois pièces un peu encombrées par les meubles, les caisses et les enfants. La mère, une grande Lilloise dégingandée et criarde, s'agite dans le désordre. Elle venait de traire la vache et en rapportait deux grandes jarres de lait crémeux ; la bonne bête somnolait sur un peu de foin ; le petit veau servait de jouet aux enfants et aussi les nichées de lapins et de poules. Il fallut accepter un verre de vin fait avec des cerises sauvages, en sucrant un peu, pour cacher l'amertume. Que ne ferait-on pas pour remplacer le vin? ce pauvre vin interdit par les buveurs de thé qui ne l'aiment pas, interdit par crainte du wisky qu'ils aiment trop ! L'installation sent le provisoire, mais non la gêne ; il y a plus de malles que de meubles ; mais on voit des jouets pour les enfants, deux violons pour les grands, un théâtrophone pour tout le monde. Les souvenirs du « vieux pays » ne sont pas effacés ; des photographies pendent aux murs : de tout petits bourgeois qui ont posé gauchement chez quelque photographe du faubourg Saint-Denis ou Saint-Antoine avec leur costume le plus neuf et leur plus aimable sourire ; maintenant, leur image continue de pâlir sur les murs d'un petit bungalow de mineur, au fond d'une anfractuosité des montagnes Rocheuses. Sur la table traîne une lettre un peu salie, avec le timbre de la Semeuse : des nouvelles de France ; sans

doute n'en vient-il pas tous les jours ; mais on peut relire la même lettre jusqu'à ce qu'une autre la remplace.

Certes, l'hiver doit être rude dans une région où septembre montre un visage si maussade. Mais comme cette famille doit bien résister ! Cette robuste mère n'a pas le temps de se plaindre entre son bétail et sa marmaille ; et chez les enfants, quelles joues vermillonnées !

Au-dessus des mineurs, la société des administrateurs et ingénieurs s'organise une existence aimable. On est ici pour quelque dix ans au moins ; c'est le temps qu'il faut pour extraire une fortune de cette mine abondante et facile ; avec des intérieurs confortables et charmants, on tient aisément contre la tristesse de la solitude et de l'hiver. Toutes les inventions de l'homme contre l'ennui sont acceptées : le livre, la musique, le bridge, la danse, le cinéma. On se réunit beaucoup : Français, Canadiens, Anglais se resserrent ; ils sont ici pour la même raison ; ils se comprennent aisément : cordialité sincère, instinct de solidarité qui se révèlent spontanément chez des gens qui se rencontrent « sur le front », dans le même abri.

*
* *

La principale route de pénétration, dans les Rocheuses, est la grande voie qui mène de Calgary à Vancouver. Elle conduit les touristes aux grandes stations d'été de l'ouest canadien, Banff et lac Louise, où l'existence de palace est installée dans la plus farouche sauvagerie. De là, on peut rayonner, en auto, à cheval, vers de beaux lacs unis comme des glaces, qui réfléchissent la lumière, au fond de noirs escarpements.

Les routes, à peine tracées sur les flancs des montagnes, dans la forêt de sapins, s'effacent chaque hiver par les glissements et les avalanches. On court, cependant, à toute vitesse, sur ces chemins qui montent et descendent, tournent et retournent ; les autos lancées, qui se retrouvent et se perdent, semblent jouer une poursuite pour le cinéma. Au pied de la chaîne des Dix Pics, on s'arrête un instant au lac Moraine. Des traînées de glaciers descendent jusqu'au bord et, sous les pics noirs, des touristes ont monté un camp de tentes, de forme « marabout » ; mais ce rappel de la société

humaine ne fait qu'ajouter à l'écrasante désolation du site, car elle y mêle une pensée qui la réfléchit.

C'est peu après le lac Louise que la locomotive entre en difficulté ; la voie quitte la vallée et s'est engagée dans des gorges étroites ; elle cherche un défilé, au travers de la chaîne ; le train roule au flanc d'escarpements gigantesques ; partout l'obstacle se dresse, infranchissable. Enfin, pour prendre de l'altitude, la voie pénètre dans la roche par des tunnels en spirale.

Ces montagnes, dont les arêtes les plus tourmentées dessinent sur le ciel des silhouettes calmes, offrent, quand on les aborde, un spectacle désordonné, d'une sauvagerie violente ; le cataclysme géologique qui a rompu l'écorce, l'explosion qui a soulevé la roche, semble d'hier, et la nature violentée n'a pas encore retrouvé la tranquillité et l'équilibre ; un extraordinaire travail de destruction se poursuit, dans ce chaos de roches, de neiges, de torrents, où la forêt de sapins, patiente, obstinée, escalade les pentes et veut atteindre les sommets. Au pied des versants abrupts, on voit se tasser le noir troupeau ; il s'accroche à toutes les anfractuosités ; le moindre point d'appui suffit à ces grimpeurs infatigables ; alors ils poussent leur tronc vers le ciel et plus l'escarpement est rude, plus les fûts s'étirent, s'allongent, poussent leur flèche noire vers la lumière ; là-haut, sur le ciel, leurs silhouettes maigres, déchiquetées, font penser à quelque procession de pèlerins faméliques, drapés de manteaux de loques ; au fond de la gorge, l'ombre se fait plus dense et plus triste sous les palmes tombantes de ces géants moroses.

Cependant, voici que la neige amassée sur les sommets s'écroule, si lourde, si brutale, que la forêt s'écrase sous l'avalanche ; ou bien elle fond et l'eau ruisselle sur les pentes ; elle glisse, ronge, pénètre, effrite, dissout l'humus et finit par dénouer l'emprise des racines sur la roche ; enfin, l'usure triomphe ; tout un pan de la forêt est précipité dans la gorge où le torrent, parfois, le saisit et l'emporte ; les rivières qui descendent des Rocheuses vers le fleuve Mackenzie arrivent pontés par les débris de forêts. La pierraille brisée, les cadavres de sapins s'amoncellent au pied des fentes et des troncs morts restent gisants, à demi plongés dans l'eau qui court en bouillonnant. C'est ici un champ de bataille où les forces de la nature se heurtent jusqu'à ce que

l'équilibre obtenu stabilise l'aspect de ces sites violents; dans cet assaut inlassable de la vie vers la lumière, les troncs blanchis sont comme les ossements des vaincus de la lutte séculaire.

Ce travail de l'eau sur la roche, l'eau qui monte par les veines des plantes et celle qui tombe du ciel, c'est l'histoire de toutes les montagnes; mais rarement le voit-on comme dans ces hautes régions des Rocheuses. Moins qu'ailleurs, le drame de la formation géologique semble ici terminé; la netteté des arêtes évoque des bouleversements d'hier; les lignes rappellent des chutes et des déchirures où elles les font attendre et craindre. C'est que, plus qu'en aucun autre climat, le contraste des saisons fait jouer ici ces forces ennemies. Aujourd'hui, à la fin de l'été, les pics se réfléchissent, tranquilles dans le miroir des lacs, et la bataille semble calmée entre les deux adversaires, l'eau et la roche, mais l'hiver accumulera sur toute cette nature plus de neige qu'en aucun lieu du monde; puis un soleil ardent dénudera les montagnes et suscitera, du fond des vallées, la sombre marée des sapins. Soumises à ce régime de la glace et du feu, les montagnes s'effritent et, peu à peu, reviennent à l'égalité de la plaine.

Dans cette bataille géologique, l'homme compte autant qu'un insecte. La voie ferrée glisse au flanc des escarpements, étayée par des travaux qui nous paraissent gigantesques et qu'un léger mouvement de la montagne peut effacer en un instant. De distance en distance, d'humbles Chinois, couleur de boue, terrassent autour des rails; et l'on s'étonne de rencontrer des hommes en ces parages. On les abrite dans quelques wagons garés. C'est qu'il faut surveiller la voie et la rétablir constamment sur ces terrains de démolitions.

Il est un temps durant lequel le désordre de ce chaos s'organise, où le spectacle prend une extraordinaire majesté; entre les deux plus fortes barrières des Rocheuses, dans l'intervalle qui sépare les tunnels de la Hector Pass et le long tunnel de Glacier, le train longe la vallée large et profonde de la rivière Colombia. Deux chaînes parallèles se sont écartées et, dans l'immense couloir, la forêt s'est installée, laissant entrevoir parfois les méandres lumineux de la rivière; la voie glisse à une grande altitude et l'on ressent quelque crainte à voir comme est précaire l'entaille faite dans l'es-

carpement où elle se pose ; les formes du terrain suggèrent la pensée du glissement, évoquent la chute ; et le regard maintenant, au lieu de chercher les sommets des glaciers éblouissants, s'étonne devant ces profondeurs de vertige.

Après s'être encore une fois engagée dans un massif qu'elle ne franchit que par un tunnel, la voie débouche enfin dans une région aux plissements plus détendus et bientôt elle rejoint des lacs longs et tortueux comme des fiords ou nos rivières de Bretagne.

La nature est plus accueillante ; les maisons de bois reparaissent ; au bord des lacs s'élèvent des hôtels et même de petites villes à noms pittoresques, aux syllabes aiguës et sonores comme la roche : Revelstock, Kamlops, Sicamous. Les maisons de bois sont neuves et coloriées fraîchement, comme des jouets. Le train, aussi long que la ville, s'arrête devant des gares coquettes de villes d'eaux. Le soir vient ; des candélabres électriques s'allument sur la petite ville et les avenues de lumière dépassent la zone des maisons ; on croirait une illumination de jour de fête. Sur le trottoir en planches qui court le long du train et où les nègres des wagons-lits montent la faction devant leur marchepied, les jeunes filles du bourg se promènent en caquetant ; ce ne sont point de rudes filles de la montagne ; elles portent bas de soie et souliers vernis. Le chemin de fer apporte dans les recoins de la montagne l'esprit et les modes de la ville.

Mais avant d'atteindre le Pacifique, il faut encore traverser une région désolée. Le train n'a plus qu'à suivre la vallée du Fraser ; elle n'est d'abord qu'une large tranchée aux parois escarpées et l'on ressent souvent quelque effroi à voir comment est précaire son accrochage à l'escarpement qui s'effrite. Le train, dirait-on, se hâte de passer entre deux éboulements. Les deux chemins de fer rivaux, le C. P. R. et le C. N. R., ont suspendu leur ligne dans le même cañon, sur chaque rive, au-dessus du Fraser qui court en mugissant. Les sapins ont disparu ; nul arbre ne les a remplacés ; de chaque côté de la tranchée du torrent, les plateaux s'étendent, pelés, brûlés ; on se croirait au Mexique ou en Californie. Mais le voisinage du Pacifique commence à transformer le paysage ; la lumière se fait plus maritime, les objets perdent de leur solidité et l'atmosphère pare les choses d'un charme exquis. Les villages deviennent plus nombreux et plus riants ; la végétation qui a reparu n'a plus la rudesse pauvre de la

flore des montagnes ; sur un sol plus gras, dans un air plus doux, sous un ciel plus chaud, des plantes s'épanouissent en formes variées et en couleurs éclatantes. A chaque gare, des pavillons exposent les principaux produits de la région ; ce ne sont plus ici les fourrures des bêtes polaires ou les minerais brillants des roches primitives, mais ces gros fruits dorés au soleil, gonflés de sève, sucrés par la maturité, qui coulent des cornes d'abondance et chargent les bras de la déesse Fécondité.

Le torrent Fraser, cependant, est devenu une large rivière, moins hâtive, dans une vallée verte ; voici maintenant que nous longeons un bras de mer où posent des paquebots immobiles et fumants. Les maisons se multiplient, se pressent, grandissent ; les énormes lettres de publicité apparaissent sur des constructions cubiques ; nous arrivons à l'océan Pacifique ; c'est Vancouver.

*
* *

C'est une des plus jeunes villes du Canada. Elle n'a guère plus de vingt ans et ne compte guère moins de 200 000 habitants. Elle est un peu une création de la puissante compagnie de la Canadian Pacific qui fait se joindre ici sa ligne continentale et sa ligne maritime. On peut, sans mettre pied à terre, passer du wagon qui nous amène à Montréal dans le paquebot qui va nous conduire à Yokohama.

La Compagnie a élevé au centre, au point le plus élevé de la nouvelle ville, le plus colossal de ses hôtels. C'est du haut de ses vingt étages qu'il faut contempler les terrasses carrées de la jeune cité et l'immense rade, nappe de clarté où les paquebots glissent comme des insectes noirs sur le miroir d'un étang. Quand on rentre au port, en venant de la mer, la ville dresse dans la brume la silhouette de ses cubes inégaux et c'est comme une image réduite de New-York ; dans la rue, l'agitation, le tapage de la publicité, le désordre cosmopolite d'un grand port, tout dénonce un de ces carrefours ou passages obligatoires entre deux mondes. Les trains, derrière les énormes locomotives sonnantes de la Canadian Pacific, traversent sans façon les rues, pour amener au port leur cargaison de passagers et de marchandises. La ville, grandissant, s'est familiarisée avec les wagons, comme si c'étaient de simples tramways.

Au cœur même de la ville de Vancouver, tout un quartier est une colonie asiatique. On rencontre des jaunes dans la rue ; à l'hôtel, où on les emploie beaucoup, ils glissent discrètement dans les couloirs silencieux, propres, vêtus de pantalons noirs et d'une courte camisole blanche, le visage clos et inexpressif sous les cheveux lisses. Leur quartier n'est pas le plus riche. Leurs maisons de bois ne sont pas repeintes à neuf. Elles paraissent modestes, parfois délabrées, avec des inscriptions dont les signes capricieux contrastent avec les lettres dures des réclames anglaises. Ce ne sont qu'échoppes de blanchisseurs, boutiques d'alimentation avec un petit étalage de fruits et de conserves. Ces Asiatiques sont maintenant trop mêlés à la vie américaine pour qu'on puisse se passer d'eux. Et comme l'opposition de races les rend inassimilables, l'Amérique voudrait les éliminer. Mais elle a besoin des jaunes, comme des colored du Pullmann. Un jour, il y eut émeute contre les Asiatiques, dans les rues de Vancouver. Alors, comme fit autrefois la plèbe romaine, sur le Mont Sacré, les petits jaunes silencieux se retirèrent dans leur quartier pour n'en plus sortir ; et la vie fut arrêtée à Vancouver, car toute l'alimentation était entre leurs mains. Il fallut leur demander de reprendre le travail, pour que la ville ne mourût pas de faim.

Au départ du paquebot qui mène en dix jours à Yokohama, c'est une foule japonaise qui s'avance sur la jetée, pour saluer les passagers en remuant le mouchoir. Il y a beaucoup de femmes, parfois jolies, et des enfants tout petits, délicieusement modelés. Tous sont habillés à l'européenne, mais la civilisation occidentale ne leur a donné que les vêtements. Pour un peuple maritime, la mer n'a jamais été un obstacle ; elle unit plutôt qu'elle ne sépare et pendant longtemps il y eut moins loin d'ici à l'autre rive du Pacifique que de Vancouver à Québec. Et pour l'Européen arrêté à ce point extrême, quelle tentation de continuer ! En somme, jusqu'à maintenant, il n'a fait que reconnaître toujours son vieux monde, son Europe agrandie, en image projetée sur un vaste écran. Mais ici, c'est bien la fin de la civilisation méditerranéenne ; d'en face, il vient une lumière qui n'est pas du soleil d'Europe. Cette fois encore, il faudra rentrer sans achever le tour de la planète.

*
* *

Pourtant, on peut encore avancer un peu vers l'ouest; une ville charmante nous appelle à la pointe extrême du voyage : Victoria. Un joli petit paquebot y conduit; en quelques heures d'une traversée exquise, quittant le continent, nous gagnons la première île du Pacifique, l'île de Vancouver, où la ville a été bâtie. Ses fondateurs n'étaient pas des navigateurs à la recherche d'un port vaste et d'accès facile; c'étaient plutôt des marins à la retraite qui venaient s'asseoir dans un bon coin pour y chauffer leurs vieux os. Il est, sur la planète, un certain nombre de ces sites désignés par la nature pour le repos des hommes; l'Angleterre a retenu les meilleurs; presque toujours on y trouve des pelouses sur lesquelles des gentlemen poussent des boules en bois et des hôtels où des misses de tout âge mangent des tartines de beurre devant des tasses de thé. L'empire anglais garantit des villégiatures ensoleillées aux enfants de la brumeuse Thulé.

Cette rive du Pacifique est la côte d'Azur de ce rude Canada. Les Anglo-Saxons ont attaqué le continent américain sur ses deux faces; sur l'Atlantique, pour y fonder une Nouvelle-Angleterre, et, beaucoup plus tard, sur le Pacifique, pour y trouver Cannes ou le Caire. Il est bien curieux de constater, quand on voit des paysages exotiques, que l'on peut, presque toujours, en observant la couleur de la lumière, les lignes du sol et la nature de la végétation, deviner quelle race devait naturellement s'acclimater dans ces régions et réussir à y installer une société. La couronne volcanique qui encercle le nord du Pacifique, depuis le Japon jusqu'en Californie, fait croire sans doute aux fils du Soleil levant qu'une immense terre japonaise enclôt l'océan, car, sur aucun des points de la rive, ils ne doivent se sentir dépaysés. Cependant, un petit coin, le meilleur, en liaison avec la métropole par l'une de ses lignes maritimes, est et restera un nid anglais parce que les roses y fleurissent dans une molle tiédeur. Nous avons coutume d'expliquer le partage de la planète entre les peuples par des accidents historiques; ils ne sont jamais que les conclusions de longues et lentes évolutions dont on peut chercher les raisons profondes dans les accords entre l'homme et le paysage.

Sur l'Atlantique, l'Europe, quand l'Amérique lui fut

révélée, commença sans doute par éparpiller ses recherches et emmêler ses efforts. Mais les affinités géographiques canalisèrent bientôt les relations des deux mondes et, dès lors, les péripéties de l'histoire n'ont pu effacer ce qui était fondé sur la permanence de la nature ; les langues que l'on parle en Amérique correspondent à des similitudes de climat. Le Mexique est espagnol ; ses hauts plateaux brûlés, ses plantes poussiéreuses, on croit les avoir vus déjà en Castille et l'on n'est point étonné de reconnaître dans les églises de Mexico les peintures sombres et violentes, les crucifix sanglants de l'Espagne. Quand on entre dans la baie de Rio de Janeiro, on se rappelle soudain celle de Lisbonne, et la nature elle-même, par le dessin arrondi des collines aux pieds de verdure, semble avoir averti les Portugais que ce port leur était réservé. Au nord, les premiers colons qui s'installèrent à Boston, et s'enfoncèrent dans le Massachusetts, ne durent pas se sentir fort dépaysés, car ce paysage a un fort accent britannique et il n'est pas étonnant que le parler anglais se soit conservé ici avec plus de pureté. Et nous, Français, quelle était donc notre lot, dans ce partage du rivage américain? Nos paysans de Normandie et de Saintonge n'étaient pas des marins ; ils ne cherchaient point, sur la côte, des ports pour y fonder des villes, mais plutôt des rivières par où pénétrer dans le continent, y trouver des champs et faire de la terre ; partis de l'embouchure de la Seine et de la Charente, c'est auprès des estuaires, sur les rives des fleuves, qu'ils ont bâti leurs fermes, tandis que les explorateurs et les missionnaires suivaient la voie tracée du nord au sud par les deux grands fleuves américains : le Saint-Laurent et le Missisipi. Aux deux extrémités de cette avenue, deux villes françaises, Québec et la Nouvelle-Orléans, comme Honfleur et Bordeaux, tiennent les portes du fleuve.

GABRIEL-LOUIS JARAY et LOUIS HOURTICQ.

La fin d'un monde[1]

DEUXIÈME PARTIE

Au crépuscule, un étrange cortège se forma dans la prairie devant la terrasse du chef. Les jeunes gens de dix-huit ans, et aussi ceux qui atteindraient cet âge durant l'été, étaient réunis là. On n'en comptait, hélas ! qu'une vingtaine. Qui pouvait se souvenir du temps où les descendants de l'Ours, nombreux comme les aiguilles du pin, envoyaient trois cents candidats à l'initiation? Une poignée d'adolescents aujourd'hui représentaient la fleur et l'espoir de la tribu. Ah ! qu'ils deviennent sans retard des hommes vaillants, dépositaires des traditions de la race, et qu'ils sauvent la tribu menacée ! Mais que d'épreuves auparavant !

Ils étaient là une vingtaine, grands, bien découplés, amaigris par trois jours de jeûne. Et avec eux, leurs mères et quelques hommes au-dessus de quarante ans.

Les jeunes gens se mirent en file. Leur main droite qu'ils tendaient en avant était tenue par un des anciens. Ils abandonnaient leur main gauche derrière eux à leur mère éplorée. Les cris de ces malheureuses étaient déchirants ; elles pleuraient la mort des enfants chéris qui allaient leur être arrachés ; elles les suppliaient de ne pas les quitter. Eux, cependant, se dirigeaient lentement vers un bois peu éloigné. Ils faisaient trois pas, s'arrêtaient, reculaient d'un pas comme s'ils

(1) *Copyright* 1925 by Claude Anet. Voir *la Revue universelle* du 15 juillet.

cédaient aux demandes de leurs mères, puis repartaient avec courage. Ils montraient ainsi les hésitations de l'homme devant une tâche périlleuse où il va laisser sa vie. Et, tout en marchant, ils chantaient un hymne mâle dans lequel ils juraient de rester unis au milieu des périls.

Les mères rythmaient leurs lamentations aiguës sur une cadence traditionnelle.

Comme le cortège arrivait au bois, seule la file des jeunes gens y pénétra.

Les anciens se retirèrent en silence ; ils avaient accompli leur devoir. Les mères abandonnées allaient çà et là dans le plus grand désordre, s'arrachant les cheveux, gémissant, s'interpellant l'une l'autre pour vanter les mérites de celui qui avait disparu à jamais.

— Hélas ! hélas ! hélas ! disaient-elles, où est-il? Qui me le rendra? Je ne reverrai jamais mon fils ! En dix vies humaines, tu ne rencontrerais pas le pareil.

L'obscurité venue, elles regagnèrent leurs demeures. Là, accroupies au bord des terrasses, elles gardaient les yeux fixés dans la direction du bois où leurs fils avaient disparu. Parfois un cri horrible leur arrivait ; elles tremblaient alors et pleuraient. Vers le milieu de la nuit, un spectacle inouï les remplit de terreur. Voilà que, des arbres mêmes, montaient dans le ciel sombre de petites boules de feu qui décrivaient un arc avant de disparaître. C'étaient les âmes de leurs fils qui quittaient leurs corps et, devant cette preuve visible de la mort des enfants, de nouvelles plaintes éclataient. Vingt âmes furent comptées traversant l'espace. Le drame était accompli.

Les femmes, silencieuses et tragiques, se retirèrent dans les abris.

Laissés seuls, les jeunes gens avaient trouvé un Sage pour les conduire. Ils arrivèrent ainsi dans une clairière au pied des rochers où s'ouvrait la grotte sacrée. Ils foulaient maintenant un terrain défendu. Dans l'obscurité, la falaise dont ils n'avaient jamais approché leur parut monter jusqu'au ciel. Un point rouge brillait à une quarantaine de coudées au-dessus d'eux.

Ils se couchèrent sur un rang à dix pas l'un de l'autre, les pieds vers le midi, la tête du côté de l'étoile du nord. Deux d'entre eux couraient, partant chacun d'une extrémité de la file. Celui qui allait de l'est à l'ouest passait devant les initiés, le second derrière eux. Ils se poursuivaient ainsi sans s'attraper jamais, attentifs à conserver une allure égale. Lorsqu'ils avaient fait vingt-huit fois le trajet complet, à bout de souffle, ils regagnaient leurs places et deux de leurs

camarades allaient figurer à leur tour la course du soleil et de la lune pendant un mois à travers l'espace.

Une année fut ainsi décrite ; déjà on était au milieu de la nuit. Ils s'arrêtèrent alors. Après un instant de repos, ils commencèrent une danse sacrée, imitant de leur mieux les mouvements de l'Ancêtre. D'abord, à quatre pattes, ils se dandinaient, portant la tête de gauche et de droite. Soudain relevés, ils avançaient les uns contre les autres en poussant de sourds grognements. Par moments, des cris venus on ne sait d'où éclataient. Ils n'y prenaient pas garde. Ils dansaient, oublieux du temps, de leurs fatigues, du jeûne de trois jours, des épreuves qui les attendaient. Ils s'appliquaient à reproduire avec fidélité l'allure et les manières de l'Ours, soit qu'il marche, soit qu'il se dresse. Et, à force d'exactitude dans les mouvements, ils finissaient par se croire des ours.

Déjà l'étoile du matin se montrait. Le Sage les arrêta. Ils tombèrent sur le dos rangés en deux files, immobiles au point qu'on les aurait crus morts.

*
* *

« Doum, doum, doum. »

Qu'est-ce qui bat ainsi à l'oreille de Nô? Ses yeux regardent le ciel qui commence à blanchir.

« Doum, doum, doum. »

Est-ce la fièvre qui bat ainsi à l'oreille de Nô? Il fait un effort, il tourne la tête. Ses camarades sont rangés près de lui et ne bougent point. Un silence solennel. Nô a peur.

Et voici que vers lui s'avance un fantôme surgi des ombres fuyantes de la nuit. Il a un visage noir, des yeux qui s'en vont jusque derrière les oreilles, une bouche ouverte qui tient toute la figure. La barbe tombe sur le ventre. Il brandit un morceau de bois creusé sur lequel est tendue une peau. Il la frappe d'un os de cheval.

« Doum, doum, doum. »

Il frappe et, d'une démarche saccadée, circule entre les jeunes gens étendus. Maintenant, il presse le pas, il sautille, c'est presque une danse. A chaque fois qu'il tape sur le tambour, il applique un coup vigoureux sur la poitrine de l'initié près duquel il passe.

« Doum, » fait joyeusement le tambour.

« Doum, » fait plus sourdement la poitrine sous le choc. Mais pas un muscle du corps ne bouge. Est-ce un cadavre que le sorcier meurtrit?

Quatre fois il passe, quatre fois il frappe. « Doum, doum, doum ! »

Il disparaît.

Le silence, l'immobilité. Un soupir même est défendu.

D'un autre rocher, qui sort maintenant? Un démon des puissances souterraines. Sa tête s'allonge en triangle aigu sur la poitrine ; deux cornes d'ibex se dressent sur son crâne, une marqueterie en damier noir et blanc figure le visage. Il brandit une baguette qui se termine en fourche étroite et dans la fourche est insérée une braise vive.

Il danse entre les cadavres étendus. Et soudain il applique la braise entre la poitrine et l'épaule droite de Nô. La chair grésille. Mais le brave Nô ne dit rien. A-t-il même senti la brûlure?

Successivement chacun des initiés est marqué ainsi. Une seconde fois, le démon danse, et c'est une nouvelle marque sur les poitrines tendues, à gauche maintenant. Sans bruit il disparaît dans la fente d'où il est venu.

Le temps passe sans qu'on puisse le compter, il fuit comme l'eau de la rivière.

Une forme indécise apparaît. Sur chacun des gisants, elle se penche et, d'une voix qui n'appartient pas à un être humain, elle dit :

— Il faut mourir.

Elle se penche encore et, d'un petit silex aux arêtes aiguës, elle fait une longue estafilade sur le cou du patient, à l'endroit où les chasseurs coupent la gorge d'un animal pris au piège. Le sang coule. D'un récipient en bois, il verse dans la bouche du jeune homme une gorgée d'un liquide amer.

— Il faut mourir, répète-t-il.

Et, tout aussitôt, l'initié étendu s'évanouit.

*
* *

Nô entr'ouvre les yeux. Il est couché sur une terrasse. Le soleil baisse à l'horizon. Il remue la tête, une blessure au cou le fait souffrir. Il a vu ses camarades à ses côtés. Ils sont blancs comme des cadavres et chacun d'eux a sur le cou à gauche une blessure saignante. Leurs yeux sans regard sont grands ouverts.

L'esprit de Nô volète comme une chauve-souris devant lui. Puis il file à travers le temps et l'espace, il file dans les immensités du ciel et arrive au pays lointain où est né l'Ancêtre à une époque si reculée que les Sages eux-mêmes qui savent lire les chiffres dans les étoiles ne peuvent la calculer. Là, Nô est le fils direct de cet ours de savoir et de puissance. Il se réfugie dans le sein de l'Ancêtre comme l'enfant dans le sein de sa mère. Tout est beau, tout est paisible autour de lui.....

. . . .
. . . .
. . . .

Un souffle froid sur le front de Nô. Une voix lui dit :

— Si tu es mort, c'est pour naître à nouveau.

Entre ses lèvres serrées, un breuvage lui est versé.

Il ouvre les yeux. Il est ébloui.

Une lumière éclatante emplit la caverne étroite au fond de laquelle l'Ancêtre lui-même se dresse sous la forme qu'il a revêtue pour veiller éternellement sur ses fils. Devant lui, les trois Sages masqués en grand costume s'inclinent. Ils tiennent à la main chacun une griffe d'ours. Derrière l'Ancêtre, aussi loin que les yeux voient, les hommes initiés de la tribu, magnifiquement peints, les yeux agrandis, les sourcils noirs en arc, les épaules et le visage passés au rouge. Leurs vêtements de fête sont ornés de zibeline et de renards argentés. Des plumes d'aigle hérissent leurs coiffures.

Ils chantent un chœur d'un accent sauvage où reviennent à intervalles fixes ces mots qui tombent lourdement : « les ours ». Alors, ils s'interrompent et poussent un grognement effroyable.

La caverne tout entière résonne. Nô en est étourdi. Les souffrances qu'il a endurées, l'angoisse, une longue fatigue, la boisson qui endort et celle qui réveille, il a été comme ravi à lui-même. Maintenant, il se lève, il renaît fils de l'Ours et sa voix forte se mêle à celle des hommes. Ses camarades l'imitent. Dans la grotte sacrée une seule âme se manifeste.

Peu à peu la lumière baisse. On entend encore quelques crépitements d'herbes qui s'allument et s'éteignent. Puis c'est la nuit. Une lourde vague de parfums enveloppe les initiés. Leurs jambes fléchissent sous eux ; ils chancellent. L'un après l'autre, ils perdent connaissance et tombent.

*
* *

Lorsque Nô se réveille, il est étendu sur la terrasse où il a déjà été couché. Quand? Il y a deux jours? Il y a longtemps?... Dans une existence antérieure en tout cas... Que s'est-il passé depuis? A-t-il visité lui-même la grotte sacrée? Est-ce son double qui s'est trouvé en face de l'Ancêtre?

Un Sage vient à lui et le lave. Le lait de chaux dont il a été recouvert et qui lui donnait l'apparence d'un cadavre est enlevé maintenant qu'il est ressuscité d'entre les morts. Le Sage panse la blessure au cou et les deux blessures sur la poitrine. La soif dévore le pauvre Nô. Le Sage lui verse dans la bouche de l'eau où du miel a été dissous et lui donne des baies ; puis lentement il fait les gestes de la mastication pour montrer à ce nouveau venu au jour comment on mange. Nô sent ses forces renaître.

Une nouvelle cérémonie commence, étrange et qui frappe les imaginations. A chaque initié viennent deux anciens. Ils le prennent sous les épaules et le mettent debout. Ils chantent un air que les femmes disent à leurs petits :

Un, deux,
L'enfant tombe,
Un, deux,
L'enfant va.

Sur ce rythme, les anciens prennent la jambe droite de l'initié, la portent en avant, posent le pied à terre. Puis ils poussent leur enfant et le font trébucher. Remis en équilibre, c'est le tour de la jambe gauche, et le même jeu se répète. Ainsi la marche est-elle apprise à celui qui renaît. La file des jeunes gens oscille bizarrement sur le sable le long de la falaise. Le mouvement s'accélère. Bientôt les anciens laissent les initiés marcher seuls, et ceux-ci, tous les trois pas, ont encore une hésitation et trébuchent.

Ils ont marché la matinée entière. Ils s'arrêtent.

Un Sage s'approche de Nô en tête de file. Il le désigne du doigt et dit :

— Tu es Nô.

— Nô? répond celui-ci avec étonnement.

— Tu es Nô, répète le Sage qui passe au second initié.

Au crépuscule, — c'est le troisième jour, — Nô et quelques-uns de ses compagnons sont conduits dans les grottes sacrées, car elles sont deux, à quelques milliers de pas l'une de l'autre. Quatre initiés sont menés à la fois. Quatre est un nombre heureux pour la tribu. L'Ancêtre n'a-t-il pas eu quatre fils et quatre filles? D'eux viennent les innombrables fils de l'Ours qui ont rempli le monde de leur vaillance. Chacun des jeunes gens porte une lampe fumeuse. Ils avancent lentement dans le couloir étroit. Mais lorsque la grotte s'élargit, d'autres lampes sont posées dans les anfractuosités du rocher, et il fait presque clair.

Sur les parois ont été gravés et peints avec une vérité surprenante dans leurs poses ordinaires et dans leurs mouvements variés les animaux que les gens de la rivière ont l'habitude de chasser. Les creux et les saillies de la pierre habilement utilisés, la couleur employée avec sûreté, leur donnent l'aspect de la vie même. Ici est l'origine de la puissance magique que les descendants de l'Ours exercent sur le monde des bêtes qui leur sont soumises et dont les images enchaînent la destinée à celle de la tribu. Nô les regarde avec admiration. Voici

les bisons ; les uns, au repos, méditent ; d'autres jouent et bondissent ; d'autres fuient poursuivis. Non loin d'eux, les chevaux rapides et les bœufs dangereux. Les rennes broutent sur ces rochers où pâturent également les mammouths velus à l'œil malin. Aucun n'est oublié, ni le rhinocéros à la double corne et qui porte une fourrure, ni le loup à la forte mâchoire. Oui, ils sont tous réunis ici par l'art qui appartient en propre aux fils de l'Ours. Aucun autre peuple, en effet, n'a eu l'idée et le talent de tracer avec fidélité la forme des animaux et de les enlacer ainsi dans des liens magiques. Aussi ne sont-ils pas plus libres de s'écarter des territoires de chasse que leurs images de quitter les rochers où elles sont gravées.

Devant chacune d'elles, le Sage prononce les paroles rituelles. Trois fois, il les dit ; trois fois ses élèves les répètent. Rien n'est plus important dans l'initiation. Sans les paroles, les images ne sont que représentation vaine ; séparées des images, les paroles ne sont que mots vides de sens. Privé du pouvoir de peindre les unes et de prononcer les autres, l'homme ne serait qu'un malheureux, le jouet des forces hostiles qui l'entourent. Jamais les fils de l'Ours n'abandonneront les grottes sacrées où sont accumulées les forces spirituelles de la tribu.

Les hommes qui ont reçu en partage le don de tracer les figures des animaux sont parmi les premiers, et chacun les respecte. Nô pense avec fierté qu'un jour sans doute il sera admis à ajouter dans la grotte le dessin d'un animal à ceux qui y sont déjà fixés.

Pour l'instant, les jeunes gens écoutent avec une religieuse attention les paroles du Sage et s'efforcent de les graver en eux. Leur vie en dépend, et celle de la tribu.

Ils sortent enfin de la grotte, ivres d'orgueil et gonflés de savoir. Ils sont des hommes maintenant, prêts à entrer dans une existence nouvelle.

Un autre groupe de quatre initiés leur succède. La fin de l'après-midi est prise par un pèlerinage à la seconde grotte.

Au soir, une veillée solennelle les réunit sous la direction des Sages. Pour la dernière fois, ils vivent dans la solitude loin des femmes. Bientôt ils se marieront ; ils apprendront alors que l'homme n'a pas à lutter seulement avec les animaux dont il se nourrit, mais avec sa propre compagne à son foyer. Les pièges et les embûches qu'elle lui tend sont plus difficiles à éviter que les ruses et les attaques des bêtes. Ou bien ces femelles insatiables fatiguent l'homme, l'amollissent et l'empêchent de vaquer à ses occupations. Ou bien, elles profitent de son absence pour s'amuser avec ceux qui sont restés dans les abris. Aussi une loi très sage défend aux femmes dont les maris sont à la

chasse de sortir de chez elles. Elles doivent alors ne pas manger de viande, ne se nourrir que de baies et d'herbe. Si elles ne se conduisent pas bien, les hommes peuvent mourir dans leur expédition dangereuse. C'est le devoir des Sages — ils ne sont pas mariés — de mettre en garde les jeunes gens contre les dangers que présentent les femmes. Et quelle nuit serait mieux employée pour cette admonition que celle qui précède le retour des initiés à la vie libre?

Nô écoute le Sage dont les paroles sont passionnées. Assis dans l'obscurité près d'un feu de broussailles dont les flammes par moments l'éclairent, ce vieillard desséché tremble de colère. Avec lui, Nô déteste les femmes. L'esprit enfiévré, il se les représente comme des démons prêts à profiter des faiblesses des hommes et à se jeter sur eux pour en abuser. Mais voilà qu'au milieu des méditations moroses où il s'enfonce, une image apparaît devant lui. Confuse d'abord, elle se mêle aux jeux changeants de la fumée. Peu à peu elle s'en dégage ; une forme féminine se dessine ; elle est belle de visage et légère sur ses pieds ; ses cheveux sont ornés de narcisses et d'ancolies, ses yeux clairs comme le matin. Ah ! qu'elle est séduisante ! Aucun mal ne peut venir d'elle, mais du bonheur seulement et de la tendresse. Maintenant, elle sourit à Nô. Il tend les bras vers elle et soudain il reconnaît sa sœur Mah.

Les sombres paroles du vieillard s'envolent comme nuages chassés par le vent. Nô se sent possédé d'un grand désir de vivre, de poursuivre une fille fuyante, de la prendre et de l'amener à son foyer.

Il s'endort, et, pendant le reste de la nuit, il abandonne ses camarades, la clairière, la grotte sacrée. Il court à travers le pays. Derrière chaque arbre, il croit voir une femme qui se montre un instant et disparaît. Il se précipite, elle lui échappe, et les bois retentissent des éclats de sa joie moqueuse.

Pendant six jours encore, les Sages gardent les jeunes gens sur le terrain défendu. Ils ne mangent toujours pas de viande ; ils visitent les grottes où les paroles rituelles sont prononcées devant les images magiques. Les enseignements des Sages se font d'autant plus graves que les fils de l'Ours se sentent entourés de dangers inconnus. Que de signes menaçants, inexplicables ! Il faut redoubler de ferveur pour les conjurer. Longtemps, les Sages et les initiés répètent les formules sacrées dans un bourdonnement continu qui emplit la grotte.

Les épreuves touchent à leur fin. Les blessures sont cicatrisées. Les jeunes gens amaigris ont maintenant la liberté d'aller et de venir ; ils doivent se fortifier et s'entraîner pour les jeux nuptiaux, mais ils

passent les nuits en commun loin des abris dans la clairière au pied de la falaise.

Nô retourne voir les siens. Son père est à la chasse. Seule sa mère s'occupe autour de la hutte et, faute de mieux, bavarde avec elle-même. Malgré la joie de revoir son fils, elle feint de ne pas le reconnaître. Il faut qu'il se nomme. Alors seulement, elle le prend dans ses bras.

Elle lui dit la fuite de Mah. Nô reste atterré. Mais maintenant qu'il est initié, il doit supporter son chagrin comme un homme. Où est-elle, son amie, sa sœur? Voilà longtemps qu'elle est partie. Elle traverse des pays inconnus à jamais fermés aux gens de la rivière. Elle se dirige vers le sud : c'est la route des marchands.

Et voilà qu'un matin, dès l'aube, Nô s'échappe de la clairière. Il va d'une grande allure vers le fleuve qui sert de frontière à la tribu. Avant le milieu du jour, il l'atteint.

Il se couche sur une pierre et regarde. En face de lui s'étend un pays accidenté, abondant en arbres sur les bords du fleuve, désert plus loin. Des montagnes hérissent l'horizon. C'est parmi elles que la petite Mah a cheminé pendant des jours. L'esprit de Nô franchit les distances et voyage au loin avec sa sœur.

Il aime cette falaise, les rochers dorés, l'eau claire qui coule au-dessous de lui, ces bois qui ont vu passer Mah. Il y reviendra plus tard lorsque les jeux seront terminés. Les paroles du Sage hantent sa mémoire. Comment se fier aux femmes puisque Mah elle-même, sans attendre les jeux nuptiaux, a fui avec des étrangers? Il y a de la ruse en elles, comme chez les bêtes. On ne les connaît jamais.

Nô ne rentre à la tribu qu'au crépuscule. Mah absente l'attriste. Comment la faire revenir?

Le lendemain, il se rend chez ses amis qui, non loin de son abri, dans un endroit écarté, travaillent l'os, l'ivoire et le bois de renne. Il leur fait part de son chagrin. Après longue délibération, on arrête de sculpter dans l'ivoire une image de la fugitive. Une fois l'œuvre terminée, un Sage ne refusera pas de dire sur elle les paroles nécessaires, et Mah, si éloignée qu'elle soit, sera obligée de rentrer à la tribu. C'est Nô lui-même qui s'emploie à représenter sa sœur. Elle est fine, longue, les jambes droites, la taille bien marquée, les seins encore petits, la tête menue. Il donne à ce travail les heures qui le séparent des jeux prochains. Jamais figure n'a été taillée avec plus d'amour. Il la caresse lentement et, la tenant enfermée dans la tiédeur de sa main, prononce le nom de Mah. Elle semble vivante déjà. Un flot de vie coule d'elle en lui. C'est elle qui le réchauffe..... Un Sage prononce sur la statuette les mots qui lient. Nô s'apaise. Il sent que le sort de Mah est enchaîné au sien et qu'un jour elle reviendra.

II

Trois semaines s'écoulaient entre l'initiation et les jeux nuptiaux qui en étaient le couronnement. On célébrait alors, à la première pleine lune de l'été, la plus grande fête de l'année pour les trois tribus de la rivière qui se réunissaient à cette occasion. Les initiés y venaient ravir leur femme suivant un rite d'une telle antiquité que les Sages eux-mêmes, qui en connaissaient l'origine, n'en pouvaient fixer la date.

Cette fois-ci, la fête avait lieu chez les fils de l'Ours.

Dès l'avant-veille, les participants commencèrent à arriver par petits groupes, les filles étant pour la dernière fois sous la garde de leurs parents. Les jeunes gens, plus rapides à la marche, partaient une demi-journée plus tard accompagnés d'un Sage et ne se trouvaient au rendez-vous qu'à la veille de la cérémonie. Ils rejoignaient dans la clairière leurs collègues de la tribu de l'Ours qui y passaient une dernière nuit.

Les familles campaient le long de la rivière. Pendant la belle saison, on n'était pas obligé de loger sur les terrasses. Les gens apportaient avec eux leur sac de couchage et, si la pluie survenait, ils avaient vite fait de tendre entre les branches des arbres quelques peaux de cheval. Des feux entretenus toute la nuit écartaient les hyènes voleuses et les moustiques plus tracassants encore.

Les traditions voulaient que les hôtes fussent nourris par la tribu qui les recevait. Aussi les gens de la rivière avaient-ils amassé des provisions, quartiers de cheval, de bison et de cerf, en prenant grande attention de n'y pas mêler des morceaux d'élan, nourriture interdite aux membres de la tribu qui portait ce nom. Étaient préparés, en outre, de beaux poissons fumés, des baies, des herbes et des champignons.

En échange, chaque famille qui amenait une fille à marier apportait une peau de renard, de martre, d'hermine ou de chat.

Les gens des trois tribus se regardaient avec curiosité. Bien qu'ils vécussent à quelques journées de marche les uns des autres, ils ne se voyaient que dans des circonstances exceptionnelles. Ils étaient de même race et vivaient de façon identique. Pourtant il y avait entre eux des différences presque imperceptibles à autrui — aux marchands par exemple — mais considérables à leurs yeux. Ainsi les fils de l'Élan portaient des culottes plus longues de quelques doigts et qui se terminaient en fines lanières découpées. Les fils de l'Ours riaient de ce style, selon eux efféminé.

Ces derniers s'étonnaient aussi de voir les membres des deux autres tribus ne pas dédaigner l'exécrable chair du renard. En outre, le renard était un animal rusé et trompeur. Comment se fier à qui partageait sa chair? Par contre, les gens de l'Élan et du Mammouth regardaient avec stupeur les fils de l'Ours qui, à l'occasion, n'hésitaient pas à manger pies et corbeaux, nourriture tout juste bonne pour de vieilles femmes bavardes.

Le jour précédant la fête, les filles veillèrent seules réunies autour d'un feu. Chez quelques-unes d'entre elles, la crainte était vive de n'être pas enlevées. La plupart avaient pris leurs sûretés. Toutes affectaient une grande confiance. Les conversations n'avaient pour thème que les événements du lendemain. Les propos étaient libres, les plaisanteries sans retenue ; les gestes accompagnaient les paroles et des éclats de rire frais leur succédaient. Comme la soirée avançait, elles se mirent à chanter des chants qui opposaient la vie des filles à celle des femmes, exaltant la première, décrivant les labeurs, les tribulations et les fatigues de la seconde, et le refrain à chaque coup disait :

Marie-toi, ma fille,
Marie-toi!

Quelques-unes dansèrent dans le cercle, accompagnées par les cris et les battements de mains des spectatrices qui, tour à tour, se levaient et entraient dans la ronde.

Tard dans la nuit — déjà les hiboux excités par le bruit et qui avaient tourné en cercle dans l'obscurité, jetant comme un défi leurs ululements en réponse aux rires des filles, regagnaient leurs nids au sommet des arbres — elles s'arrêtèrent et bientôt s'endormirent.

Le soleil était haut dans le ciel et une vive animation régnait dans la prairie lorsqu'elles se réveillèrent. Le peuple des trois tribus, sauf les vieillards qui gardaient le logis, les filles au-dessous de seize ans qui ne devaient pas assister aux jeux, et les enfants trop jeunes pour faire le voyage, était là, plus d'un millier de personnes assises sur une des pentes d'un étroit vallon qui débouchait sur la rivière. Un bois en garnissait un des versants, L'autre s'élevait par degrés ; lichens, mousses et gazons le tapissaient. A son extrémité, une pierre haute et plate en surplomb, qu'on appelait « la pierre en peine », formait une plate-forme naturelle.

Les filles à marier, placées en avant, portaient leurs plus beaux atours. Elles se permettaient à cette occasion quelques changements ingénieux dans leur toilette. C'est ainsi que l'on vit avec un peu d'éton-

nement les filles du Mammouth ceindre leur veste, ample comme il convient, d'une ceinture de cuir souple attachée sur le ventre et qui dessinait la taille. Les matrones des autres tribus jugèrent sévèrement cette innovation. Mais les filles envièrent leurs compagnes assez hardies pour s'arranger ainsi. Les descendantes de l'Élan avaient peint en noir sur la peau de leur veste des ornements réguliers en chevrons ; cela ne plut pas. Quant aux filles de l'Ours, les zibelines de leur veste, à l'ordinaire appliquées le long de l'encolure dont elles épousaient la forme, y étaient maintenant pendues par la tête, la queue souple flottant sur la poitrine. Cela produisait un effet charmant.

Toutes étaient fardées, avaient mis du rouge sur leurs joues et sur leurs lèvres et du noir autour de leurs yeux. Toutes portaient des colliers de coquillages nacrés et à leurs cheveux dénoués pour la dernière fois des fleurs se mêlaient. On remarqua que les filles de l'Ours avaient eu l'idée curieuse de se passer à l'ocre la plante des pieds et le talon.

Le vieux Rahi, sur « la pierre en peine » où il recevait les chefs des autres tribus, les regardait avec indifférence, la seule qui l'intéressât était absente. La fuite de Mah l'avait grandement affecté. Il avait maigri encore et faisait sentir à Timaki sa mauvaise humeur. Sa vie solitaire et lourde de soucis, il l'eût donnée pour rien.

Les femmes s'asseyaient derrière les filles. Un peu plus loin, les hommes se groupaient et discutaient du seul sujet qui les préoccupait : la disparition des rennes. Des enfants jouaient çà et là, se bousculaient, jetaient des cris. Le temps était clair et ensoleillé. Quelques grands nuages flottaient dans le ciel et jetaient parfois leur ombre sur les falaises, sur les bois et sur les prés.

Les sons aigres et pleins des cornets à bouquin annoncèrent l'arrivée des initiés. Précédés des Sages, ils défilèrent deux par deux à une vive allure en de longues et souples foulées. Ils étaient grands, élancés, magnifiques, la taille mince, le buste largement développé. Des applaudissements et des cris les accueillirent. Ils mettaient tout leur soin à cette entrée qui était surveillée d'un œil critique par leurs anciens. Ceux-ci retrouvèrent avec joie chez les cadets le don qu'ils estimaient les plus précieux : l'aptitude à la marche et à la course, par laquelle seule était assurée la vie précaire des peuples chasseurs. Les fils ne déméritaient pas de leurs pères et la beauté des lignes d'une race qui s'estimait la plus ancienne et la plus noble de la terre n'était pas près de se perdre. Ils étaient pour la circonstance splendidement vêtus. Des queues de renards argentés pendaient à leurs vestes, des plumes ornaient leur coiffure. Ils étaient peints d'ocre

rouge ; les yeux allongés par le charbon ; leurs lèvres paraissaient sanglantes. Des coquillages nacrés dansaient à leur cou et, aux bras, ils portaient des colliers en vertèbres de serpents.

Trois fois ils firent le tour de la prairie, chaque tribu poussant son cri particulier de ralliement. Entrant alors dans le bois qui couvrait le flanc du vallon opposé aux spectateurs, ils se dépouillèrent de leurs vêtements, ne gardant qu'un pagne autour des reins.

Les luttes corps à corps ouvrirent les jeux. Le prix revint à un fils du Mammouth, taillé comme son ancêtre et qui aurait écrasé un ours entre ses bras. Lorsqu'il passa seul devant les femmes et les filles, elles ne lui ménagèrent pas les marques d'admiration. Il laissait tomber sur elles un regard lourd et satisfait. Pour le tir à l'arc et le jet de la sagaie, un fils de l'Élan triompha. Il logea cinq sagaies et quatre flèches dans le tronc mince et frémissant d'un bouleau. Les fils de l'Ours l'emportèrent à la course. Nô, volant avec la rapidité d'une hirondelle, gagna sur deux cents pas. Enfin dans la course d'équipes, ils s'adjugèrent la première, la seconde et la quatrième places. Les vainqueurs défilèrent devant les filles. Elles les dévisageaient avec effronterie. Mais ils restaient graves ; tout au plus échangeaient-ils un coup d'œil de complicité avec telle d'entre elles qu'ils avaient rencontrée lorsque la chasse les avait amenés jusque chez leurs voisins. C'étaient là hasards assez fréquents et, si l'occasion ne se présentait pas, on la faisait naître.

Nô regardait les filles de l'Élan et du Mammouth avec indifférence. Il n'avait jamais eu le désir de se lier avec elles. Il n'en voyait pas une qui pût se comparer à Mah, belle de visage et légère sur ses pieds. Allait-il prendre une d'elles pour femme ce jour même? Il hésitait.

Cependant la première partie des jeux était finie, il y eut un repos. On l'employa à se restaurer. Les quartiers de cheval rôti et les poissons fumés furent mangés avec un appétit aiguisé par l'attente. Les initiés, rhabillés, étaient revenus dans la prairie. Mais il leur était défendu de se mêler aux filles. Ils ne pouvaient les examiner que de loin. Ils ne s'en faisaient pas faute, et les plaisanteries volaient d'un groupe à l'autre, accompagnant l'envoi d'un os dépouillé de chair.

— Nous nous verrons de plus près avant la nuit, criaient les jeunes hommes.

— Si vous êtes assez lestes pour nous prendre, répondaient en riant les filles.

L'appel des cornets à bouquin rassembla les initiés autour des Sages. Ils disparurent avec eux dans les bois. Les filles s'agitaient. Le moment approchait qui déciderait de leur sort.

Mais il y eut d'abord un intermède. On assista à une entrée comique.

Un énorme coq de bruyère, de près de six pieds de haut, sortit de derrière les arbres. Ses jambes étaient cachées par des plumes ; son beau bec noir reposait sur un masque d'oiseau. La foule éclata de rire lorsqu'il arriva en sautillant, la tête tendue de côté, le bec relevé, les ailes presque traînantes à terre. Il exécuta quelques sauts et contorsions, fit claquer les deux morceaux de bois de son bec et, sifflant sur le mode aigu, il se promenait en cercle, étalant une queue empanachée. A son appel, quatre poules viennent du bois et s'approchent. Et lui, les voyant, se met à bondir comme un possédé. Mais il s'arrête bientôt et, d'un air inspiré, commence un chant d'amour, étrange car il semble le bruit de deux silex frappés l'un contre l'autre. Ce chant est si parfaitement imité que les auditeurs qui tous l'ont entendu au fond des bois s'exclament de plaisir. Les poules en restent bec bé. Entre, inattendu, un second coq, grand comme le premier. Plumes hérissées, les deux rivaux se regardent, décrivent des cercles et demi-cercles, font des voltes rapides, poussent des cris presque humains et, soudain, se jettent l'un sur l'autre. Ils se quittent et se reprennent, en cadence toujours, et les femelles gloussent qui les regardent. Enfin, l'un des deux se couche à terre et le vainqueur, dansant, va aux poules et, avec les avances les plus expressives, les emmène toutes quatre dans le bois voisin.

Une seconde entrée maintenant. Deux bisons apparaissent dans le vallon ; ils vont de la démarche grave et sûre qui leur est propre. Les suit une bisonne, plus petite, efflanquée, comique et dont le masque montre une gueule entr'ouverte. Avec simplicité, elle s'assied sur son arrière-train et les deux mâles prennent du champ. D'abord ils fouillent la prairie de leurs pieds de devant ; ils poussent de sourds grognements, agitent leur petite queue ridicule ; ils courent de droite et de gauche comme frappés de folie, s'arrêtent,, flairent la terre de leur mufle lourd. Enfin, ils s'affrontent et, collés l'un à l'autre, poussent de toutes leurs forces. On voit les huit pattes fixées au sol se tendre. Les deux masses pesantes restent immobiles. Les spectateurs encouragent les rivaux. Comme attachés à la terre, ni l'un ni l'autre ne bouge. Cela dure longtemps. Et tout à coup, l'un des deux s'effondre, sans avoir cédé un pouce de terrain. Le vainqueur se dirige vers la bisonne, tend son mufle, mugit furieusement et tous deux vont cacher leurs amours au fond des bois.

Un repos encore. Le soleil baisse vers l'horizon. Les vêtements des gens sur le versant du coteau, leurs visages, les arbres au bord de la rivière, les collines et les rochers, l'eau qui fuit, le ciel même, se colorent plus délicatement. Les filles sont sérieuses. Lesquelles seront prises? lesquelles laissées?

Les cinquante jeunes gens entrent à nouveau sous la conduite des Sages. Ceux qui ont obtenu des prix sont en avant, et Nô parmi eux.

Il est incertain encore. Ni la griserie de la lutte, ni les cris de la foule ne lui ont fait perdre la tête. Il a assisté déjà en spectateur à ces jeux. Jusqu'ici il n'y avait vu qu'une fête. Mais les Sages à l'initiation viennent de lui en apprendre le sens véritable. Ils lui ont montré — sans lui en donner la raison, laquelle n'est révélée qu'aux initiés du second degré — l'horreur, insoupçonnée par lui, des mariages avec les filles de son sang, alors qu'il paraît si naturel à qui n'est pas prévenu de s'unir à celles près de qui l'on vit et que tout vous pousse à aimer. Les animaux dans la nature entière procèdent ainsi. On ne voit pas un taureau quitter le pays pour se trouver une compagne. Il la choisit à ses côtés. Seul l'homme doit subir des contraintes différentes. Pour en connaître la cause, Nô sait seulement qu'il faut remonter jusqu'aux jours lointains de l'Ancêtre et aux interdictions qu'il mit sur ses quatre filles. Le fait est que, même après sa mort, ses fils se virent obligés de chercher leurs épouses au loin. En ces temps barbares, ces expéditions à la conquête des femmes étaient guerrières et sanglantes. On massacrait les pères et les frères pour ravir les filles. Une guerre perpétuelle régnait entre les tribus. Mais on comprit bientôt qu'il fallait mettre fin à ces massacres. On s'entendit entre hommes égaux et voisins pour l'échange des filles puisque aussi bien la religion, commune en cela à tous les peuples civilisés, interdisait les mariages à l'intérieur de la tribu. Et pour commémorer les jours anciens, on célébra les jeux nuptiaux dans lesquels les filles étaient enlevées encore, mais rituellement et sans effusion de sang.

Ainsi le spectacle que Nô a sous les yeux est pour lui riche de sens. Il en comprend l'ensemble et les détails. Mais il n'est pas obligé de choisir une femme aujourd'hui. Il peut attendre un an encore ou deux, bien que la vie d'un homme seul soit difficile dans la tribu.

Avec ses camarades, il arrive au centre du vallon. Les voilà immobiles attendant on ne sait quoi.

Que voit-on?

Un Sage sort du bois portant des baguettes de coudrier longues de deux coudées et souples. Devant les initiés il en agite une, comme s'il fouettait un coupable qu'il immobilise de la main gauche. Puis cérémonieusement, il les distribue une à une aux jeunes gens, arme indispensable à ceux qui vont prendre femme.

Les « ouh ! ouh ! » indignés des filles remplissent l'air. Les femmes y font écho. Les hommes rient et approuvent. Les initiés, à l'exemple du Sage, simulent d'administrer une correction à une compagne imaginaire.

Le dernier acte de la fête enfin ! La troupe entière commence une danse guerrière. Les jeunes gens jettent des sagaies à l'ennemi, évitent ses coups, poussent des hurlements pour l'effrayer. Le crépuscule est venu ; les yeux se lèvent au ciel pour voir si la première étoile est apparue. Le vallon sur lequel l'ombre est tombée retentit des cris des femmes, du rire des hommes et des interjections sauvages des initiés qui luttent, sautent, esquivent, attaquent à en perdre la tête. Le tambour et le cornet à bouquin se font entendre sans arrêt. Les « ouh ! ouh ! » des filles deviennent plus aigus, plus saccadés. Quelques-unes d'entre elles se lèvent et se mettent à danser, les yeux fixes, comme possédées. Elles tournent et les initiés, toujours combattant, s'approchent d'elles.

Soudain le vainqueur à la lutte, le fils du Mammouth en saisit une par les deux poignets et l'agenouille devant lui. Elle résiste, elle se débat, elle crie. Ses compagnes viennent à son secours. Cependant il l'a relevée et l'a mise sur son dos — une plume pèse plus aux doigts d'un enfant que la fille de l'Ours aux mains de ce colosse. Et lentement, sans mot dire, il se dirige vers le bois voisin. Les filles leur font cortège et les interpellent. On entend :

« Où vas-tu, malheureuse? » — « Rends-la-nous ! » — « Que feras-tu d'elle? » — « Au moins traite-la avec douceur ! »

Sans répondre, sans s'arrêter, le fils du Mammouth emporte sa proie. Il arrive au bois. Il y disparaît. Personne n'ose le suivre.

Dans la nuit maintenant, des scènes analogues se répètent. La pleine lune éclaire les couples étranges, et les supplications des filles enlevées montent vers elle.

Sur les cinquante initiés, quarante-six sont entrés dans le bois avec la compagne de leur choix. Quatre seulement ne se sont pas décidés à prendre femme cette année-là, et, parmi eux, Nô.

III

Au lendemain des jeux nuptiaux, Nô fut obligé de se chercher une demeure. Les lois de la tribu ne lui permettaient pas, sa mère vivante, d'habiter chez ses parents.

A côté de chez lui s'ouvrait un vallon dont les falaises surplombantes offraient à leur pied maints abris. Le premier logeait de père en fils des pêcheurs et, sur la roche qui plafonnait, était sculpté et peint depuis plusieurs générations un magnifique saumon. A l'époque du frai, on y célébrait des cérémonies pour que le poisson se multipliât et que la pêche fût abondante. Plus haut, se trouvait le plus vaste

abri du pays. Bien que, par suite de la dépopulation, il fût à moitié désert, il abritait encore une dizaine de familles et Nô le jugea trop bruyant.

A quelque distance de là, dans un endroit écarté caché par les arbres, vivaient les deux amis de Nô qui lui avaient appris à représenter des animaux à l'image de la vie. Agés déjà, ils ne s'étaient jamais mariés. Le plus jeune s'appelait Borô, homme taciturne et réfléchi qui jouissait d'une certaine autorité dans la tribu. Ils taillaient lentement des matières dures qui, une fois touchées par eux et consacrées par les Sages, acquéraient des vertus magiques. Le travail auquel ils se livraient, leur vie recluse, le pouvoir mystérieux qu'on leur prêtait inspiraient une certaine crainte aux gens de la rivière qui évitaient de passer devant leur terrasse.

Ils accueillirent Nô avec bienveillance. Il était le mieux doué de ceux qui, dans leurs heures de loisir, s'exerçaient à dessiner, à graver et à sculpter. Ils formeraient ainsi un élève qui leur ferait honneur et qui rendrait un nécessaire service à la tribu lorsque, eux disparus, il faudrait faire un nouveau dessin sur les parois des grottes sacrées.

Dans leur abri, les inquiétudes qui agitaient les fils de l'Ours trouvaient leur écho. Les Sages y venaient souvent et Nô assistait aux conversations les plus importantes de ceux qui avaient la charge du bien-être matériel et spirituel de la communauté. En petit comité, ils n'essayaient pas de cacher leurs soucis. La tribu touchait-elle à sa fin? Ou bien, avant leur mort, la reverraient-ils fleurir? L'hiver qui viendrait ramènerait-il le froid, la neige et les rennes attendus?

Tels étaient les thèmes passionnés que Nô entendait discuter le jour durant par des gens que la crainte faisait trembler. Ils sentaient gronder autour d'eux le mécontentement populaire qui s'en prenait à un chef jugé débile et à ses conseillers impuissants. Si les choses empiraient, ne verrait-on pas éclater une sédition qui les balaierait tous?

Faut-il avouer que Nô les écoutait d'une oreille distraite? Il n'avait pas vingt ans ; il était plein de force et d'adresse, plus rapide sur ses pieds qu'aucun de ses camarades. Comment imaginer qu'il pût être jamais en peine pour gagner sa nourriture? Il fallait autre chose que des craintes vagues pour l'effrayer.

Il pensait encore à Mah. Parfois il regardait l'image qu'il en avait taillée et qui devait la ramener. La peau de la fugitive n'était pas plus douce que l'ivoire qu'il caressait...

Souvent il allait chasser sur les bords du grand fleuve qu'elle avait traversé dans sa fuite. C'était par là qu'elle reviendrait un jour. Il se plaisait à regarder le pays coupé qui s'étendait devant lui et à chercher par quelles vallées Mah tracerait son chemin.

Il était là un matin, dans la chaleur du jour, fatigué d'avoir poursuivi toute la nuit un faon qu'il avait eu enfin la joie de forcer à la course. Sa proie jetée derrière lui, il se coucha sur un rocher qui dominait la vallée d'une trentaine de pieds. Engourdi par le soleil, il allait s'endormir, lorsqu'un bruit lointain arriva à ses oreilles. Se collant plus à plat sur la terre, il écouta. Il fut bientôt rassuré. Des rires féminins et des interjections joyeuses montaient jusqu'à lui et, un instant plus tard, il vit sortir d'un bouquet d'arbres sur le sentier à ses pieds cinq ou six filles. Elles appartenaient à une tribu avec laquelle les gens de la rivière entretenaient peu de rapports. Il y avait eu entre eux du sang versé et, bien que cela remontât assez loin, le souvenir en durait encore.

Ces filles aux cheveux dénoués passèrent près de Nô, puis disparurent un peu plus loin sous les saules dont les branches s'inclinaient jusqu'à toucher l'eau. Un instant après, les branches s'agitèrent, et Nô aperçut les filles, dépouillées de leurs vêtements, qui filaient comme truites au milieu du fleuve. Elles se trouvaient à une centaine de pas de lui dans une onde claire où leurs corps minces et longs prenaient la couleur de l'ivoire dans lequel il avait sculpté Mah. Ce spectacle charmant se prolongea. Elles jouaient en complète sécurité. Sans doute cette place était réservée à leurs bains et les hommes n'en approchaient pas. L'une d'elles nagea dans la direction de Nô. Il distingua ses traits. Quelque chose dans le visage court et dans les joues pleines lui rappela sa sœur disparue. Déjà la baigneuse s'éloignait et rejoignait ses compagnes sous les saules protecteurs.

Nô attendit encore. Du haut de son rocher, il les vit passer, allant vers les abris. Puis, son faon sur l'épaule, il refit le long trajet qui le séparait de sa demeure. Il n'y arriva qu'à la nuit. Il pensait qu'il est triste de n'avoir pas une femme pour vous attendre au logis lorsqu'on y rentre accablé de fatigue. Elle prépare la nourriture, vous masse les chevilles, tout en racontant les mille bruits qui ont couru de bouche en bouche dans la journée. Cependant, vous mangez la viande chaude et les légumes à la graisse délectable et, repu, avant de dormir, vous avez quelqu'un à qui dire les incidents de la chasse, qui frémit au récit des dangers courus, qui applaudit à la force et à la ruse grâce auxquelles vous avez capturé la bête que vous venez de jeter près des pierres du foyer.

Pendant la nuit, l'esprit de Nô se rendit de nouveau sur les bords du fleuve. Une seule baigneuse l'attendait. Cette fois-ci, c'était Mah en personne. Elle fit de loin des signes amicaux à son frère. Il courut pour la saisir. Elle s'évanouit dans les airs.

Au matin, il avait pris un parti : il enlèverait la fille qu'il avait vue la veille et en ferait sa femme.

La saison étant belle encore, il en profita pour camper dans la forêt, non loin du fleuve du sud. Il allumait du feu la nuit pour se défendre contre les bêtes ; il y cuisait sa nourriture. Il avait emporté un collier de coquillages et une peau de zibeline qui l'aideraient, pensait-il, à séduire la fille, car il était presque impossible d'employer la force. Et maintenant, il attendait l'occasion.

Il revit les filles au matin. A quelque distance de lui, elles se baignèrent dans les eaux claires. Il n'eut aucune peine à reconnaître, malgré l'éloignement, celle qu'il avait choisie. Plus grande que ses compagnes, ses cheveux étaient couleur de la lune quand elle se lève, sa taille un jonc au bord de la rivière, ses jambes droites comme sagaies, ses pieds souples comme algues qui ondulent au fil de l'eau.

Nô frémissait à l'idée de s'emparer d'elle et son cœur se serrait. Jamais gibier ne fut surveillé de plus près, avec une attention plus prompte à profiter de la moindre circonstance favorable. Mais il ne la voyait qu'entourée, au bain ou sur le sentier qui menait aux abris distants, heureusement, de plus de cinq cents pas. C'eût été folie de l'aborder alors. Ses compagnes moqueuses ne le laisseraient pas parler. Il fallait la trouver seule pour avoir la chance de la convaincre et, s'il n'y réussissait pas, alors seulement, alors peut-être, tenter un coup de force...

Jour après jour, il restait là, collé au rocher dont peu à peu il avait pris la teinte. La nuit, il s'éloignait pour voir si quelque bête était tombée dans les trappes tendues. Le matin le retrouvait à son poste d'affût. La patience lui était naturelle. Une longue attente n'est-elle pas nécessaire pour surprendre le passage d'un animal sur sa piste? Et quelle proie plus désirable avait-il jamais guettée?

Le jour espéré vint enfin. Comme le soleil baissait dans le ciel, Nô vit trois filles sortir des abris et descendre le long de la rivière. Elles étaient encore à deux cents pas que, déjà, il avait reconnu celle qu'il désirait. Elles n'allaient pas au bain, mais flânaient, cueillant des baies sur les arbustes au pied des falaises. Elles arrivèrent ainsi près du rocher sur lequel Nô était couché. Non loin de là, un ruisseau coulait dans une dépression du terrain et ses bords étaient couverts d'arbres. Celle qu'il allait ravir n'était plus qu'à quelques pas de lui. Il restait immobile, comme lorsqu'il était tapi près du terrier de la martre zibeline quelques mois auparavant.

Arrachant des mûres et des baies, la fille entra seule dans le bois. Ses compagnes l'appelèrent de la rive.

— Viens, dirent-elles. Il est temps de retourner aux abris.

— Je vous suis, répondit la fille, tout occupée à sa cueillette.

— Ne tarde pas, dirent encore les voix qui s'éloignaient.

Maintenant, Nô pouvait agir. Se laissant glisser de son rocher, il manœuvra pour se placer entre la fille et le fleuve. Et, comme elle contournait une grosse pierre pour reprendre le sentier, elle se trouva en face de Nô.

Son premier mouvement fut de fuir, mais une réflexion plus rapide que l'éclair lui en démontra l'impossibilité. Comment l'emporter à la course sur un homme de la tribu de l'Ours? D'autre part, laisser voir qu'elle avait peur était le plus sûr moyen de se livrer à la merci de son adversaire. Elle ne savait, du reste, ce qu'il voulait. Peut-être s'était-il égaré à la chasse. Il était jeune et splendide en tout cas... Il fallait ruser, le voir venir, attendre sa chance. Les hommes sont-ils si difficiles à tromper?

Et la voilà donc fixée sur la place, presque souriante, les bras pleins de tiges de framboises, en face de cet inconnu qui surgissait devant elle. Avec un sûr instinct, elle prit les devants et attaqua :

— Que fais-tu ici? dit-elle. Ce n'est pas votre terrain.

Par une convention fort ancienne, la rive droite jusqu'au pied des falaises avec leurs rares abris était à la tribu qui habitait de l'autre côté du fleuve.

— Je suis venu pour toi, dit Nô.

— Pour moi? fit-elle, étonnée. Tu ne me connais pas.

— Je t'ai vue depuis longtemps, reprit Nô. J'étais caché là. Tu me plais. Je t'emmènerai chez nous et tu seras ma femme.

Les belles lèvres pleines de la fille s'entr'ouvrirent comme pour parler, mais elle se ravisa et ne dit rien.

Nô sortit de sa veste la martre zibeline et la lui tendit.

— Je t'ai apporté cela.

La fille ne bougea pas.

Nô prit alors le collier de coquillages. Elle avança la main, s'empara du collier, l'examina, joua un instant avec lui, puis le rendit à Nô sans parler.

— Je me nomme Nô, dit-il tout à coup. Et parmi les fils de l'Ours, je suis le plus rapide sur deux cents pas. J'ai été initié cette année même. Et toi, comment t'appelles-tu?

— Mon nom est Maia.

— Maia, fit Nô lentement, Maia! Il devait en être ainsi, puisque ma sœur s'appelle Mah.

Il se tut, perdu dans ses souvenirs... Puis il lui sourit avec douceur.

Elle sentit soudain qu'il n'était plus un étranger pour elle, que,

peut-être, s'il le voulait... Mais elle se reprit aussitôt. L'instinct de la lutte l'emporta et, comme Nô approchait d'elle avançant la main, elle fit un bond de côté.

— Ne me touche pas, dit-elle.

— Viens avec moi, insista Nô.

— Je ne te connais pas, dit-elle. Plus tard, peut-être. Accompagne-moi jusqu'à nos abris.

Cette fois-ci, elle lui rendit son sourire des yeux et des lèvres. Nô, en oubliant toute prudence, fut sur le point de la suivre. Mais il se souvint des paroles du Sage sur la ruse des femmes, et il dit :

— Tu sais bien que je ne puis aller chez toi.

— Si tu partages notre nourriture, on ne te fera aucun mal.

A ce moment, Nô entendit le bruit de pas à quelque distance. Des hommes, sans doute, arrivaient sur le sentier le long du fleuve. Au moindre cri de Maia, les passants étaient sur eux.

Déjà les yeux de la fille brillaient à l'idée de la revanche certaine. Il la saisit brusquement par le poignet et, lui montrant une hache de pierre qu'il tenait dans sa main droite, il dit à mi-voix :

— Si tu appelles, je te tue.

Le ton sur lequel il prononça ces mots, l'éclair de son regard frappèrent Maia.

— Mais tu mourras aussi, murmura-t-elle.

Il remarqua avec joie qu'elle parlait très bas.

— Vos gens savent-ils seulement courir? fit-il dédaigneusement.

Les pas approchaient. Nô ne quittait pas les yeux de Maia ; ils étaient bruns et veloutés comme la fourrure de la loutre. Il n'y lisait aucune peur. Cette fille était fière. Le poignet qu'il pressait durement ne tremblait pas. Sous la peau fraîche, il sentait le battement régulier du sang. Même au milieu du danger, il prenait un grand plaisir à la toucher ainsi.

Les voix furent entendues toutes voisines. C'étaient celles d'hommes qui revenaient de la pêche au brochet.

Le poignet de Maia frémit entre les doigts de Nô. Une flamme passa au fond de ses prunelles. Sa bouche s'entr'ouvrit comme si elle allait parler. Nô assura la prise de la hache dans sa main droite. Ses mâchoires se serrèrent ; son regard fixé sur la fille se durcit... Cela dura le temps d'une respiration, puis les paupières de Maia s'abaissèrent lentement comme si elle allait dormir.

Lorsqu'elle les rouvrit, le bruit des voix s'éloignait ; il s'éteignit enfin. Mais le silence se prolongea entre le couple. Le soir tombait. Nô continuait à plonger dans les yeux de Maia, toujours droite devant lui. Par ce chemin d'abord, il pénétrait en elle et s'assurait la posses-

sion de celle qui serait sa femme. Maintenant il n'y aurait plus de lutte entre eux, il le savait.

Il lâcha le poignet. La marque de ses doigts forts y était empreinte.

— Allons, dit-il.

Sans même regarder derrière lui, il se dirigeait vers le sommet de la colline, et Maia le suivait.

IV

Le vieux chef Rahi ne quittait plus son abri.

Il ne voyait personne. Les Sages eux-mêmes, craignant de partager son impopularité, venaient moins souvent consulter avec lui sur les affaires de la tribu. Les rumeurs du mécontentement public montaient jusqu'à sa haute terrasse.

Proche de la mort, il méditait sur sa longue existence. L'habitude du commandement, un commerce continu avec le monde des esprits et avec celui des hommes lui avaient donné le goût de la réflexion. La haute charge qu'il remplissait lui en avait laissé le loisir, car le peuple des chasseurs nourrissait son chef.

Ce peuple était pacifique, industrieux et adroit. Nulle part, d'après ce qui était revenu aux oreilles de Rahi, l'homme n'avait montré une telle ingéniosité dans les inventions qui rendent la vie plus facile. N'était-ce pas un individu de sa race qui avait inventé cet outil merveilleux : l'aiguille? Sans aiguille pour coudre ses vêtements, l'homme restait dans la barbarie. Il y était plongé encore sur presque toute la surface des terres connues. Les peuples qui se vêtent avec goût et confort le devaient aux ancêtres des gens de la rivière. « Le temps viendra sans doute, se disait Rahi, si toutefois, comme j'incline à le croire, la terre très vieille n'a pas assez vécu, où tous les hommes emploieront l'aiguille et sauront ce qu'ils nous doivent. » Les fils de l'Ours ne dépassaient-ils pas les autres dans l'art de fabriquer leurs armes et leurs outils? Où trouver des silex plus tranchants, des harpons plus meurtriers, des pointes de sagaies et des flèches mieux aiguisées? Ils habitaient des abris où ils n'avaient à se défendre ni contre les bêtes féroces, ni contre le froid, la neige et la pluie. Rahi pensait en frissonnant aux tribus malheureuses qui restent encore exposées aux intempéries. Leur vie, certes, n'est pas meilleure que celle des animaux.

Ce vieillard qui voyait devant lui le terme prochain de ses jours n'ignorait pas ce qu'il devait aux ancêtres. Il était l'héritier de leur

sagesse accumulée. Les parois des grottes sacrées, les murs des abris eux-mêmes fournissaient la preuve éclatante que, depuis des siècles, les peuples dont il était momentanément le chef avaient trouvé un sûr moyen de dominer le monde par leurs charmes. Quels étaient les Sages d'entre eux qui avaient compris les premiers que l'animal, l'arbre, la plante, les matières en apparence inertes sont habitées par des esprits qui les animent comme ils animent l'homme? A leur suite, dans un grand effort de pensée, arrivait à concevoir l'unité de Rahi, ce monde où tout est esprit. Le cercle mystique se fermait ainsi... Rahi s'arrêtait, jugeant qu'il avait été aussi loin qu'il est donné à l'homme d'aller.

Une fois de plus, dans son angoisse, ces idées flottaient devant lui. La nuit était tiède, pourtant, le froid le pénétrait. Il se souleva avec peine. La vieille femme s'était endormie près du feu à demi éteint. D'un bras débile, il prit une bûche et la jeta sur les braises. Puis, mettant sur ses épaules une couverture faite de peaux de renards bleus, il sortit sur la terrasse.

L'air frais le ranima. Il n'y avait pas de lune ; des nuages montaient de l'ouest, mais au sud et au zénith des milliers d'étoiles scintillaient mystérieusement, et Rahi imagina que de cette façon elles correspondaient à travers l'espace. Il entendait le bruit des eaux de la rivière, qui, même dans l'obscurité, ne cessent d'échanger leurs impressions fugitives. Les roseaux disaient leur éternelle plainte au vent qui courait la répéter aux arbres sur les collines. Comment douter que le monde entier partageât la même vie que nous? Une fois de plus, la solennelle grandeur de ce paysage qui lui était familier émut le vieillard. Il savait que bientôt son esprit le quitterait, mais qu'il continuerait longtemps à hanter ces lieux où il avait passé sa vie. Cette idée lui plut. Ce que le commun des hommes appelle la mort ne l'effrayait guère. On ne meurt pas, pensait-il...

Son regard errant s'arrêta sur les grandes falaises qui se trouvaient à un millier de pas sur sa droite. Malgré la distance, il vit briller quelques feux. Cela le ramena aux difficultés présentes. Les trente années de son commandement n'avaient été qu'une longue lutte. Le changement de température, lent sous ses prédécesseurs, s'était accentué sur un rythme plus rapide et amenait un grand trouble chez les hommes et chez les bêtes. Quelles puissances ennemies suscitaient de telles perturbations? Pour les battre, il aurait fallu les connaître, et Rahi s'avouait que sa science partout ailleurs infaillible lui faisait ici défaut. Le dernier troupeau de rennes, las d'une succession d'hivers sans neige, était parti.

Comment le retenir dans cette vallée qu'il fuyait? Malgré les conju-

rations les plus puissantes, il remontait vers le nord. Voilà la terrible vérité que Rahi regardait en face et que, du reste, son peuple entier connaissait. Et puisqu'on ne pouvait le rappeler par des moyens magiques, fallait-il le suivre dans sa fuite? Grave décision devant laquelle le chef hésitait. La tribu était fixée sur ces rives depuis des années si reculées que les Sages les plus habiles n'en pouvaient faire le compte. Dans quelle contrée trouver des abris si bien exposés, où la vie de chacun fût mieux assurée? Le pays à cinq journées de marche à la ronde n'avait pas de secrets pour les gens de la rivière. Ils en savaient les moindres ressources, les gîtes de chaque gibier, ses pistes, ses pâturages. Ses souvenirs, ses traditions, ses cultes étaient dans ces lieux. Les grottes sacrées et leurs images ne pouvaient être emportées. Laisserait-on derrière soi de tels trésors? Comment vivre sans eux? Et d'autres s'en empareraient! Qui oserait conseiller une émigration dans laquelle la tribu déjà affaiblie risquait de disparaître? Les souvenirs de la lointaine fuite qui avait amené jusqu'ici l'Ancêtre, ses fils et ses filles, étaient restés vivants. Comment exposer les siens à de telles fatigues, à des souffrances si cruelles? Rahi n'en aurait pas le courage. Il laissait ce problème à résoudre à celui qui lui succéderait. « Quant à moi, mes jours sont comptés, » se dit-il en regagnant la hutte où maintenant la bûche brûlait en flammes claires.

Il s'étendit sur sa couche, mais il ne s'endormit pas.

Le bruit de la maladie du chef se répandit dans les abris et agita les gens. On ne l'aimait guère ; on voyait en lui la cause des malheurs qui accablaient la tribu. Pourtant la nouvelle de sa mort prochaine était fâcheuse, car peut-être d'autres maux, une fois lui parti, allaient-ils fondre sur les fils de l'Ours. On s'inquiétait. Avait-on pris les précautions nécessaires pour apaiser l'esprit de cet homme puissant? Un à un, des hommes et des femmes se dirigeaient vers la terrasse où Rahi se mourait. Ils lui portaient qui une peau de bête, qui un quartier de viande, qui un coquillage. Arrivés près de la hutte, ils posaient leur offrande, restaient là quelques instants à murmurer des formules conjuratrices, puis s'en allaient lentement. Seule une vieille femme, après avoir hésité un peu, se décida à franchir le seuil. Elle alla jusqu'au chef étendu, lui mit dans la main un morceau de saumon fumé et, traduisant à sa manière les sentiments de tous, elle dit :

— Tu vois, Rahi, comme nous te traitons. Nous t'avons apporté des présents. Sois bon pour nous aussi. Si tu meurs, ne reviens pas.

Rahi cependant n'avait pas perdu connaissance. Il était très faible et sommeillait beaucoup. Il ne mangeait plus. Parfois, lorsqu'il voyait un des Sages près de sa couche, il échangeait quelques mots avec lui. L'unique sujet de ses préoccupations était la température. Si le

Sage disait que le temps était orageux et que le tonnerre avait grondé, Rahi s'irritait et tâchait de saisir son bâton.

Chez les fils de l'Ours, l'agitation croissait. Qui nommer pour prendre la place de celui qui allait disparaître? L'élection devait être faite sans retard, car il y avait tel rite important qui ne pouvait être accompli à la mort de Rahi que par celui qui lui succéderait. Et, d'autre part, quel danger à laisser la tribu pendant quelques jours sans un chef pour s'occuper d'elle!

L'assemblée eut lieu dans le vaste abri près de celui des pêcheurs. Femmes et enfants chassés des huttes, les hommes se réunirent au milieu de la terrasse qui restait toujours libre. Les gens de la rivière, fort civilisés, ne laissaient pas au hasard, comme tels peuples barbares, de désigner leur chef. Ils choisissaient librement un homme dont ils avaient éprouvé la sagesse et le caractère. Une fois élu, les Sages, par les cérémonies d'usage, lui conféraient les pouvoirs spirituels qu'il n'avait pas encore.

Après une longue délibération qui ne fut pas bruyante, l'assemblée se mit d'accord sur l'ami âgé de Nô, Borô.

Il était présent. On lui notifia sur-le-champ la dignité à laquelle il était élevé. Comme il est naturel, il refusa cette haute fonction. Les hommes le pressèrent. Une seconde fois il déclina l'honneur. Les fils de l'Ours se fâchèrent et levèrent les armes sur lui. Borô, alors seulement, consentit, montrant ainsi qu'il n'avait pas brigué ce poste et qu'il ne cédait qu'à la force. Le plus ancien des Sages lui remit un bâton de commandement provisoire sur lequel était gravé le signe ///\\\ qui avait une puissance magique. Puis Borô se rendit chez le chef, entra dans la hutte, et, sans mot dire, s'accroupit au chevet du moribond.

Rahi, tourné vers la cloison, ne le vit pas.

Un jour passa encore.

Le lendemain, vers le soir, un changement se produisit dans l'état du malade. Il s'agitait fiévreusement et son visage tourmenté montrait qu'un combat se livrait en lui. Des bouts de phrases lui échappaient : « Les rennes ! Il faut les suivre !... » Un moment après, il dit : « Le temps est chaud, très chaud. » Les dents du moribond grinçaient de rage.

Il se calma et parut s'endormir. Ses traits reprirent leur sérénité. « Est-il mort? » se demandèrent les Sages. Borô s'était rapproché encore. Soudain Rahi frissonna. Ses mains égarées cherchaient à ramener la couverture de renard. Ses lèvres minces se desserrèrent ; il essaya de sourire. Une lueur fugitive de joie illumina ses yeux devant lesquels défilaient maintenant de grands pays étincelants de neige.

— Il fait froid ! Il fait froid ! murmura-t-il.

Et il mourut heureux.

Borô, penché sur lui, la bouche presque sur la bouche, avait recueilli son ultime souffle qui ne devait pas se perdre.

Les gens de la rivière n'enterraient pas leurs morts. Une fois les rites funéraires accomplis qui se répétaient pendant des semaines et parfois des mois, l'âme du défunt était apaisée et gagnait le séjour des âmes de son clan. Quant au corps, ces spiritualistes l'abandonnaient aux bêtes sur une colline.

Mais il convenait que la dépouille d'un chef de l'importance de Rahi reçût des honneurs spéciaux.

La veillée funèbre commença. Accroupis sur leurs talons, les trois Sages, l'un après l'autre, appelaient l'âme du défunt. Le premier disait :

— Pourquoi nous as-tu quittés?

Le second :

— Tu ne seras pas heureuse loin de nous.

Le troisième :

— Tu souffriras dans l'obscurité et dans le froid.

Puis, tous trois ensemble après un silence :

— Reviens ici prendre ta place.

La nuit était venue. Des bûches brûlaient à l'entrée de la hutte. La scène qu'elles éclairaient était étrange, en vérité. La bouche de Rahi, couché sur le dos, était restée ouverte pour que son âme errante pût réintégrer sa demeure si elle cédait aux objurgations des Sages. Ses yeux n'avaient pas été fermés pour qu'ils aperçussent la fugitive au cas où elle passerait au-dessus de lui. Borô, à la tête de Rahi, guettait le retour de celle qui était partie. Les Sages restaient accroupis sur leurs talons dans l'ombre. La nuit entière leurs litanies continuèrent sur le même thème. Ils disaient à l'âme en fuite :

— Tu cours mille dangers.

— Tu te déchireras aux ronces.

— Les bêtes féroces te mangeront.

Et, chaque fois, après un temps, les trois voix s'unissaient pour supplier :

— Reviens ici prendre ta place.

Lorsque le soleil parut, Borô se pencha sur le cadavre. Il tenait dans la main une baguette en bois de renne. Trois fois il en frappa avec force le crâne de Rahi. Trois fois il demanda :

— Es-tu là?

N'obtenant pas de réponse, il fut jugé que l'âme avait définitive-

ment quitté le corps et qu'il fallait maintenant procéder à l'inhumation.

Dès lors de multiples précautions restaient à prendre :

Il était interdit de prononcer le nom de Rahi, sous peine de ramener près de lui l'âme qui avait commencé un voyage qu'il importait au plus haut point de faciliter et de rendre agréable pour éviter que, mécontente, elle ne revînt tourmenter les vivants.

On devait mener un bruit continu près de la sépulture pour l'empêcher de s'y glisser.

Enfin il était nécessaire que la famille du défunt et ses proches changeassent aussitôt leur costume et, si possible, leur visage, de façon à se rendre méconnaissables à l'âme vindicative du mort qui assouvirait sur eux d'anciennes vengeances. Rahi n'avait ni femme, ni enfants. Borô, les Sages, la vieille et le garçon qui prenaient soin de lui, firent de grandes raies noires sur leurs vêtements et en tracèrent aussi sur leur figure.

Une fosse peu profonde fut préparée dans un endroit humide et le corps enterré à croupeton dans la posture familière aux gens de la rivière lorsqu'ils se reposaient. On versa de l'eau sur la terre qui le recouvrit, car on supposait que l'humidité sans soleil aiderait à la désagrégation des chairs. Des offrandes chaque jour étaient apportées sur la tombe, des baies, de la viande même, mais surtout du sang des animaux tués. Il fallait que l'âme errante n'eût aucun sujet de se plaindre. Sinon, les pires maux étaient à craindre. Pendant trois lunes, les cérémonies se renouvelèrent chaque jour.

Comme on allait exhumer les restes du chef, un Sage déclara que ce dernier était venu le voir la nuit dernière et qu'il demandait à rester tranquille un mois de plus. Ce délai lui fut accordé.

Au jour fixé, la terre fut déblayée. On trouva les os complètement dépouillés. Les Sages les teignirent alors de couleur ocre rouge, —la plus belle, selon eux, — pour qu'incorruptibles ils témoignassent à jamais du respect dont ils avaient été entourés.

Ils furent inhumés définitivement dans un abri au couchant de celui qu'avait habité Rahi.

Pendant une année encore, des offrandes furent apportées à intervalles réguliers, des litanies prononcées où ne figurait pas le nom du défunt. « Toi qui es parti », disait-on... « toi qui nous as abandonnés. »

On supposa alors que l'âme avait regagné le séjour éternel des esprits et tout souvenir du chef fut effacé du monde des vivants.

Claude Anet.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA SITUATION DU FASCISME

Si l'on feuillette la table des matières des revues de l'année dernière, on y trouve des fréquentes allusions à l'agonie, à la décadence, au crépuscule du fascisme. Ces aimables symboles paraissent aujourd'hui bien démodés. Le fascisme n'est pas tombé dans la fosse de Matteotti. La retraite de l'opposition sur l'Aventin n'a pas donné tout ce qu'en attendaient ses promoteurs. Mussolini et ses chemises noires restent les maîtres de la situation en 1925 comme en 1923.

Dans un monde à qui le régime parlementaire a ôté le sens de la stabilité, ces méprises d'agonie et de crépuscule devaient presque fatalement survenir. Par la force des choses, les esprits éduqués par le funeste spectacle de nos votations et de ce qui s'ensuit, ne pouvaient guère considérer le fascisme que comme une aventure personnelle, chargée de pittoresque, et destinée à finir comme une sorte de boulangisme plus sonore et plus reluisant ou bien encore comme un ministère d'origine extra-parlementaire, mais voué au sort de tous les ministères.

L'intelligence politique est tombée si bas, elle a perdu tellement contact avec les réalités que son éducation reste à faire (alors que l'on avait pourtant de sérieuses raisons de la croire refaite) toutes les fois qu'un événement un peu insolite vient briser la courbe de ses habitudes bonnes ou mauvaises, perverties ou réformées. A ce point de vue le public français, en dépit d'une élite supérieure par son bon sens aux autres élites européennes, reste très inférieur,

dans sa moyenne, aux moyennes des autres pays. Ni le fascisme, ni le bolchevisme ne sont appréciés chez nous à leur « valeur ». Il est très remarquable que ce soient l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne qui aient effectué le rétablissement politique que nous n'osons encore envisager et que ce soit l'Angleterre qui prenne la direction de la croisade antibolcheviste, avec tous les avantages que comportera le solde de cette opération. Si l'Angleterre, si les Anglo-Saxons, en général, viennent à bout de réduire les Soviets, — et comment se refuser aux sacrifices qu'il faudra faire pour les y aider? — l'empire du monde leur appartiendra peut-être pour cinq ou six siècles.

Faut-il s'étonner dès lors que l'ouvrage le plus perspicace — compte tenu de ses faiblesses — que l'on ait écrit sur le fascisme l'ait été par un Espagnol, plus exactement un Catalan, M. Cambo, ancien ministre des Finances? Son ouvrage : *Autour du fascisme italien* (1), est d'autant plus significatif que M. Cambo n'est pas, tant s'en faut, un sectateur de Mussolini. La conclusion de son livre est remplie par des critiques parfois véhémentes, à l'adresse du Duce. Il y aura lieu de voir si certaines ne sont pas ne portent pas à faux.

Cette « histoire naturelle » du fascisme nous montre clairement, pour la première fois, la part immense d'imprévu, de hasard, de déterminisme, de divination (car tout cela, dans le fascisme, a fait bon ménage) que Mussolini a eu le génie d'amalgamer à sa volonté réformatrice et à son programme initial. Les hardiesses du mélange ne se peuvent comparer qu'à la rapidité avec laquelle il s'est effectué. Supposez Bonaparte, réalisant l'Empire et mieux que l'Empire, le Concordat et mieux que le Concordat, en six mois. Supposez un Bonaparte hypothétique, disciple de Babeuf, et prenant six mois après Bonald pour premier ministre.

Pour la première fois, si Mussolini ne perd rien, au contraire, de ce qui fait sa prodigieuse originalité, cette originalité nous apparaît sous un jour tout nouveau. En même temps, son individualité, tout en restant gigantesque, s'appuie, mieux que nous n'étions accoutumé à le croire, sur des masses profondes, initiatrices, volontaires, qui ont su la plier à leur forme. Mussolini reste un rassembleur, mais il devient un servant. En fermant cet essai, l'un des plus puissants que l'on ait consacrés aux révolutions d'après guerre, on se demande ce qu'il faut admirer davantage, des découvertes ou des obéissances mussoliniennes et l'on apprécie sur pièces toute la différence qui sépare un homme de génie d'un aventurier.

(1) *Autour du fascisme italien*, réflexions et commentaires sur quelques problèmes de politique contemporaine, par F. Cambo (librairie Plon).

Au début de 1920, Mussolini avait échoué sur toute la ligne. Son *fascio*, fondé depuis un an, l'avait promené de déceptions en déceptions. Socialiste interventionniste, Mussolini, la victoire venue et après elle le dégoût, n'avait pas cru devoir renier son geste ni tourner le dos à son idéal. Cette persistance dans l'action est déjà un signe de force. Alors que la France s'abandonnait sur le Rhin, alors que l'Italie officielle, par désillusion amoureuse, maudissait sa gloire, Mussolini entreprenait de sauver cette gloire en revendiquant la beauté de ses origines. Ses groupements, socialistes et républicains avaient pour but la magnification de la guerre et l'exploitation des énormes richesses inaperçues qu'elle avait fait jaillir du sol national.

Ce programme composite n'avait rien « rendu ». A part une élite hétérogène, d'ailleurs entreprenante et désintéressée, le futur dictateur n'avait pu ni toucher la masse, ni enrayer le fléau. 1920, c'est l'année du défaitisme à outrance, du communisme vainqueur. Inutile de revenir là-dessus. Dans ses *Remarques sur l'action*, Bernard Grasset se demande si, à l'origine de toute grande entreprise, il n'y a pas une énorme naïveté. C'en était une de prétendre ressaisir l'Italie avec un outil dont les pinces ne concordaient pas : socialisme, patriotisme, républicanisme, anticommunisme, cela jouait terriblement à vide dans l'Italie monarchiste et révolutionnée de 1920. Cependant — et c'est là un nouveau trait de puissance — même méconnu, Mussolini luttait toujours. Presque seul, mais au nom d'un programme bien insaisissable, bien étroit, il luttait, ce qui s'appelle lutter, c'est-à-dire par les armes et en y laissant du sang, contre les communistes défaitistes.

De cette naïveté devait jaillir le salut, par l'intermédiaire d'une nouvelle méprise, mais celle-là non imputable à Mussolini. Ce qui paraît indiquer que, jusqu'à un certain point, l'action courageuse supplée à bien des marques. Quoi qu'il en soit, tout batailleur et résolu qu'il demeurât, Mussolini, renié, bafoué, patinant sur place, était profondément découragé. Au début de 1920, il me rappelle Péguy, le Péguy de 1903, détaché de tout et ne voyant encore rien à quoi se raccrocher : « A bas l'État, écrivait-il à la fin d'un article de son journal, dans toutes ses espèces et dans toutes ses incarnations. L'État d'hier, d'aujourd'hui, de demain. L'État bourgeois et l'État socialiste. A nous, les fidèles d'un individualisme mourant, il ne nous reste plus pour le triste présent et pour le sombre avenir que la religion, absurde peut-être, mais consolatrice de l'anarchie. »

Renan a dit quelque part que cela seul est fécond que l'on ne connaît qu'à demi. Il ne faudrait pas abuser de cette sorte de boutade. Dans le cas du fascisme, elle a pourtant l'air de se réaliser pleinement.

La méprise dont je parlais tout à l'heure doit en effet son origine à l'une de ces connaissances imparfaites vantées par Renan pour leur fertilité. Les hommes d'ordre, qui regardaient en vain autour d'eux quelque signal de réaction, n'apercevaient partout que démission et veulerie. Le gouvernement abdiquait de toutes parts. Les institutions traditionnelles, armée en tête, s'éclipsaient, se terraient, s'évanouissaient. Seuls les petits groupes fascistes subsistaient encore çà et là comme les seuls obstacles à opposer au communisme grandissant.

C'est à la faveur de cette méprise que s'opéra le ralliement de la bourgeoisie conservatrice au fascisme révolutionnaire. Dans ce ralliement, il y avait une erreur, car Mussolini, alors, n'était rien moins qu'un élément de tout repos dans le concept d'un État possible, mais il y avait aussi un lien résistant : le patriotisme : « La jeunesse bourgeoise et universitaire, dit M. Cambo, et les aventuriers sentimentaux qui avaient suivi d'Annunzio, entrèrent en masse dans les bataillons fascistes, mais ils n'apportèrent pas seulement, en y entrant, le concours de leur courage personnel ; ils y apportèrent aussi leur pensée et leurs sentiments. » Une modification profonde s'opéra dans le fascisme, à l'insu de son chef et de ses nouvelles recrues. « Enthousiasmé par la croissance fulminante et formidable de ses armées, Mussolini ne s'aperçoit pas en ce moment que le fascisme de 1919, que son fascisme à lui est mort, qu'un nouveau fascisme est né, qui ne le prendra pour chef que s'il adapte et mêle sa pensée à celle des nouvelles masses fascistes. »

Très vite le malentendu éclata. Mussolini, socialiste et républicain, songe naturellement à faire sa paix, à la première occasion, avec les socialistes. Mais ses troupes bourgeoises refusent de le suivre, le forcent à dénoncer le pacte et l'entraînent dans la série d'expéditions primitives d'où devait sortir la marche sur Rome, l'alliance avec les vraies forces profondes, la monarchie, la papauté.

Comme il est peu entêté, ce tyran ! Comme il comprendra ce que la situation exige de lui. En 1921, élu député avec quelques autres fascistes, il décide de s'abstenir à la « séance royale » dans laquelle le souverain lit le message. On est républicain ou on ne l'est pas. Cette attitude déplaît souverainement aux nouveaux fascistes qui ne se sont ralliés au fascisme que parce qu'il défend la patrie, l'armée, que parce qu'il incarne une affirmation nationale et nationaliste, que la maison de Savoie représente supérieurement.

Mussolini, en se sentant désavoué, se cabre. Le 24 mai 1921, il morigène ces nouvelles recrues qui ne savent pas ce que c'est que le fascisme et qui doivent l'apprendre. Pour lui, c'est « torpiller le fas-

cisme » que de le faire monarchiste et même dynastique. L'entêtement de la bourgeoisie italienne aura raison de cette répugnance. Y eut-il entre elle et lui une sorte de mise en demeure? Toujours est-il que, le 26 mai, Mussolini prépare habilement sa conversion : « Personne ne peut jurer, écrit-il, que la cause de l'Italie soit nécessairement liée au sort de la monarchie comme le prétendaient les nationalistes, *ni au sort de la République comme le veulent les républicains*. L'avenir est incertain et l'absolu n'existe pas. » Et le Duce revendiquait sa liberté de marcher à sa guise « sur le terrain mouvant et complexe de la vie et de l'histoire. » L'habile homme !

En juillet 1921, Mussolini s'est définitivement rallié au fascisme des ouvriers de la onzième heure. Appuyé sur les grandes forces traditionnelles de la nation, qu'il avait eu le mérite incomparable de réveiller, d'encadrer, il ne pouvait plus être que vainqueur. Il avait compris qu'on ne bouleverse pas les stratifications sociales d'un pays. Il avait eu le génie de mettre son amour-propre derrière le bon sens et l'amour du drapeau. Et maintenant, ce sont les vieux fascistes, les fascistes républicains, socialistes de 1919 qui protestent. A ces retardataires, Mussolini reproche leur étroitesse d'esprit, montre qu'il n'y a pas en Italie que des petits coins où l'on se pétrifie, mais aussi « un monde plus vaste, plus complexe et plus formidable », ce monde conservateur, ce monde de la production dont il vient de découvrir la force, la richesse, l'idéal, et qui s'est rangé sous ses ordres à condition que ces ordres lui fussent acceptables.

Voilà la grande révolution fasciste. Si Mussolini s'était entêté dans son programme initial, il n'aurait abouti à rien. Le fascisme n'est devenu durable et ne s'est assuré un avenir qu'à la condition d'opérer une volte-face auprès de laquelle celles du jacobin Bonaparte ne sont que des figures de menuet.

Installé à Rome, maître du pouvoir, que fait encore Mussolini? Certes il proclame bien haut la mort du grand Pan libérâtre et parlementaire, mais cela dit, sa première besogne est de former une sorte de ministère de concentration avec ses ennemis les populaires ! A ce sujet, les réflexions de M. Cambo se font plus insinuantes, plus pressantes. Pour lui, l'intérêt majeur du fascisme, ce qui lui donnera une signification mondiale, c'est de savoir si le système inauguré à Rome en 1923 résoudra le problème désespéré des relations de l'Exécutif et du Législatif. Que le parlementarisme, procédé retors pour mettre et maintenir par l'intrigue une minorité au pouvoir, ait fait faillite dans le plupart des pays du monde, c'est ce que M. Cambo s'empresse de reconnaître. La Carrer de Girona, à Barcelone, n'est pas un mauvais endroit pour considérer cette dégringolade. Mais faut-il absolu-

ment admettre que le salut politique de l'univers soit attaché à l'adaptation du Législatif et de l'Exécutif? Est-il absolument nécessaire de cloisonner de cette façon l'activité suprême d'une nation organisée?

Mussolini, en dépit de la légende, est un esprit fort accommodant. Il s'est comporté vis-à-vis des parlementaires avec sa douceur coutumière. N'a-t-il pas eu tort? L'avenir du fascisme consistera-t-il, comme le désire M. Cambo, à trouver un accommodement entre les assemblées électives et l'Exécutif, ou bien, comme d'autres le croient, à débarrasser la scène politique des simagrées parlementaires?

On peut considérer que la crise actuelle du fascisme consiste dans la résolution de ce dilemme. En supprimant le Parlement, le général Primo de Rivera a supprimé du même coup tous les embarras dont Mussolini n'arrive à se dépêtrer que très provisoirement. Sans doute, par un préjugé du même genre, le dictateur espagnol n'envisage cette suppression que comme provisoire. Reste à savoir si ce provisoire ne s'éternisera pas, pour le plus grand bien de l'Espagne, et si la fameuse solution espérée à Rome par M. Cambo ne s'effectuera pas à Madrid et sous une tout autre forme que celle qu'il envisage.

On ne sort pas en un jour d'un marais aussi visqueux sans tâtonnements ou sans repentirs. Que le régime des assemblées électives, parlementaires ou non, soit touché à mort, c'est ce qui ressort des révolutions russe, italienne, espagnole... Un gros commerçant espagnol me disait récemment que ses compatriotes appréciaient surtout, dans la dictature, une meilleure organisation de la fiscalité, une rentrée plus effective des impôts, le retour de la sécurité.

C'est ce que M. Cambo constate pour l'Italie : « La bourgeoisie, accablée par les plus durs impôts (*moins durs qu'en France*), est pourtant contente. Elle dit qu'elle paye beaucoup, mais elle le dit avec orgueil... Elle trouve qu'elle a fait une très bonne affaire. Dans la classe ouvrière, la majorité socialiste, devenue conservatrice, ne renonce pas à son idéal, mais s'accommode fort bien du présent. Elle n'y court plus aucune des aventures qui à chaque moment lui faisaient risquer son salaire, son pain de tous les jours, et mettaient souvent sa vie en danger. Dans l'ensemble un fort orgueil de race a transformé le peuple italien. Il ne renie plus la guerre, mais il l'exalte. »

Le fascisme, qui a renouvelé l'Italie, renouvellera-t-il le monde? C'est la question que se pose M. Cambo, sans y faire de réponse affirmative. Mais l'a-t-il posée correctement?

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

UN ESSAI SUR VOLTAIRE

Quand on sut que M. André Bellessort préparait un *Voltaire* pour la Société des Conférences, ce fut une grande inquiétude chez quelques critiques qui passent pour monter une garde farouche autour des pères et des docteurs du laïcisme. M. Bellessort était l'auteur d'une *Vie de saint François Xavier;* il n'en faut pas davantage pour être suspect à certains esprits.

Nos voltairiens avaient tort de s'alarmer. C'est que M. Bellessort a la vertu la plus rare pour un critique : il sait s'oublier, il sait se soumettre, avec une plasticité merveilleuse, à l'auteur qu'il étudie, non pas certes au point de ne plus le juger, mais de façon à le comprendre entièrement. Depuis qu'il écrit, les sujets les plus variés l'ont tenté. Mais je m'en tiens à ses derniers ouvrages : il y a trois ans Virgile, l'autre hiver Balzac, Voltaire aujourd'hui, imagine-t-on esprits plus dissemblables? Il a su passer de l'un à l'autre avec un tact exquis de la distinction des disciplines. Jamais il ne les oppose, jamais on ne le voit faire grief à celui-ci de manquer des qualités que les autres possèdent, mais que ses qualités propres excluent. « Les grands poètes, disait Jules Tellier, doivent être admirés séparément, et chacun d'une admiration souveraine. » Peut-être n'est-ce pas là le dernier mot de la critique : c'en est au moins le premier secret que de subir et d'accueillir docilement les plus diverses délices, sans autre dessein que d'en mesurer tout le prix.

Un réquisitoire, cet *Essai sur Voltaire?* Allons donc ! Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il soit un panégyrique, ce serait forcer ma pensée.

M. Bellessort a trop d'honnêteté pour dissimuler les torts de Voltaire, trop de bon sens et trop de goût pour entreprendre de les excuser. Il reconnaît que la dignité lui manque essentiellement, il voudrait arracher de sa vie les deux années passées chez Frédéric ; et la communion sacrilège et bouffonne de Ferney lui inspire des paroles singulièrement dures, et qui ne sont que justes. Il se veut impartial, et certainement il n'est pas homme de parti ; mais encore pousse-t-il la bienveillance fort loin. Ce n'est guère que dans le détail qu'il est sévère à Voltaire, quand il se trouve en présence d'une action par trop fâcheuse ; le moment venu de porter sur l'homme un jugement d'ensemble, persuadé, avec Macaulay, que les hommes extraordinaires ont droit à une indulgence également extraordinaire, il est près de négliger ces condamnations répétées ; l'admiration, décidément, l'emporte. Parfois son étude prend l'accent d'une apologie, on est tenté d'écrire d'une réhabilitation. Au fait, pourquoi ne pas lever le voile? M. Bellessort ne nomme nulle part Faguet, mais il le cite deux ou trois fois pour le contredire, et d'autres fois s'oppose à lui avec une précision qui écarte le doute : s'il y a dans cet *Essai* une idée directrice, c'est de relever Voltaire de ce que la sévérité de Faguet avait, peut-être, d'un peu sommaire et de trop simple.

Un mot dit tout : « Nous voudrions tenter, déclare M. Bellessort dans sa première leçon,... la psychologie de Voltaire. » Voilà son point de vue : cet essai est avant tout biographie et portrait ; de là les deux ou trois réserves que peut-être il appelle, ou, si l'on préfère, les discussions qu'il soulève.

Un merveilleux portrait, en vérité, nuancé, attentif, curieux, et, par-dessus tout, vivant. Voltaire a des dons si prestigieux qu'il n'est guère possible de l'approcher sans être séduit. M. Bellessort va jusqu'à éprouver pour son modèle le même sentiment que ces jeunes gens qui allaient lui rendre visite à Ferney pour pouvoir dire dans leur vieillesse qu'ils avaient vu Voltaire. « Quel homme amusant que ce Voltaire ! semble-t-il murmurer à chaque page. Que de travail, et que de naturel ! Dans ce corps débile, quelle furieuse étincelle de vie ! » Gardons de nous plaindre de cet émerveillement, Voltaire le mérite ; et sans lui, ce beau livre ne serait pas ce qu'il est. Pour bien connaître les hommes, pour les animer, la sympathie est nécessaire ; l'amour seul peut créer de la vie ; et c'est un piètre critique, ou un romancier manqué, que celui-là qui ne songe qu'à doter ses héros d'une ample collection de ridicules. Autant qu'à sa clairvoyance, c'est à son admiration que M. Bellessort doit de nous avoir restitué avec plus de vie et d'agrément que personne ne l'avait fait avant lui la prodigieuse, la magique activité de celui qui fut vraiment le roi

Voltaire. Point de portrait en pied : le modèle bouge trop pour être fixé dans une attitude immuable. Mais étudiant tour à tour ses œuvres et ce qu'il faut bien appeler ses campagnes, mêlant l'anecdote au récit, citant sa correspondance et celle des contemporains, M. Bellessort le suit dans toutes ses aventures, nous le montre sous tous ses costumes et tous ses rôles, j'allais dire dans toutes ses postures de grand comédien. Parfois quelques mots lui suffisent pour nous faire pénétrer loin dans le secret de cette âme infatigable : « L'excitation du théâtre lui est aussi nécessaire que celle du café. Partout où il s'installe, à Cirey, à Tournay, à Ferney, il lui faut une salle de spectacle. Privé du grand public de Paris, qui ne lui fut rendu qu'à sa mort, — ce fut sans doute le chagrin le plus dur de son exil, — il essaie de s'en consoler par un public d'invités. » Ou quel trait nous en dirait plus long sur cet homme qui, après avoir rempli son siècle du bruit de ce nom qu'il s'était donné, n'en demeurait pas moins aussi avide de gloire à quatre-vingts ans qu'à dix-huit? « A quatre-vingt-trois ans, aussi sûr d'un renom immortel qu'une créature humaine peut l'être, il traitera le sujet de poésie choisi par l'Académie et enverra son poème au concours sous le nom du marquis de Villette. Dans son ignorance de l'auteur, l'Académie le classa le cinquième. Le vieillard de Ferney n'eut pas la joie de se voir décerner le premier prix de poésie. Il avait pour une fois manqué sa composition. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller. » Voilà la manière de M. Bellessort : un art invisible, attentif et souriant tout ensemble, véritablement exquis. On ferme le livre en s'émerveillant qu'une critique si brillante soit en même temps si solide.

Il est un reproche dont M. Bellessort a eu particulièrement à cœur de disculper Voltaire. La vivacité de son art le fait souvent tenir pour un auteur frivole. M. Bellessort proteste. « D'abord, c'est un travailleur acharné. Sous des apparences de dissipation, avec une santé dont la débilité si persistante lui sera une force et une défense, il poursuit infatigablement son œuvre. Sa facilité ne l'aveugle pas. Il se corrige sans cesse. Il lit énormément. Il donnera l'impression d'être superficiel parce qu'il touche à tout, mais il ne touche à rien sans y laisser sa marque. Et il apporte à tout ce qu'il fait le même goût, le même souci de la netteté. Il a beau fredonner que la véritable sagesse

Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté,

il ne la fuit que dans le travail. Il a toutes les ambitions et de quoi les soutenir... Mais il est surtout un homme de lettres amoureux de la

gloire. La question religieuse l'obsède. Il ne faut pas voir en lui un simple libertin qui, d'un coup, a jeté ses croyances par-dessus bord et ne s'en préoccupe plus. Sa raison se cabre devant les dogmes ; et il veut en avoir le cœur net... Il est bien plus sérieux qu'il n'en a l'air ; il est terriblement sérieux. » Peut-on mieux dire, et ne voilà-t-il pas le vrai Voltaire, à quelques nuances près, que nous examinerons tout à l'heure? On aime que M. Bellessort ait tenu à lui ôter ce masque de bel esprit sous lequel nous sommes trop enclins à l'imaginer (un peu par sa faute, il est vrai), pour lui rendre ses habitudes de travail qui furent probablement sa plus constante vertu.

Je me demande seulement si M. Bellessort, qu'on ne saurait trop louer par ailleurs d'avoir rendu aux vers de Voltaire une justice qui leur est si souvent refusée, n'a pas été parfois entraîné par son admiration pour l'artiste à méconnaître quelques-unes des limites les plus certaines de son œuvre d'historien, de romancier, et, si l'on ose dire, de philosophe.

« Son inintelligence de la religion lui a fermé tout un domaine de l'âme », écrit M. Bellessort à propos de *la Pucelle*, mais en pensant surtout à l'*Histoire de Charles XII* et à l'*Essai sur les mœurs*, qui comptent un peu davantage ; et il n'est pas loin de voir là « l'unique faiblesse » de Voltaire historien ; « mais, ajoute-t-il, elle est grande ». C'est l'évidence. Mais son unique faiblesse, est-ce assez dire? En réalité, ce n'est pas un domaine de l'âme qui est fermé à Voltaire ; c'est tout le jeu complexe des sentiments et des passions, tous les secrets ressorts des actions humaines. Ce grand écrivain n'avait rien d'un analyste.

A la vérité, et c'est par là que Voltaire demeure grand, il y a des genres littéraires qui n'exigent pas cette connaissance exacte et profonde des hommes. Rien de plus inutile à un poète lyrique, je dirais presque rien de plus contraire au génie du lyrisme que le génie de l'analyse intérieure : dans toutes les littératures, on ne citerait guère que Shakespeare qui les ait possédés l'un et l'autre à leur plus haut degré. De même, un pamphlétaire, un conteur, un idéologue en ont à peine besoin. Mais l'histoire est-elle de ces genres privilégiés? On peut en douter. L'an passé, M. Jacques Bainville avouait qu'en écrivant son *Histoire de France*, il avait plus d'une fois regretté que Sainte-Beuve n'eût pas entrepris avant lui la même tâche. Que de lumières cet homme incomparable ne nous eût-il pas apportées ! A la place de Sainte-Beuve, mettez le nom de Voltaire : qui songerait encore à former le même vœu?

On ne comble pas une pareille lacune. Au moins Voltaire a-t-il su la masquer avec beaucoup d'habileté. Ce n'est pas rouerie, la

connaissance des hommes lui manque si complètement qu'il en ignore le prix et n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse lui manquer. Mais son instinct d'artiste est sûr, presque infaillible dans l'ordre de la prose ; il choisit sans une hésitation la conception de l'histoire qui mettra ses grands dons sous leur plus belle lumière. Histoire narrative, car il raconte mieux que personne, avec une entente singulièrement avisée des effets dramatiques. Au reste, un domaine excepté, où sa passion l'aveugle, il a le goût du vrai. « Le préjugé antireligieux mis à part, écrit M. Bellessort, je ne vois guère d'historien qui ait recherché la vérité plus avidement que lui, ni qui fût mieux disposé pour l'atteindre. » En effet, sa curiosité est extrême ; il ne se lasse pas de lire les mémoires, d'interroger les témoins de ce qu'il raconte, de recueillir des anecdotes ; et, en somme, s'il laisse passer bien des inexactitudes, il expose fidèlement la suite des événements. Mais là s'arrête sa perspicacité. Il ne faut pas lui demander de nous faire pénétrer dans le conseil des princes ni jusqu'aux causes des événements ; pas même de nous faire suivre le détail d'une négociation (pensez à Albert Sorel). Il va jusqu'à se défendre d'expliquer les grands hommes comme d'une entreprise où la conjecture a tant de part que la certitude s'en trouve exclue : « J'ai toujours pensé que c'est une espèce de charlatanisme de peindre autrement que par les faits les hommes publics avec lesquels on n'a pu avoir de liaison. » Il écrira tranquillement : « Sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. » Quel aveu de sa limite !

S'il est un genre où de telles dispositions interdisent de réussir, c'est assurément le roman ; et ceux de Voltaire n'ont pas une ride. Sans le lui reprocher, il faut bien avouer que le reste de son œuvre est bien plus communément objet d'étude ou de vénération lointaine que de plaisir ; sa merveilleuse correspondance elle-même est à peine lue, ce me semble. Mais *Candide*, *l'Ingénu*, *la Princesse de Babylone* sont restés aussi vivants, aussi jeunes qu'au premier jour, quand il priait ses amis d'en dire du mal pour qu'on les lût, ou qu'il les donnait en étrennes à son libraire. Et cela sans que Voltaire ait eu ce don de connaître les âmes, sans lequel il n'est pas de véritable romancier. Quelle contradiction ! ou du moins, quelle équivoque !

On voudrait tout citer de l'étude que M. Bellessort a faite de ces fantaisies immortelles. Ce n'est pas seulement l'un des chapitres les plus divertissants de son livre ; j'y vois presque partout la perfection du goût unie à une vivacité d'expression et à un bonheur d'images vraiment dignes du modèle. Là plus qu'ailleurs, il s'est amusé à être professeur, selon le vœu de Sainte-Beuve, à montrer avec précision le pourquoi et le comment de la réussite ; mais sans pédantisme, sans

jamais avoir l'air d'enseigner. Feuilletez-le distraitement, vous croirez qu'il se borne à résumer son auteur ; mais son analyse abonde en remarques pénétrantes sur l'art de Voltaire et sur ses secrets les plus délicats ; on dirait d'un causeur qui prodigue en souriant des trésors.

Je ne lui ferai qu'une critique : lui qui, l'an passé, nous donnait sur Balzac un maître livre, on aurait aimé qu'il indiquât avec plus de force ce qui sépare Voltaire des romanciers authentiques. Peut-être ne s'agit-il que de s'entendre sur le terme de roman ; mais c'est un point capital.

Au sens où nous prenons aujourd'hui ce mot, et que d'ailleurs, à l'exception de deux ou trois écrivains, le dix-huitième siècle ignorait, personne de moins romancier que Voltaire ; personne qui soit plus que lui incapable de cette création puissante et nuancée, complète, d'un personnage vivant où nous voyons le propre du roman. Aucune de ses fictions n'y atteint, non pas même *Candide* ou *l'Ingénu*, encore moins *Zadig* ou *la Princesse de Babylone*. Ses personnages ne sont que des marionnettes bien disantes, jolis prétextes à réflexions philosophiques ou morales. Ou encore, regardez comment sont organisés tous ces récits délicieux : le principe d'unité y est toujours tiré de l'ordre rationnel et abstrait ; jamais de cette réalité complexe qu'est une personne humaine. Le développement même y est nettement idéologique en son fond, mais voilé d'une fantaisie exquise ; l'agencement des épisodes peut y varier de la simplicité naïve, enfantine, de *Zadig* à l'art supérieur de *Candide*, le principe reste le même : Voltaire procède par tiroirs comme un orateur accumule des exemples pour prouver une thèse. Rien de plus opposé aux démarches de la vie, ou de l'écrivain qui se propose de les reproduire. Veut-on un texte plus précis? La visite au sénateur Pococurante est charmante, et le trait même qu'elle illustre, cette incapacité où nous sommes parfois de prendre plaisir à ce que nous possédons, humain ; quel romancier véritable l'eût jamais mis en œuvre par la simple énumération du contenu d'une bibliothèque?

On entend de reste que ce n'est pas là une critique que j'énonce ; je ne tâche qu'à définir ces chefs-d'œuvre. Voltaire est si loin de prétendre à la vraisemblance morale qu'il serait sot de lui reprocher de n'y point atteindre. Ce qu'il nous donne est d'un autre ordre, et assez précieux pour nous interdire de faire la petite bouche. Imité cent fois, les écrivains les plus habiles n'ont pas réussi à l'égaler. Même les grâces exquises de France paraissent apprêtées auprès de son agilité merveilleuse.

Mais convient-il de reconnaître, dans ses créations, de la vie, « menue et grêle » sans doute (M. Bellessort en convient), mais de la vie ; de

le louer de savoir « dessiner d'un trait un caractère »? « Il a fait de la vie, écrit M. Bellessort, avec ce qui donne la mort à tant d'œuvres romanesques : la discussion philosophique. » Et il ajoute « « Savez-vous pourquoi? Il y a deux moyens d'arriver à la création vivante : l'un consiste à observer patiemment et longuement les hommes ; l'autre, à tirer de nous-mêmes, dans un jour de bonheur, les différents êtres qui s'agitent en nous. Voltaire a mis dans son roman les trois ou quatre Voltaire dont ses ouvrages, sa correspondance et les vicissitudes de sa fortune nous montrent tour à tour la figure. »

Est-ce tout à fait cela? En réalité, ces deux moyens, il n'est pas de romancier qui ne les ait employés concurremment, au moins pour ses premiers rôles. L'observation extérieure, à elle seule, ne produit que des œuvres mortes, parce que la vie n'est qu'en nous et ne peut venir que de nous ; c'est l'introspection, c'est l'imagination qui animent et qui créent. Le plus objectif des romanciers, Balzac, n'échappe pas à la loi : tous ses héros se ressemblent comme les fils d'un même père ; il y avait en lui, à quelque degré, un Grandet, un Rastignac, un Philippe Bridau, et, si l'on tient à une épigramme facile, un Gaudissart ; ou, tout au moins, Grandet, Rastignac et Bridau mettent au service de leurs entreprises la même ardeur excessive, le même génie que Balzac employait à poursuivre les siennes. Que Voltaire reste loin de cette incarnation des différents instincts qu'il nourrissait ! Ce qui vit dans l'incomparable petit livre, ce n'est pas Candide, Pangloss ou Martin ; c'est Voltaire, c'est le conteur, c'est l'artiste que les idées émeuvent et qui sait les traduire en belles et plaisantes images. Voilà son jeu à lui, où il n'a pas d'égal ; et peut-être qu'une des raisons de sa supériorité est de l'avoir joué plus franchement qu'aucun autre écrivain, en écartant décidément, par la bizarrerie de ses inventions, toute confrontation avec la réalité. Regardez-y de près : il n'est pas vrai qu'il ait créé de la vie ; mais il conte avec vie, ce qui est bien différent. Rien d'étonnant que la discussion philosophique n'ait pas glacé ses romans, comme elle fait presque toujours : à parler en toute rigueur, ses « romans » ne sont pas des œuvres romanesques.

Ainsi tout nous ramène à la philosophie de Voltaire. Et c'est ici, je crois, qu'il devient tout à fait impossible de suivre M. Bellessort.

« Que de fois, écrit-il, ne l'a-t-on pas traité d'esprit superficiel ! L'histoire de la philosophie consent à peine à mentionner son nom. Un critique (c'est Faguet que désigne cet anonymat dédaigneux) a défini allégrement son œuvre « un chaos d'idées claires ». Pour moi, je trouverai Voltaire superficiel quand on nous aura prouvé que ses griefs contre les métaphysiciens sont injustifiés, quand nos méta-

physiques nous auront dit ce qu'est l'âme, son origine et sa destinée, quand elles auront résolu le problème de la liberté humaine. Jusqu'à ce moment si attendu, Voltaire est un de ceux qui ont excellé à dissoudre dans la clarté d'un verbe acide et précis les formules dont elles enchantaient ou obscurcissaient notre entendement. »

Protestation éloquente ! mais on concevra que ceux qui croient à la métaphysique n'y puissent souscrire. Écartons le prestige de l'art, le génie d'écrivain de Voltaire n'est pas en cause : il s'agit de sa pensée.

J'y consens : en un sens Voltaire n'est pas superficiel : toutes ses idées lui tiennent à cœur, au moment qu'il les couche sur le papier, profondément. Il n'est pas de ceux, dont Renan est le type, qui jouent avec les idées comme avec des femmes, pour le plaisir qu'ils en retirent. Tant d'âcreté ne trompe pas : Voltaire est sérieux ; s'il raille ou paraît plaisanter, c'est passion encore. Toute sa vie, dit fort bien M. Bellessort, cet élève des Jésuites a été « hanté par le problème religieux » ; et il sait que son être de chair et de sang est l'enjeu du débat. Combien son art a profité de cette passion et de cette amertume, il n'est que de le lire pour le concevoir.

Et après, je le demande? La question n'est pas là : elle réside uniquement dans la valeur de cette pensée, considérée en elle-même, dans ses déductions correctes ou vicieuses. On comprend que M. Bellessort, historien avant tout, et moins soucieux de dresser la somme des idées de Voltaire que d'écrire sa biographie, ait pu rejeter au second plan les contradictions de son auteur ; mais celui-là qui tente de faire la synthèse de cette pensée? La tâche est impossible, il faut bien convenir que Voltaire s'est infiniment contredit. Sa haine du christianisme est constante sans doute et il a des goûts décidés de conservateur ; mais d'idée maîtresse, de corps de doctrine, point ; il varie au gré de son humeur ou des occasions de la polémique. Dès lors la formule de Faguet cesse de paraître impertinente pour n'être plus que spirituelle ; l'esprit serait-il donc un si grand péché quand on écrit de Voltaire? Formule si juste que M. Bellessort, avec toute sa sympathie, n'arrive pas à des conclusions très différentes. Il peut bien se refuser à les qualifier aussi vivement : simple nuance de politesse.

Et comme l'on comprend que l'histoire de la philosophie mentionne à peine le nom de Voltaire ! La philosophie suppose une technique ; l'expérience a montré que, hors de cette discipline, personne n'a pu faire œuvre philosophique viable. Voltaire y répugne de toutes les forces de son génie de vulgarisateur et de polémiste qui veut être lu « par les oisifs de la cour et par les dames ». Et ce n'est pas la technique seule qui lui manque ; c'est bien plus encore le fondement

rationnel de la technique, la vertu intellectuelle du métaphysicien. Il revient cent fois sur les mêmes débats ; et il n'approfondit rien. Qu'on ne dise pas qu'« il ne touche à rien sans y laisser sa marque ». Cela n'est vrai que de l'artiste ; au style près (en prenant ce mot dans son acception la plus étendue), on chercherait en vain dans son œuvre un problème qu'il ait posé de façon nouvelle, un argument auquel il ait ajouté de la force. Il a beau être le plus actif des hommes, il fait penser à ces paresseux qui masquent d'une occupation perpétuelle leur effroi des difficultés véritables : on dirait qu'il se plaît à jeter sur son incertitude le voile de sa merveilleuse fantaisie, revenant toujours aux problèmes qui l'obsédaient, sans oser jamais les considérer en face, dans leur nudité abstraite et pure.

Cela le diminue sans doute, et assez sensiblement. « Et pourquoi le diminuerait-on? demande M. Bellessort. Il est très grand. » Mais pourquoi, au contraire, s'il est très grand, comme je le pense en effet (mais dans son ordre, qui n'est pas celui de la pensée pure), pourquoi voilerait-on ce qu'il eut de médiocre dans l'esprit ou dans le cœur? C'est la marque de la véritable grandeur que de résister à l'examen le plus libre. L'œuvre de Voltaire garde assez de séductions authentiques pour que les faiblesses de pensée qu'on est bien obligé d'y relever ne méritent pas d'en dissiper le charme.

On ne se réjouit pas moins qu'un hommage lui ait été rendu avec tant d'intelligente sympathie. Ce que son œuvre put avoir en son temps de funeste n'a plus guère de venin ; et son art pourrait bien nous être aujourd'hui d'un enseignement particulièrement opportun. Depuis Chateaubriand, nous avons tendance à exiger trop continûment de la prose des effets où elle ne peut atteindre que brièvement et rarement. Effort souvent magnifique. Qui renoncerait de gaieté de cœur à ces conquêtes légitimes et heureuses du style poétique ou tendu? Mais il y aurait péril, et péril plus grave, à négliger cet art d'exprimer sa pensée avec précision et mouvement qui est sans doute la fonction la plus naturelle de la prose. C'est ici que Voltaire est un maître : il sait élever la prose vulgaire à la perfection du grand art. Il est le plus aisé, le plus libre des écrivains et il n'est jamais plat ; le plus naturel, et jamais il n'est commun. Il faut faire profession d'écrire pour estimer à son prix une facilité si heureuse ; c'est un de ces prodiges comme il n'en paraît qu'un ou deux par siècle, et non davantage.

Je ne pense pas pouvoir faire de plus bel éloge de M. Bellessort qu'en disant qu'il a passé dans son livre quelque chose des meilleures qualités de son modèle.

HENRI RAMBAUD.

LES BEAUX-ARTS

MUSIQUE DE THÉATRE

COMME l'an dernier, la saison des Jeux olympiques, la saison des Arts décoratifs a déchaîné des torrents de musique, et ce que cette abondance a de plus frappant, c'est qu'elle ne s'exerce qu'à peine au détriment de la qualité. Presque toutes les œuvres — courtes pour la plupart — qui sollicitent nos suffrages ont su les emporter par leur propre vertu.

Il faut tirer hors de pair l'exécution, par la Petite Scène, du *Retour d'Ulysse dans sa patrie*, opéra de Monteverdi harmonisé et orchestré par M. Vincent d'Indy. A vrai dire, ce que l'on nous a présenté n'est pas exactement l'œuvre de Monteverdi telle qu'elle fut exécutée à Venise pour le carnaval de 1641. Xavier de Courville, excellent traducteur et adaptateur avisé, a supprimé, non sans raison, toutes les scènes qui pouvaient paraître trop longues ou qui, comme les dialogues de Divinités et d'Allégories que le dix-septième siècle ne se lassait pas d'entendre, ne seraient plus pour nous que la source d'un emphatique ennui.

Tout le prologue allégorique, chanté par le Temps, l'Amour, la Fortune et la Faiblesse humaine, a disparu. L'œuvre débute, plus humainement à notre gré, par le lamento de Pénélope attendant son époux. Pendant ce temps, Ulysse, déposé sur le rivage par les Phéaciens, retrouve Eumée. Au second acte, il se fait reconnaître de Télémaque et massacre les prétendants. Au troisième, il persuade Pénélope qu'il est bien l'époux qu'elle pleurait.

Sous la forme où nous apparaissent aujourd'hui ces trois actes, le second est, de bout en bout, admirable, et pour toutes les beautés dont il est rempli, on passe sur les quelques faiblesses des deux autres. Tout, en ce second acte en quatre tableaux, est de premier ordre : Eumée chantant les joies de la nature ; les railleries du parasite Iros ; le retour de Télémaque sur son petit vaisseau ; la scène (d'une délicatesse géniale) où Ulysse se fait reconnaître de son fils ; enfin le tableau des prétendants, scène variée, tragique, puissante et complète. Toute la diversité de l'inspiration et des moyens de Monteverdi est ici réunie : l'invention mélodique inépuisable, l'habileté d'un récitatif qui — secret aujourd'hui bien perdu — n'alourdit jamais la parole, l'heureuse alternance du style soutenu, du madrigal et de la *canzonetta*, l'équilibre maintenu entre l'accent poétique et la touche réaliste.

Cette reconstitution, déjà tentée en Belgique il y a quelques mois par M. Charles van den Borren, a trouvé en France les soins les plus pieux qu'on lui pût souhaiter. C'est le plus grand effort qu'ait encore fourni la Petite Scène. C'est aussi le mieux réussi.

L'effort de Mme Bériza, qui s'applique à des œuvres modernes, n'est pas moins digne d'éloges. Mme Bériza, qui a la chance et les moyens d'organiser aux Mathurins, au Trianon-Lyrique et au Théâtre de l'Exposition des Arts décoratifs un cycle de spectacles musicaux, pourrait se contenter de choisir des œuvres éprouvées où elle brillât au premier rang. Mais la gloire de la cantatrice lui paraît de moindre prix que celle de servir l'art vivant.

L'école française a été, jusqu'ici, représentée au cours de ce cycle par Paul Le Flem, Charles Kœchlin, Georges Migot et Gabriel Dupont.

Les musiciens apprécient de longue date (il fut publié en 1908) — mais le grand public ne le connaît pas assez — le délicat petit acte de Paul Le Flem *Aucassin et Nicolette*.

Le musicien s'est inspiré du fabliau du XIIe siècle, touchante histoire de deux enfants qui s'aiment et, après mille traverses, unissent leurs mains de poupées. La musique suit fidèlement tous les contours du naïf récit avec quelques touches archaïques fort heureuses en une orchestration transparente et légère où le souvenir de Debussy n'est qu'un attrait de plus. L'ensemble a la grâce ingénue d'une enluminure.

Avec *Jacob chez Laban*, Charles Kœchlin enrichit le théâtre d'inspiration religieuse. Savant et sensible, ce polytechnicien que la musique captiva met au service d'une inspiration élevée un métier d'expert. Lui seul, je crois, depuis la mort, si déplorable et si déplorée, d'André Caplet, serait capable, avec Honegger, de donner un décisif

coup de barre moderne à l'esquif de la musique religieuse. Mais il lui faudrait choisir un genre moins artificiel que la pastorale biblique. Le genre admis, il reste que *Jacob chez Laban* est une réussite autrement intéressante que la *Rébecca* de Franck. L'introduction pastorale, où chacun des « bois » prend à son tour une valeur plus expressive que pittoresque, sonne de façon remarquable ; l'écho lointain, mais martelé, de chœurs asiatiques, rompt avec bonheur les envolées lyriques successives (le duo est habilement évité) de Jacob et de Rachel. Il y a, dans ces quinze minutes de musique, plus d'Orient, et d'Orient véritable, que dans les quatre heures que nous infligea récemment l'Opéra avec un immense drame lyrique, *Esther*, d'un asiatisme prétendu.

Avec Gabriel Dupont, voici reparaître la saine tradition de l'opéra-comique, alerte d'orchestre, variée de ton, populaire de tour et franche de gaieté : *La Farce du cuvier*, que l'on s'étonne de ne point voir inscrite, depuis douze ans qu'elle existe, au répertoire de la rue Favart. Malgré son âge, cette œuvre, où nos vieilles chansons se nouent en fraîches guirlandes, a moins de rides que bien des œuvres gaies plus récentes.

Cette œuvre typique de la verve française fait vivement contraste avec les œuvres étrangères qui figurent au même cycle. La Russie est représentée par Stravinski, l'Angleterre par lord Berners, l'Espagne par Manuel de Falla, l'Italie par Malipiero.

L'Histoire du soldat de Stravinski sur un texte de C.-F. Ramuz est l'histoire d'un soldat qui vendit au diable son âme et son violon. C'est une œuvre musicalement considérable. Considérable par les attaques et les hurlements qu'elle ne cesse de provoquer ; considérable par tous les problèmes qu'elle pose et qu'elle résout : problèmes de la technique, problèmes de l'esthétique dont la double clé ouvre l'ultime barrière : celle du pathétique. *L'Histoire du soldat*, qui, dans les classifications des musicologues, inaugure chez Stravinski le style « objectif », montre comment la matière musicale, par cela seul qu'elle se construit et prend corps, engendre une émotion spécifique. Elle ne peut, elle ne doit exciter que moquerie chez les auditeurs — et ils sont légion — qui n'entendent la musique qu'à travers la psychologie, la peinture des sentiments ou les souvenirs poétiques. Elle n'a de signification et de résonance intérieure que pour qui sait jouir des éléments de la musique à l'état pur, résonance d'autant plus vive que ces éléments approchent de plus près cette pureté originelle. Dans *l'Histoire du soldat*, ce libre jeu s'exerce au premier chef sur le rythme : il y atteint à l'autonomie presque complète. C'est ce qui rend si étonnante la conclusion de la « Marche triomphale du Diable »

où ne résonnent plus que les tambours. Le pathétique naît de ce dépouillement. Le drame musical est d'autant plus saisissant qu'il n'est et ne veut être, égoïstement, qu'un tour de force instrumental et ce qu'il a peut-être encore de plus remarquable, c'est qu'il résiste, victorieux, au texte oppresseur.

C'est exactement le contraire qui se produit pour le petit opéra de lord Berners, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, composé sur le texte bien connu de Mérimée. Le carrosse reste embourbé : erreur d'un homme d'esprit. Le désaccord est trop flagrant entre le dialogue et la musique. Autant le premier est surveillé et tendu, autant la seconde déverse sans contrôle des flots où s'en vont à la dérive des épaves de Wagner et de Stravinski.

Quelle joie dispense alors *l'Amour sorcier*, de Manuel de Falla. Ce rapide ballet, où La Argentina a révélé toute sa richesse dansante, a le rythme et l'allure des chants populaires espagnols, mais, bien loin de puiser dans les refrains consacrés, c'est en lui-même que Falla trouve ses thèmes : ainsi firent les plus grands, Weber ou Moussorgski. A entendre la Ronde des Filles de Noce, dans le *Freischütz*, à entendre la scène de l'auberge dans *Boris Godounov*, on est tenté de croire que les chants proviennent du folk-lore. Point du tout : ils ont été inventés par le musicien avec un tel bonheur, non point de pastiche, mais de résurrection populaire, que le plaisir de l'oreille se double d'une volupté d'intelligence. Et quelle adresse à faire alterner, avec une feinte insouciance qui dissimule une prudence extrême, une mélancolie qui ignorera toujours la fadeur, une vivacité où jamais rien ne sera vulgaire. Une fierté, nette et sèche ardente et contenue, pousse le rythme sur la route d'une pensée aussi sûre d'elle-même que l'artiste est sûr de son goût. Comment résister à la joie immédiate, totale, issue de cette grâce et de cette vigueur?

On résistera bien plus aisément aux *Sept Chansons* de Malipiero, où le goût est loin de la même assurance. Et pourtant cette œuvre ne méritait pas l'indigne traitement qu'elle subit en 1920 à l'Opéra, qui dut la retirer de l'affiche après la seconde représentation. Sept tableaux très brefs, sans intrigue suivie et sans récitatifs intermédiaires, se succèdent avec rapidité : *le Vagabond, les Vêpres, le Retour, l'Ivrogne, la Sérénade, le Sonneur, le Matin des Cendres.* Chacun d'eux est un « fait pathétique », résolument vériste, qui correspond parfaitement à l'esthétique du jeune compositeur italien. Celui-ci, connaissant à merveille les textes de la Renaissance italienne, a vêtu de musique des sonnets, des chansons, des madrigaux, des ballades de Laurent le Magnifique, du Politien, de Jacopone da Todi, puis imaginé pour chaque texte une brève action scénique. La

version instrumentale actuelle, réduite par la nécessité à l'échelle d'une aussi petite scène que celle des Mathurins, conserve presque autant de puissance qu'à l'Opéra.

C'est sur la même voie vériste, mais d'un vérisme français sérieusement contrôlé par le goût, que paraît s'engager un jeune musicien français, Maurice Fouret, dont le Trianon-Lyrique a repris récemment *la Belle de Haguenau* et dont le Théâtre des Arts décoratifs, pour la soirée d'inauguration, a créé *l'Aventurier*. L'une et l'autre pièce sont de Jean Variot, qui ne pouvait souhaiter plus fidèle traducteur pour ses textes si savoureux. On comprend sans peine qu'un compositeur qui a de l'esprit ait eu plaisir à les mettre en musique. Déjà *la Belle de Haguenau* révélait un musicien de théâtre. Maurice Fouret a un sens certain du comique, d'un comique bonhomme qui se garde de la caricature. Il a la probité, pour l'exprimer, de ne recourir qu'à la seule vertu de l'accent musical. Que ces accents ne soient pas toujours différenciés autant que l'eût pu souhaiter chacun des personnages, qu'importe, après tout, si l'œuvre est vivante et de bon ton, si elle a relief et couleur? On retrouve dans *l'Aventurier* cette aisance à phonographier, avec une exactitude rare, toutes les intonations du dramaturge. C'est la forme même de la phrase qui fait jaillir la musique et lui donne sa valeur en lui imposant sa limite. La même simplicité de moyens, dans la mélodie, le rythme et jusque dans l'agencement tonal qui gardait du burlesque outré *la Belle de Haguenau*, garde *l'Aventurier* d'un lyrisme excessif ou d'un raffinement qui messiérait à des teintes si franches. Et surtout, la technique vocale est d'une exceptionnelle sûreté. Le sens vocal est un sens qui se perd de nos jours au théâtre. Combien en pourrait-on citer, parmi les musiciens du meilleur renom, qui n'aient point à se reprocher quelque hérésie touchant les tessitures? Maurice Fouret en use sur ce point avec une prudente habileté qui trouve sa récompense, et l'Exposition des Arts décoratifs n'eût-elle servi qu'à mettre en lumière ce jeune musicien de théâtre qu'elle aurait au moins servi à quelque chose.

*
* *

C'est une victoire éclatante pour la jeune musique, que celle du nouveau ballet de Georges Auric, *les Matelots*. Nous constations ici même, l'an dernier, à l'occasion des *Fâcheux* du même compositeur, que Georges Auric musicien avait donné raison à Georges Auric théoricien. Il tient splendidement les promesses de l'an passé. La personnalité s'est mûrie, le métier s'est affermi : et les deux exquises musiques de scène qu'Auric fit entendre cet hiver pour *Malbou-*

rough s'en va-t-en guerre et *le Mariage de M. Le Trouhadec* furent des jalons solidement plantés sur cette belle route droite que suit, en chantant dru et clair, l'auteur de l'*Alphabet*. Une critique isolée, et pleine de hargne, lui a reproché ce chant où elle ne veut voir que facéties de trombone et de piston, caricature et goguenardise. C'est faire revivre ingénument ce système déplorable de critique qui accablait Debussy sous les malédictions lancées à la trompette bouchée et à la gamme par tons, et dont cette même critique s'accommodait si mal lorsqu'elle défendait, avec la même énergie que nous apportons aujourd'hui à l'aide de la jeune musique, le créateur de *Pelléas*. A écouter de bonne foi *les Matelots*, on peut se convaincre que la jeune école n'a encore rien produit d'aussi complet et d'aussi vivant, au point qu'un musicien-critique a pu qualifier cette œuvre d' « insolemment française », voulant dire par là qu'elle résiste, avec une puissance presque inattendue chez un aussi jeune musicien, à toutes les sollicitations de Stravinski ou de Schœnberg, Charybde et Scylla pour la plupart des jeunes.

C'est l'esprit même de Chabrier que l'on s'est généralement accordé à retrouver dans la partition nouvelle, mais un Chabrier moins débridé, moins débondé; ce qu'Auric perd en facilité immédiate et comme élémentaire, il le gagne dans le domaine du goût et de la tenue. Plus on y songe, et plus on s'émerveille de voir comment en un sujet crapuleux et de basse littérature, et tout en restant populaire de ton, il a su éviter en chaque instant l'écueil du vulgaire. En cinq tableaux brefs, la musique avec sa verdeur gauloise, la fermeté de son contour et la virilité de sa poésie va d'un train si soutenu que de longtemps nous n'avions eu pareille impression de plénitude et de sécurité. Cette réussite n'a pas été sans porter ombrage à un jeune compositeur russe fort bien doué, Wladimir Doukelsky, dont le petit ballet *Zéphire et Flore* a été créé par la troupe de Serge de Diaghilev en même temps que *les Matelots*. Il a, bien malgré lui, servi d'enjeu dans la bataille : alors que les ennemis d'Auric le prônaient au delà de toute limite, les amis du jeune chef de la jeune école rabaissaient à l'envi *Zéphire et Flore* pour mieux mettre en valeur *les Matelots*. Il faut bien dire aussi que, par ces temps de stratégie musicale, l'impresario des ballets russes a commis une lourde erreur de tactique. Il annonça dans ses communiqués la venue d'un messie. *Zéphire et Flore* devait marquer, disait-il, une date dans l'histoire de la musique moderne. Il y a quatre ou cinq ans, dans le trouble combat des esthétiques, cet appel de trompettes eût trouvé de l'écho. Aujourd'hui nous sommes plus méfiants.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BEDOUCE

Il est banal de dire qu'ils étaient trois dans le Parti (ainsi parlent les socialistes) qui voulaient chausser les bottes de Jaurès M. Renaudel avait pris pour lui l'éloquence — ou le croyait, — M. Léon Blum, l'héritage de la pensée et de la tactique : il était le pape internationaliste et le timonier du parti. M. Bedouce, modestement, était seul Jaurès II. On est comme cela à Toulouse, et Jaurès, qui était de Castres, n'était, à tout prendre, qu'un banlieusard.

Cette prétention n'était pas si absurde qu'il paraissait au premier abord. Bedouce avait sur ses concurrents à la succession morale de Jaurès un incontestable avantage : il avait le même accent. Evidemment, il ne sortait pas de l'Ecole normale et n'était point d'une famille d'amiraux. Il avait été simplement marchand de violettes, ce qui est une profession parfumée, gentille et modeste par définition, et c'est tout à son honneur. Mais il est né sous le même soleil, il a les yeux emplis des mêmes paysages, il est bercé par la même littérature, il est enivré des mêmes mots, il a l'habitude des mêmes foules. Ce n'est pas Léon Blum, avec son froid binocle et Renaudel avec sa clameur cuivrée qui forment sérieusement la concurrence. Marx ni Homais n'ont droit de cité sur les bords de la Garonne.

Bedouce, qui plaisait et vivait dans le sillage du maître, était devenu maire de Toulouse. On me dira que tout le monde a été plus ou moins maire de Toulouse. Mais enfin, là-bas, il en est de cela comme de beaucoup d'autres choses : il faut l'avoir été. Pareillement, il fut député, ce

qui est un peu plus difficile, parce qu'il n'y a point place pour tout le monde et que chacun ne peut l'être qu'à son tour. Bedouce avait été favorisé des dieux, qui sans doute goûtaient le charme parfumé de sa boutique et la gentille saveur de son parler. En 1896, lors de son entrée au conseil municipal, il avait juste vingt-sept ans. Lorsqu'il y rentra, comme maire, il en avait trente-cinq, et, nommé député à trente-sept, il abandonna le municipe, parce qu'il faut bien faire quelque chose pour les amis et qu'un seul ne peut pas être tout.

Au reste, Bedouce commençait à se gâter. Paris et l'ambition l'avaient mordu. Le commerce des violettes ne lui disait plus rien qui vaille. Il marchait dans l'ombre de Jaurès et s'avisait d'exposer la doctrine du parti en matière d'économie et de transports, voire de finances. Seulement, cette éloquence prophétique allait se heurter à un double obstacle. D'abord, quoi qu'il en puisse penser, ce fut un malheur pour Bedouce que la mort de Jaurès. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. Ensuite, voici que naissait, dans le propre département de la Haute-Garonne, un concurrent redoutable, un autre prophète. Vincent Auriol, lui, n'imitait pas Jaurès. Il avait son genre à lui. Aussi chimérique et futile, aussi emmuré dans le domaine des théories, aussi voué à la prédication idéaliste sans contact avec les réalités, il était cependant d'une époque moins romantique. Il citait des chiffres, promettait des solutions, épatait. Bref, il était plus dans le mouvement, ayant rajeuni la manière, celle de la séance publique et celle des couloirs. Pour comble de malheur, Bedouce venait, en 1919, d'être exclu du Parlement, laissant le champ libre à Auriol qui devint, sans concurrent, le grand financier de l'opposition. Par ailleurs, cette cure de repos fit du bien à Bedouce. D'abord, il prit contact avec la vie. Il entra dans les affaires, après en avoir tant parlé. Toute peine mérite salaire. Oiseau sur la branche jusque-là, il devint une manière de bourgeois renté, ce qui est la méthode des socialistes d'à présent. Le prolétaire à la française, qui allait par les grands chemins du rêve semer l'évangile de l'amour et de la solidarité, en disant leur fait aux bourgeois, n'existe plus. Ni chez les élus, ni chez les électeurs. Et c'est même cette transformation inconsciente, soit dit entre parenthèses, qui a préparé et rendu possible le Cartel. Bedouce assura donc son existence matérielle et commença de songer au « programme minimum ». Ce ne fut pas le seul avantage de sa cure. Comme il parlait souvent, et longuement, il commençait à faire un peu l'effet d'un petit raseur. Un petit raseur gentil et sympathique, mais enfin qui croyait que le Jaurès doit se servir à l'aune et au poids. Il apprit à remiser quelquefois le discours passe-partout et à l'abréger. Aussi, quand il revint à la Chambre, il sut se faire une petite place à côté d'Auriol (Vincent)

devenu grand argentier du Cartel et futur ministre des Finances, — sauf le Sénat. Bedouce se contenta des Travaux publics, ce qui n'était pas mal, et il chanta congrûment les droits de l'Etat sur son domaine inaliénable et imprescriptible, l'union de la navigation et du rail, l'harmonie de la production et de l'effort, tout ceci, sans exagération et sans abus.

En même temps, il devenait un des lieutenants du Cartel. Les gens de Toulouse avaient pris goût aux honneurs. Tous ces gaillards élus en 1906 et 1910 par la droite contre les radicaux (pour Bedouce, c'est probable, pour Auriol, c'est certain, pour Ellen Prévost, c'est avoué) et qui n'ont d'ailleurs pas fait de cartel dans leur département, n'ayant pas besoin d'opposant et pouvant voler de leurs propres ailes, sont devenus à la Chambre les plus infatigables apôtres du Cartel. C'est qu'ils prêchaient pour leur saint. Si Auriol avait été ministre des Finances, Bedouce l'eût été des travaux publics. Au demeurant, il vaut Laval, tenons-le pour certain. Mais Laval est un malin qui a su se désolidariser à temps. Bedouce, lui, n'a pas pu. Il est encadré. Il est partie d'un tout, et même pas primus inter pares. *Et puis, on ne se désolidarise pas de Toulouse, et puis encore, Bedouce n'est pas complètement affranchi : il a certains scrupules et certaines traditions. On comprend qu'un Laval, qui est Auvergnat, soit durement terre à terre, mais un homme de Toulouse n'est jamais affranchi complètement. Il a toujours un dieu : le Verbe.*

Aussi Bedouce a beau être malin, et il l'est. Dans cette affaire de la rupture du Cartel, il a conduit avec finesse et roublardise l'opération, liquidée au mieux des intérêts socialistes. « Nous ne pouvons, a-t-il dit, faire le sacrifice de la position que nous avons prise. » Ainsi, il faut que le bénéfice éventuel du pouvoir, abandonné provisoirement, soit compensé par un bénéfice électoral. Cela Bedouce l'a réussi. Un député élu, disait Robert de Jouvenel, ne doit plus avoir qu'une seule pensée : le rester.

Ainsi l'a compris Bedouce. Mais cette forte doctrine, qui est celle de tant d'autres, n'est pas exclusive pour lui de la solidarité du parti. Il est utilitaire et sans scrupule, pour le parti. Pour le parti, il excuse toutes les palinodies, toutes les manœuvres, marquées par cette éloquence sonore du Midi, qui fait que, là-bas, on se pardonne tout. Au fond, nous savons bien qu'après tout Cicéron n'en voulait point tant à Verrès. Bedouce — et c'est ce qui le rend touchant — aime donc son parti, l'histoire et les grands hommes de son parti. Et, quand il en parle, il y croit. Il raconte l'histoire de Jaurès, son histoire anecdotique, avec ferveur, et quand il paraît si content de lui, si plein d'activité et de foi dans son œuvre, je ne suis pas sûr que ce ne soit pas à la pensée et au talent de Jaurès qu'il il rend un pieux hommage. Sans doute, Bedouce,

dans cette dure combinaison du Cartel, dans cette partie si serrée, a joué plutôt un rôle d'artiste qu'un rôle efficace de premier plan. Sans doute, il est au Parlement, débordé par les impérieux problèmes réalistes d'aujourd'hui, une figure un peu falote et d'un intérêt intermittent. Mais, puisqu'il a chaussé les bottes de Jaurès, convient-il de lui faire tant de peine en lui prouvant qu'elles ne vont pas à son pied? Et peut-être Jaurès lui-même, dépassé par les événements, ne serait-il plus dans une assemblée d'aujourd'hui qu'un chantre sonore, dont le rôle essentiel et préparatoire est joué, et qu'on écoute encore avec une condescendance impatiente, parce que l'intérêt est ailleurs.

★★★

Les classiques à la Comédie-Française.

On a souvent besoin d'être sévère à l'égard de la Comédie-Française. Mais, on ne saurait trop le répéter, ce n'est jamais par esprit de système ; ou bien si l'on aborde la Comédie-Française avec un parti pris, c'est celui de la sympathie, on pourrait presque dire de l'amour. Tout Français cultivé aime la maison de Molière, il n'est pas même besoin d'expliquer pourquoi. Ce sont choses qui vont de soi, comme d'aimer sa patrie.

Aussi bien, quand on enrage, c'est contre les institutions ou les principes qui gâtent l'objet aimé. La part de la responsabilité des hommes est ici fort limitée, et nulle part il n'est plus vrai que ce sont les institutions qui corrompent les hommes. Il n'y a guère à la Comédie-Française que des gens qui aiment leur maison et leur métier. Mieux on la connaît, plus on se rend compte que cette troupe réunit l'élite des comédiens et que nulle part ailleurs on ne trouverait autant d'honneur professionnel ni de talent. Tous les maux sérieux coulent d'une même source : les vertus de la Comédie-Française ne peuvent pas s'accorder avec l'air du temps. La maison est fondée sur un principe antidémocratique, l'esprit de corps. Partout où la démocratie le rencontre, d'instinct elle le combat, le pervertit et le démantèle. La Comédie-Française est un contresens dans une société démocratique, une insulte, un reproche muets : elle est une inégalité. Gardienne d'un haut esprit de tradition, d'un trésor du passé, elle est, à son plan et toutes choses inégales d'ailleurs, un barrage, comme l'armée, comme la religion. Comme elles, elle est une ennemie. Comme on ne peut pas la tuer, on cherche à la déshonorer.

Pour résister et rendre tout effort inutile, elle n'a qu'à être fidèle à elle-même. Elle vient d'attester sa bienfaisance, son honneur et sa primauté : pour coïncider avec le plein de l'Exposition des Arts décoratifs, elle vient de montrer au monde, en une vaste série, les chefs-d'œuvre de l'art dramatique français : toute attaque tombe

d'elle-même, aussi désarmée que la dent du serpent sur la lime; chaque soir, la maison a montré sa force : sa troupe et son répertoire. C'en est assez. Le premier théâtre de Paris est encore le premier théâtre du monde. En un temps où parfois il se trompe, les autres se trompent plus que lui. Et sitôt qu'il cesse de se tromper avec son temps, il est unique. L'art dramatique a eu depuis les origines deux foyers rayonnants, le théâtre de Bacchus à Athènes, le Théâtre-Français à Paris. La décadence politique d'Athènes a tué le premier : en 406 mouraient Sophocle et Euripide ; en 405, on jouait *les Chevaliers* d'Aristophane ; en 404, les Spartiates de Lysandre rasaient les longs murs. Le second foyer n'est pas encore éteint.

* * *

Six noms seulement ont paru sur l'affiche au cours de cette ample série : Corneille, Molière, Racine, Marivaux, Beaumarchais et Musset. C'est bien. Mis à part le cas de Beaumarchais, qui appelle de fortes réserves, ce sont bien les plus hauts. On n'a pas pris Hugo et l'on a pris Musset, l'on a bien fait. Musset est un maître de l'art dramatique, aussitôt après la trinité du dix-septième siècle. A cet égard, son étoile croît de jour en jour. Son absurde temps, qui n'en a pas manqué une, ne s'aperçut même pas qu'il était né pour le théâtre. Aujourd'hui, plus près de nous que les classiques, nul n'agit plus directement sur une sensibilité qui a tant de mal à éliminer le romantisme. Nul n'a tant d'influence sur les jeunes auteurs, tous procèdent de lui d'une manière ou d'une autre et son œuvre semble devoir jouer à l'égard du théâtre le même rôle que celle de Balzac à l'égard du roman. Les tragiques comme les comiques s'inspirent, souvent sans s'en douter, de cet art où la psychologie se voile au gré de la fantaisie, tantôt de poésie et tantôt d'ironie ; cependant que les pires ne se font pas faute de ressembler aux pires parties du Musset romantique et déclamatoire.

Corneille a été le moins bien servi, et c'est dommage. Tout l'amour qu'on porte à Racine n'empêche pas, au contraire, de vénérer celui qu'un siècle qui s'entendait en grandeur a appelé le grand Corneille. La France est cornélienne, a écrit un jour excellemment Faguet. Nous sommes en un temps où il est bon de s'en souvenir. On a offert aux hôtes de Paris la verdeur et le vent juvéniles du *Cid;* on eût aimé qu'ils entendissent plus souvent cet accent de sonnant héroïsme.

Racine a été traité avec honneur : presque toutes ses tragédies ont été jouées au moins une fois, sauf *Athalie*. On a même remonté *Esther*, pas trop bien, parce qu'on n'a pas osé prendre parti entre la tradition et la nouveauté, on a flotté entre le style assyrien et le style Louis XIV, hésité entre la couleur barbare et le cadre des Gobelins. Pour *Bérénice*, on a demandé à M. Drésa un de ces beaux décors de fond qui aident à l'intelligence du texte parce qu'ils parlent à l'ima-

gination. Pour *Andromaque*, on a conservé la mise en scène neuve et hardie dont nous avons parlé l'an passé : elle n'était que le coup d'essai de la jeune école, on l'encourageait parce qu'elle était un premier effort, mais on savait qu'elle n'était pas parfaite. Au contraire, la mise en scène nouvelle inaugurée pour *Phèdre* cette année est admirable, et elle constitue, avec les mises en scène des *Fourberies de Scapin* et du *Chandelier*, les chefs-d'œuvre des jeunes comédiens.

Par malheur, la troupe tragique est une des faiblesses de la Comédie-Française. En un temps où le goût public est flottant et où les pièces nouvelles reçues dans la maison sont à peu près toutes exécrables, il serait paradoxal que la troupe tragique fût bonne. Aussi bien est-elle plus près du pire que de l'excellent. Gâtés, perdus par les textes délirants, saturés d'Hugo, de Richepin, de Porto-Riche, de Bataille et de Maurice Rostand, les tragédiens sont tombés au-dessous du médiocre. Quelques jeunes commencent d'en sortir, mais ils ont la route barrèe dans cette gérontocratie et ils n'ont guère figuré dans ces *grands jours*.

La troupe comique, au contraire, a triomphé. Dans Molière, elle est chez elle, et elle l'a bien fait voir. C'est par douzaine que l'on compte à la Comédie les acteurs comiques ou bons ou excellents, et quel théâtre au monde serait capable d'aligner une troupe qui vienne à la cheville de celle où figurent, du côté des hommes, M. Bernard, M. Dehelly, M. Croué, M. Siblot, M. Brunot, M. Dessonnes, M. Granval, M. Fresnay, M. Bertin, M. Baqué, M. Ledoux ; du côté des femmes, Mme Bovy, Mme Dussanne, Mme Renaud, Mme de Chauveron, Mme Bretty, Mme Marquet, Mlle Nizan? Volontairement, nous ne citons que les comédiens qui constituent ce qu'on peut appeler la jeune troupe, bien qu'il y ait de l'écart entre M. Bernard et Mlle Nizan ; mais quand ces acteurs paraissent les uns à côté des autres, ils font corps, ils sont animés d'un même esprit, d'une même verve, d'un même élan. Tous ont compris cette vérité que Molière est un auteur comique, qui doit être joué avec gaieté, franchise et naturel. D'ensemble, ils appartiennent à une génération qui a retrouvé le goût du réalisme et l'intelligence des classiques. La stricte justice oblige à déclarer que nulle part on ne voit jouer Molière comme par la jeune troupe de la Comédie-Française.

Elle veut aussi qu'on reconnaisse le goût qui a présidé à la mise en scène, chaque fois qu'on a laissé le champ libre à la nouvelle école. En matière de mise en scène, le train est ici mené par un comédien de métier devenu décorateur par plaisir, M. Granval. Quand on le laisse faire ce qu'il veut, il réussit mieux que nulle part ailleurs. Il est jeune, il a le goût des nouveautés audacieuses. Mais il est retenu de toutes parts dans les justes limites par une solide culture, par le contact constant avec des œuvres qui portent les plus fermes leçons, par l'air même de la maison. Ses mises en scène

enchantent parce qu'elles accueillent les nouveautés avec un esprit libre et sûr sans jamais choir à l'excès. C'est le juste point d'équilibre.

Ses plus belles réussites ont été *Phèdre* et *les Fourberies de Scapin*. Pour *Phèdre*, il a planté un large décor, à l'échelle du vaste vaisseau, composé de grands plans aérés et d'éléments décoratifs stylisés avec une intelligente liberté. Par devant règne un péristyle, hautes colonnes espacées où l'on n'a point cherché le raffinement archéologique ni la vaine reconstitution de l'architecture minoienne. On s'est contenté du dorique primitif de Pœstum et l'on a bien fait. Ceux qui sont en état de saisir l'anachronisme sont aussi capables de comprendre qu'il est voulu. Il ne s'agit pas ici d'un cours d'archéologie, il s'agit de toucher l'imagination du public de la Comédie-Française ; pour celui-ci, l'art grec primitif est le dorique, le minoien le dérouterait. Ces libertés sont excellentes et conformes au véritable esprit qui doit présider à la mise en scène.

Derrière la colonnade, on voit la mer violette, ceinturée de roches brûlées : autre inexactitude justifiée. Trezène n'est pas au bord de la mer, mais assez haut dans les terres. De l'Acropole d'Athènes, on voit Trezène, et Euripide conte que Phèdre, quand elle habitait la ville de Cecrops, venait au temple qu'elle avait dédié à Vénus et regardait le séjour d'Hippolyte par delà les flots du golfe Salonique. Tout à l'heure, le monstre envoyé par Neptune sortira de la vague marine. Le spectateur n'a pas besoin d'un panorama exact, il a besoin qu'on aide son imagination, et le cadre imposé par M. Granval est capable de porter sans faiblir les vers où passent les dieux :

Misérable! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré soleil d'où je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux,
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux...

Seule critique, il eût fallu rester jusqu'au bout fidèle à cet esprit et ne pas tenter de montrer des archers armés à la crétoise.

Le décor des *Fourberies de Scapin* n'est pas moins bien réussi, et comme la pièce est enlevée d'une verve et d'un train de feu d'artifice, elle est le chef-d'œuvre de la jeune Comédie-Française. On voit une place publique, à Naples, toute ensoleillée, où aboutit une de ces ruelles roides et ombreuses, les *vincoli* de l'Italie méridionale. Scapin, en digne lazzarone, somnole au haut d'un portant. Tout cela n'est qu'indiqué, aucune recherche de pittoresque ni de couleur locale ; mais puisque la pièce se déroule à Naples, l'imagination est rapidement prévenue qu'on est à Naples, c'est tout, et la parole est à Molière. En vérité, la réussite est parfaite.

Il est curieux de remarquer qu'en accord avec le goût du temps, la Comédie-Française a surtout cherché à renouveler les pièces à décor, les comédies-ballets comme *M. de Pourecaugnac*, *l'Amour médecin*, *l'Amour peintre*. Il importe de dire que ses mises en scène

soutiennent à leur avantage la comparaison avec ce qu'on a fait de mieux ; elles sont parfois limitées par le manque de crédits, mais ce n'est pas un si grand mal : on évite ainsi l'orgie et l'on travaille ; il règne à l'ordinaire en ces mises en scène du Théâtre-Français un style, un sens du noble et de l'exquis qui reposent des excès où le snobisme a fait tomber les admirables ballets russes.

Il y a encore à faire. Tout n'a pas été remis au point. Pour les grandes comédies, on s'est contenté en général de suivre la tradition, et sitôt qu'elle n'est pas surveillée par une intelligence en éveil, la tradition tourne vite à la routine. Sans parler d'erreurs d'interprétation importantes comme celle qui consiste à confier Alceste à un tragédien romantique et Céliméne à une raisonneuse, on a vu des pièces qui avaient l'air en deux morceaux, parce que l'ancienne école, compassée et solennelle, y figurait à côté de la nouvelle, qui est tout vivacité et gaieté. *Le Bourgeois gentilhomme*, *l'Ecole des femmes*, *les Femmes savantes* auraient besoin d'être unifiés, ranimés et rajeunis. C'est difficile. Mais l'art est difficile. C'est pourquoi on doit applaudir aux réussites et crier de tout son cœur à la maison de Molière, comme notre aïeul le bourgeois des *Précieuses ridicules : Courage*, *Molière*, *voilà la bonne comédie.*

Il faut dire aussi un mot des pièces de Musset. Celui-ci ne croyait pas qu'on les représentât jamais, c'est pourquoi il s'en est tenu à cette forme inférieure de l'intrigue dispersée en brefs tableaux. Sur ce point, son influence est fâcheuse, car les jeunes auteurs l'imitent sans réfléchir qu'il écrivait des spectacles dans un fauteuil. Si son époque l'avait soutenu au lieu de le trahir, Musset eût été bien plus grand, sur ce point comme sur tant d'autres. Du moins les nouvelles écoles de mise en scène éludent la difficulté à force de trouvailles ingénieuses. Imposer au décorateur dix changements par acte, au spectateur cet incessant effort de mise au point, c'est du travail perdu, c'est faute et barbarie. Il ne faut jamais perdre une occasion de rappeler la définition de l'art des hautes époques telle que l'a proposée Sainte-Beuve : l'économie dans la richesse.

Il ne faut pas manquer non plus de venir soutenir et applaudir cet effort de la Comédie-Française. C'est un devoir d'être là quand on montre aux étrangers un de nos trésors et une de nos forces de résistance.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA GUERRE AU MAROC. — *Le blocus naval du Rif commence le* 1er *juillet.*

L'offensive d'Abd el Krim se dessine, dans la direction de Taza et de Fez.

Le 1er juillet, des groupes dissidents arrivent jusqu'à 20 kilomètres au nord-ouest de Taza. Dans les jours suivants, la pression s'accentue. Taza est évacuée par les femmes et les enfants.

Le général Naulin est désigné pour diriger les opérations militaires au Maroc (6 *juillet*).

A la Chambre, un grand débat a lieu le 9 *juillet. M. Cachin menace de la grève générale. M. Painlevé parle de propositions de paix aux Riffains, qui ne seront publiées que lorsque l'Espagne les aura contre-signées, et lorsque Abd el Krim les aura acceptées.*

La tension anglo-russe. — *L'Angleterre finit par s'alarmer de la propagande soviétique. Elle essaye de lancer l'idée d'un front unique contre Moscou, réunissant l'Empire britannique, les Etats-Unis, la France, l'Italie et peut-être même l'Allemagne.*

Le gouvernement français semble accéder à cette idée, comme le montre le discours de M. Painlevé à la fête américaine de l'Indépendance (4 *juillet*).

Les dettes interalliées. — *M. Daeschner, ambassadeur de France à Washington, informe le gouvernement des Etats-Unis que le gouvernement français reconnaît sa dette envers l'Amérique et se propose de commencer des négociations pour sa consolidation* (1er *juillet*).

Le même jour, le gouvernement britannique fait remettre à Paris une note priant le gouvernement français de ne pas conclure avec les Etats-Unis un arrangement plus favorable qu'il n'en conclurait avec lui pour le règlement de sa dette.

France. — *Émeute communiste à Saint-Pierre-des-Corps, après l'arrestation pour propagande défaitiste du maire Hénault* (1er *juillet*).

— *Poursuites contre M. Georges Valois pour « atteinte au crédit de l'Etat », à raison d'un article paru dans le* Nouveau Siècle (7 *juillet*).

— *M. Caillaux est élu sans concurrent sénateur de la Sarthe* (12 *juillet*).

— *Après de nombreuses navettes entre les deux Chambres, le Sénat et la Chambre des députés votent le budget* (13 *juillet*). *Mais les deux rapporteurs, MM. Milliès-Lacroix et Vincent Auriol, ont donné leur démission* (12 *juillet*).

Les socialistes déclarent ne pouvoir voter la loi de finances et se séparent de la majorité avec un certain nombre de radicaux-socialistes.

Le ministère Painlevé, qui avait posé la question de confiance, n'obtient de majorité que grâce au concours de l'ancien « Bloc National ». Le Cartel des gauches est ébranlé.

Allemagne. — *Le* 3 *juillet, Hindenburg prononce, à l'ambassade autrichienne, un discours significatif quant aux visées de l'Allemagne sur l'Autriche.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32567.